ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE.
TOME SECOND.



ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE
ÉCRITES PAR M. V**.

AVEC

LES PORTRAITS PEINTS

PAR LE FAMEUX

ANTOINE VAN DYCK

ET GRAVÉES SOUS SA DIRECTION

TOME SECOND.

CONTENANT

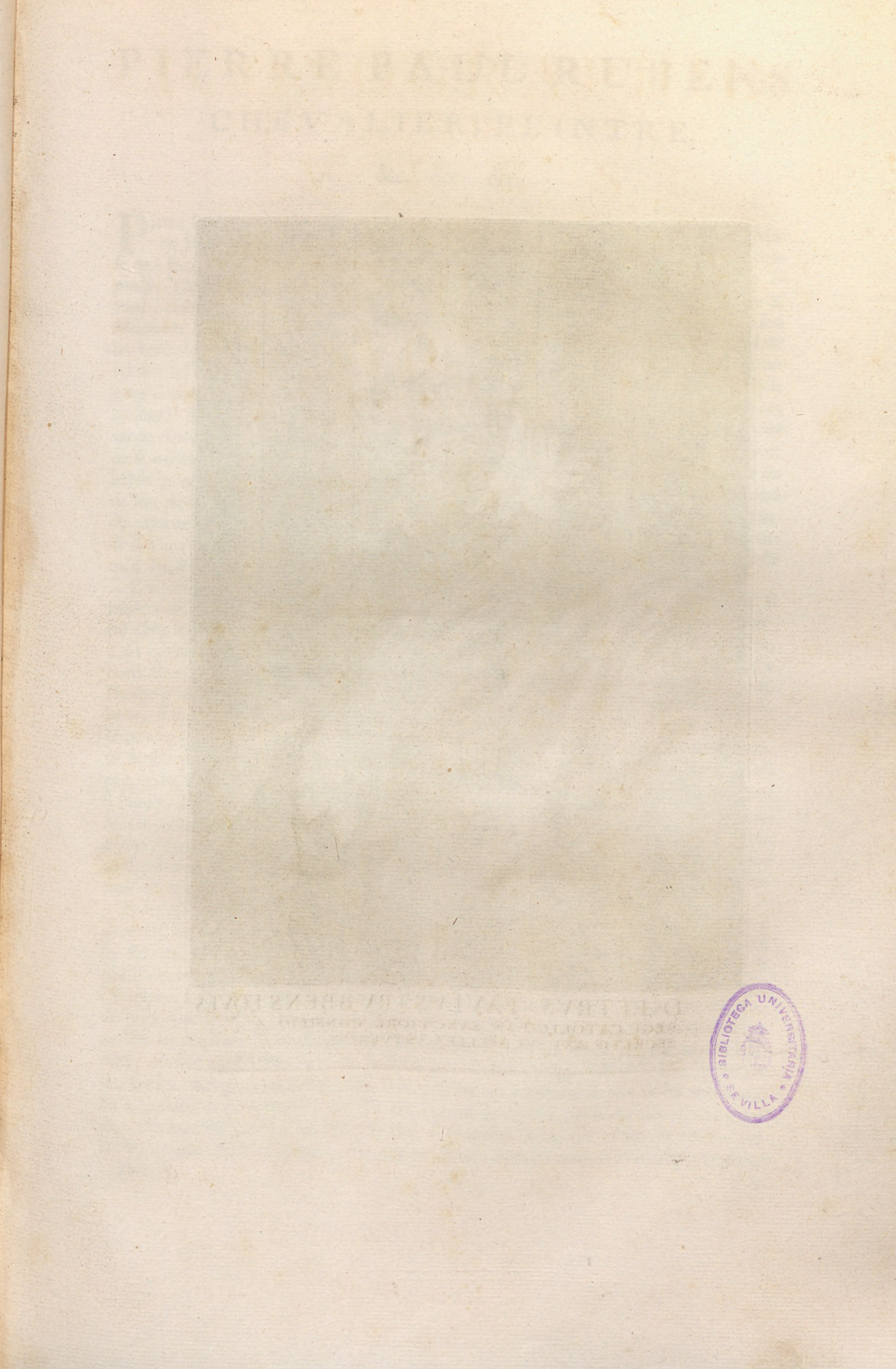
LES VIES DES PEINTRES, SCULPTEURS, GRAVEURS, ARCHITECTES ET AUTRES ARTISTES.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCLIX.





D. PETRVS PAVLVS RVBBENS EQVES.
REGI CATOLICO IN SANCTIORE CONSILIO A
SECRETIS ÆVI SVI APELLES ANTVERPIÆ

Ant. van Dyck pinxit.
Paul. Pontius sculpsit.
Cum privilegio.

PIERRE PAUL RUBENS
CHEVALIER, PEINTRE.
&c. &c. &c.

Pierre Paul Rubens étoit fils de Jean Rubens Echevin de la ville d'Anvers & de Marie Pypelings. La guerre civile & les maux dont cette ville étoit affligée furent cause que son pére abandonna sa charge & sa patrie pour se retirer à Cologne avec son épouse. C'est là que le jeune Rubens naquit en 1577, le jour des Apôtres Sts. Pierre & Paul, dont on lui donna les noms. Il répondit aux soins que ses parents prirent de son éducation par une application assidue & par des progrès rapides dans la langue latine & les belles lettres, la vivacité & la pénétration de son esprit lui rendant facile tout ce qu'on vouloit lui apprendre. Il dessinoit même déja alors les idées qui se présentoient à son esprit pour se divertir, & annonçoit par ces heureux commencements ce qu'il deviendroit dans la suite. En faisant ici un abregé de sa vie, nous ne suivrons point la route que nous avons tenue en écrivant celle des autres artistes suivants, parce que nous avons à faire voir en sa personne non seulement le Prince & la gloire des peintres flamands: mais encore un habile ministre d'état, qui après s'être attiré l'admiration de tout le monde par la beauté de son pinceau, à merité encore l'estime des Rois & des Princes, par l'addresse & la grande capacité avec lesquelles il a conduit plusieurs négociations importantes pendant le cours de sa vie : ainsi en exposant son habileté dans la peinture, nous n'oublierons point celle qu'il à fait paroître dans le maniement des affaires d'état.

Comme il étoit beau & poli, la Comtesse de Lalain le demanda pour entrer dans sa maison en qualité de page: mais Rubens y demeura le moins qu'il lui fut possible. Rentré chez ses parents après la mort de son pére, & tout épris des beautés de la peinture, il fit connoître à sa mére le dessein qu'il avoit de s'y livrer entierement. Elle le mit d'abord chez Tobie Verhaest excellent paysagiste & peu après chez Adam van Oort: mais l'humeur & la conduite de celui-ci rebutant un jeune homme bien né comme étoit Rubens, il le quitta pour se rendre chez Othon Vænius, qui passoit alors pour le plus habile peintre qu'il y eut en Flandre. Charmé de se voir sous un maître qui unissoit à la beauté de son pinceau une parfaite connoissance des belles lettres, beaucoup de politesse d'esprit & les qualités qui forment l'honnête & le galant homme, il s'appliqua soigneusement à l'imiter dans son art, & à exprimer par sa conduite les mœurs, les vertus & les belles qualités de celui dont il étoit éleve. Un même amour pour la Peinture, les beaux arts & l'honnêteté, forma entre eux une étroite liaison. La facilité que Rubens avoit d'apprendre & son assiduité au travail l'ayant bientôt rendu égal à son maître, il crut devoir voyager, pour profiter de ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs étrangers.

Il exécuta ce dessein étant âgé d'environ vingt-trois ans & passa en Italie. Comme il avoit été bien élevé & qu'il savoit parfaitement son monde, il trouva aisément accès chez les Princes, & entra au service de Vincent de Gonzague Duc de Mantoue, en qualité de gentilhomme. Les rares peintures qui se trouvoient dans le palais de son Altesse, ont pu contribuer à lui faire prendre ce parti. Il s'y occupa beaucoup plus à étudier les tableaux de Jules Romain qu'à vivre en courtisan, néanmoins son génie sa sagesse & ses vertus aimables lui acquirent la confiance de ce Prince, qui le nomma son envoyé à la cour de Madrid, où il se rendit avec de riches présents pour le Roi Philippe III. & le Duc de Lerme son favori. Les graces avec lesquelles il les présenta en relévérent le prix & lui méritèrent les attentions de Sa Majesté, qui dès lors l'estima & conçut une haute idée de son mérite. Pendant son séjour à Madrid, le Duc de Bragance l'ayant fait inviter de venir a Villa-Viciosa lieu de sa résidence, il se mit en chemin avec un train convenable à sa qualité d'en-

d'envoyé, ce qui fit appréhender une trop grande dépense à ce Prince. Pour l'éviter il envoya un de ses gentils-hommes à la rencontre de Rubens avec une bourse de cinquante pistoles, le faisant prier de remettre sa visite à une autrefois : mais celui-ci refusa ce présent avec autant de noblesse que de désintereslement, en disant, qu'il étoit venu à Villa-Viciosa pour s'y amuser pendant huit à dix jours & non pour peindre, & qu'il avoit apporté avec soi mille pistoles pour dépenser pendant son séjour. Il est aisé de voir par là combien la fortune lui avoit été favorable & avec quels sentiments d'honneur il savoit en user.

Peu après son retour à Mantoue, il alla à Rome par les ordres du Duc, pour y copier les chefs d'œuvres des meilleurs maîtres. La maniere de Caravage l'entraina d'abord; mais il sut dans la suite s'en former une meilleure qui lui fut particuliere & qui approche plus de la nature. Pendant son séjour à Vénise, il étudia avec soin les ouvrages du Titien & de Paul de Véronése qui lui frayerent la route du grand coloris, qu'on admira depuis dans ses ouvrages, & dont les tableaux qu'il peignit peu après à Rome se ressentent beaucoup au jugement des connoisseurs. De Rome il passa à Génes, où il fit quantité de portraits pour la noblesse. Mais tandis qu'il s'y attiroit tous les jours des nouvelles marques d'estime par les productions de son pinceau, il apprit la maladie de sa mére & prit la poste pour se rendre promptement en Flandre, dans l'espérance de la revoir. Il fut privé de cette satisfaction malgré la diligence qu'il fit: car elle mourut pendant qu'il étoit en chemin, & les funérailles se trouvoient déja faites à son arrivée. Pour ne point augmenter sa douleur par la vue des lieux capables de lui rappeller l'idée de la défunte, il se retira dans l'abbaïe de St. Michel, où l'étude & la peinture ayant fait diversion à sa tristesse, il se proposa de réprendre la route d'Italie. L'Archiduc Albert s'y opposa d'un côté par les marques d'estime qu'il lui donna, & de l'autre l'amour s'étant mis de la partie, il résolut de se fixer dans les Païs-Bas, en épousant, en mil six cent neuf, Mademoiselle Elisabeth Brant, fille du Greffier d'Anvers.

Attaché à la Flandre par la volonté de son Prince & par les liens sacrés du mariage, il se fit bâtir une belle maison à la Romaine à Anvers, qui tenoit plus de la magnificence d'un Prince que de la dépense d'un particulier. La peinture & la sculpture en ornoient le dehors, tandis que des tableaux exquis des meilleurs maîtres en paroient le dedans. On y voyoit son cabinet de raretez garni de vases de Porphyre, d'agate, & de bustes antiques & modernes, où l'art l'emportoit de beaucoup sur la nature. Un médailler rare, curieux & digne de l'envie des Seigneurs les plus puissants en augmentoit le prix. Une partie de ce tout magnifique fut vendue ensuite plus de cent vingt mille livres de France au Duc de Buckingan. Dans cette agréable demeure, il continua de peindre du moins autant pour son plaisir que par intérêt; sa fortune lui permettant de vivre gracieusement indépendamment de son art. Son tems étoit tellement partagé, que la Peinture, les belles lettres & le monde avoient chacun leurs heures, sans les soustraire à l'un pour les accorder à l'autre. De là sa réputation volant avec rapidité par toute l'Europe, il vit les Princes & les Princesses s'empresser d'avoir de ses ouvrages. L'Archiduc Albert l'appella à Bruxelles pour faire son portrait, celui de l'Infante son épouse & quelques autres tableaux pour son oratoire. Dans les entretiens qu'il eut alors avec leurs Altesses Royales, il acheva de les convaincre que son génie étoit beaucoup plus vaste que son art, & que ses talents bien cultivés le rendoient capable des plus grandes choses.

Il fut dans la suite invité par la Reine Marie de Médicis de se rendre à Paris, pour peindre les tableaux, dont elle vouloit faire orner les galeries de son palais, dit de Luxembourg. Il en fit deux en présence de cette Princesse, qui sur sa grande réputation avoit conçu un desir extrême de le voir travailler, & acheva les autres à Anvers. Je ne repeterai point les louanges que ces pieces rares lui ont attirées, la France en retentit encore aujourd'hui & les écrivains de ce Royaume les ont relevés par des éloges si pompeux, que la postérité la plus reculée ne les ignorera point : mais je viendrai le rejoindre sur le point de partir pour

pour l'Espagne. L'Infante Isabelle ayant jugé à propos d'informer le Roi d'Espagne de la véritable situation des Païs-Bas, jetta les yeux sur Rubens pour exécuter cette commission. Après avoir reçu ses instructions, il se rendit à Madrid. La maniere dont il s'en acquitta, lui mérita la bienveillance du Roi, & l'estime de ses ministres, le Marquis de Spinola & le Comte-Duc d'Olivarez avec lesquels il conféra souvent. Il fit paroître beaucoup de capacité & un zèle sincere pour les intérêts de Sa Majesté, qui en reconnoissance de sa sagesse & de ses bons avis le combla de riches présents, & le renvoya en Flandre chargé d'instructions secretes, après l'avoir gratifié de l'emploi de sécretaire du conseil privé avec la survivance pour son fils. Revenu dans les Païs-Bas, il fut employé par l'Infante & par le Cardinal de la Cuéva à la conclusion d'une tréve projettée avec les Hollandois pendant le siége de Bréda : mais la mort du Prince Maurice vint rompre cette négociation, lorsqu'elle étoit sur le point d'être heureusement terminée par la prudence avec laquelle il l'avoit conduite.

Ne se trouvant point chargé des affaires d'état, il s'occupa de celles qui le regardoient personnellement & se maria en secondes nôces avec une demoiselle nommée Helene Forman, femme d'une rare beauté, dont il a souvent emprunté les traits dans ses ouvrages, qui augmentant de jour en jour l'éclat de sa belle reputation, engagerent Charles I. Roi de la Grande-Brétagne à l'appeller à Londre, pour embellir la sale de White-hall des chefs-d'œuvres de son pinceau. Rubens s'y rendit après en avoir obtenu la permission de l'Infante, qui le chargea de tâcher de découvrir les dispositions de Sa Majesté Britannique par rapport à la paix avec le Roi d'Espagne. Cet habile artiste & ministre tout ensemble, désireux de remplir les vues de l'Infante, chercha à s'insinuer dans l'esprit du monarque Anglois, & il y parvint tant par la beauté de son art que par celle de son génie. Voyant que ce Prince prennoit plaisir à le voir travailler & à s'entretenir avec lui, il saisit l'occasion de sonder le gué. Les dispositions favorables qu'il rencontra dans l'esprit du Roi, & les ordres qu'il reçut en conséquence de sa souveraine l'engagerent à pousser la chose plus avant. On goûta les ouvertures de paix qu'il fit, & par là il devint comme le prémier médiateur entre les deux parties, & mit le traité de paix en état d'être conclu & signé l'année suivante par les Plénipotentiaires que la cour de Madrid y envoya.

Le Roi d'Angleterre également satisfait de son art & de ses négociations lui fit de riches présents & le créa Chevalier, témoignant par là l'estime qu'il faisoit d'un homme si distingué par tant de belles qualités, & le Roi d'Espagne lui marqua sa reconnoissance dans les lettres patentes qu'il lui envoya pour confirmer l'ordre de chevalerie qu'il avoit reçu & par les libéralités dont elles étoient accompagnées. Ainsi Rubens eut le bonheur de plaire au Roi d'Espagne en lui procurant une paix, dont il avoit besoin, & à celui de la Grande-Brétagne à qui il l'avoit demandée. Dans cette heureuse situation, estimé des Rois & des Princes, favorisé de la fortune & supérieur à tous ses contemporains, il ne sortit jamais des bornes de la modestie convenable à sa profession, & quoiqu'il fût sécretaire du conseil privé, il aima toujours la peinture & les peintres, reçut ceux-ci avec beaucoup de bonté & de politesse, & aida même de ses conseils & de sa protection ceux d'entre eux qui eurent recours à lui. Lorsqu'il s'en trouva qui voulurent combattre l'universalité de son talent, il se contenta d'opposer à leur calomnie quelques chefs-d'œuvres de sa main qui durent les couvrir de honte, sans vouloir se commettre autrement avec ces esprits jaloux de sa fortune & de sa réputation.

Son esprit brillant sa sage conduite & ses belles études l'ont élevé à ce haut faîte d'honneur auquel il est parvenu. La peinture lui servit pour s'insinuer dans les cours des Rois, & la fécondité de son génie lui a toujours fourni abondamment les ressources nécessaires pour faire réussir ses entreprises. Universel dans son art il a réuni dans la connoissance qu'il en avoit toutes les parties que les autres peintres possédoient séparément. Son coloris étoit excellent, il savoit tirer tous les avantages imaginables du clair-obscur, répandre des vives

lumieres & en ſoutenir les maſſes par des ombres merveilleuſement bien placées. Mais ne nous étendons point davantage ſur ſa maniere de peindre, ſes tableaux répandus par toute l'Europe, conſervés & admirés des connoiſſeurs, ſont autant de bouches muettes, mais éloquentes, qui nous aſſurent la ſupériorité de ſon pinceau, & ſi ſon deſſein avoit été un peu plus correct, la critique auroit à peine pu trouver à cenſurer dans ſes ouvrages. Il mourut le 30 Mai 1640 dans ſa belle maiſon d'Anvers, accablé des douleurs de la goute, qui avoient miné la bonté de ſon tempérament, & mis ſa patience à de ſenſibles épreuves. Son corps fut enterré avec beaucoup de pompe dans une chapelle de l'égliſe paroiſſiale de St. Jaques, où il avoit choiſi ſa ſépulture.





D. ANTONIVS VAN DYCK EQVES
CAROLI REGIS MAGNÆ BRITANIÆ PICTOR ANTVERPIÆ NATVS.

Ant. van Dyck pinxit.
Vorsterman sculp.

Cum priuilegio.

ANTOINE VAN DYCK
CHEVALIER ET PEINTRE.
&c. &c. &c.

ANtoine van Dyck eſt un de ces hommes rares, dont les talents ſupérieurs charment & rempliſſent d'admiration ceux qui en conſiderent les effets. Il naquit à Anvers en 1598 ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres l'année ſuivante. Dès ſon bas âge il fit paroître des diſpoſitions pour la peinture. Sa mére femme d'un marchand de toiles s'en appercevant, les cultiva en lui donnant le crayon pour l'occuper à deſſiner. Comme elle peignoit paſſablement le païſage, elle vit avec une ſecrete ſatisfaction ces heureux commencements dans ſon fils & le mit chez Henri van Baelen pour être inſtruit dans cet art. Des progrès étonnants ſuivirent, & en peu de tems il ſurpaſſa tous les éleves de van Baelen. Ce ſuccès fit naître dans ſon cœur le deſſein d'exceller dans la peinture. La plus haute perfection devint l'objet de ſes études, & les meilleurs maîtres celui de ſes empreſſements. Il employa ſes amis pour entrer chez Rubens.

Leur entremiſe eut le ſuccès déſiré, Rubens le reçut & voyant la beauté de ſon génie & de ſes rares diſpoſitions ne négligea rien pour ſon avancement. Van Dyck profita ſi bien que Rubens ne fit point de difficulté de l'employer aux ouvrages qu'il donnoit pour ſiens. Les connoiſſeurs ne s'en apperçurent point, van Dyck eut la ſatisfaction de voir ſon pinceau confondu avec celui de ſon maître & ſes tableaux un peu retouchés paſſer pour ceux de Rubens. On dit que le bruit s'étant répandu que van Dyck faiſoit une bonne partie des tableaux de Rubens, celui-ci en conçut de l'ombrage, & engagea ſon éleve à s'attacher au portrait, afin de le détourner de l'hiſtoire & de prévenir une rivalité: mais ſi on conſidére l'étroite union qui ſubſiſta toujours entre ces deux grands artiſtes, il reſtera peu d'apparence que la jalouſie du maître & la défiance de l'éleve aient été la cauſe de leur ſéparation. Voici comment elle s'eſt faite du moins quant à l'extérieur.

Van Dyck ſe croyant en état de pouvoir peindre ſans guide, voulut travailler à ſon particulier: mais ſenſible aux bontés de ſon maître, il lui marqua ſa reconnoiſſance, en lui faiſant préſent de trois tableaux, dont l'un repréſentoit le ſauveur du monde pris dans le jardin des oliviers, le ſecond le faiſoit voir couronné d'épines & le troiſiéme étoit un excellent portrait de la ſeconde femme de Rubens. Il reçut en revanche un des plus beaux chevaux de l'écurie de Rubens. Après ces témoignages de gratitude, van Dyck travailla pour ſon compte. Son cœur leger & volage fut épris de la beauté d'une jeune païſanne, il alla peindre deux tableaux pour l'égliſe de ce village ſitué près de Bruxelles. L'amour l'y avoit attiré, il guida ſon pinceau, il fit des merveilles. Il s'y étoit peint monté ſur le cheval blanc qu'il avoit reçu dans le portrait de St. Martin patron du village, & on voyoit celui de ſa maîtreſſe dans une des figures de la Ste. famille que le ſecond tableau repréſentoit cette marque de ſa paſſion la publia, Rubens en fut informé & voulant en prévenir les ſuites il perſuada van Dyck, de voyager en Italie, pour voir les beaux ouvrages du Titien & de Paul Véroneſe.

Van Dyck ſe rendant aux ſalutaires avis de Rubens, partit pour l'Italie n'étant encore âgé que de vingt ans. Les beautés dont la peinture à orné véniſe l'arrêterent long-tems, Génes le poſſéda enſuite, & il y fit quantité de portraits pour la nobleſſe. De là étant allé à Rome, le Cardinal de Bentivoglio le reçut dans ſon palais. Il y fit le portrait de cette Eminence & de pluſieurs autres. Le ſuccès de ſes ouvrages & une ſi bonne protection établiſſoient ſa réputation. Tout ſembloit lui promettre du contentement; mais la jalouſie des peintres flamands l'engagea de retourner à Génes, où à l'abri des envieux il eut à s'occuper, juſqu'à ce que curieux de voir la Sicile, il entreprit ce voyage avec le célebre chevalier Nany. Le Prince Philibert de Savoie qui en étoit Viceroi lui fit faire ſon portrait. Il avoit déja commencé de grands ouvrages pour l'embeliſſement de cette capitale, lorſque la contagion vint interrompre ſes entrepriſes. Il retourna par mer à Génes & y laiſſa des pieces qui immortaliſent ſon nom.

Revenu dans ſon païs, il peignit pour les Auguſtins d'Anvers leur Patriarche ravi en extaſe, & tout reſplendiſſant de lumieres. Ce tableau fit voir que le voyage d'Italie lui avoit été très avantageux. On y remarquoit beaucoup d'art, du ſublime & un goût épuré. Le Prince d'O-

range Fréderic Henri l'attira à la Haie pour y faire ſon portrait, celui de la Princeſſe ſon épouſe & de tous ſes enfants. Tous les curieux admirerent ces piéces & convinrent unanimément qu'on ne pouvoit mieux réuſſir, la nature y étant copiée avec toute ſa beauté. Chacun s'empreſſa en conſéquence d'être peint de la main de van Dyck, le nombre de ceux qui le déſiroient augmenta même tellement qu'il lui fut impoſſible de ſuffire à la multitude. Ce ſuccès ne contentoit point cependant van Dyck, il ſe propoſoit une fortune plus ſolide & plus brillante. Dans l'eſpérance de la rencontrer il paſſa en France: mais les troubles qui déſoloient ce Royaume ayant refroidi l'amour pour les beaux arts, il paſſa à Londre, & tâcha de s'inſinuer à la cour. Le tems n'étoit point encore arrivé auquel ſes talents devoient être recompenſés ſelon leur mérites. Sa patrie fut ſa reſſource, il y revint.

Une nouvelle ardeur pour ſon art redoublant ſon application fit éclater ſes talents: quelques grands tableaux qu'il y peignit renouvellerent ſa réputation. On ne ſe laſſoit point d'admirer la beauté d'un Crucifix qu'il avoit fait pour les Capucins de Dendermonde. Une deſcente de croix pour les Cordeliers d'Anvers & quelques autres grands ouvrages. Charles I. Roi de la Gran-de-Brétagne ſe répentit de ne l'avoir point retenu & tâcha de le faire revenir. Le Chevalier Digbi détermina van Dyck à retourner en Angleterre, l'aſſurant de la protection de ſon Prince. Dès qu'ils furent arrivés, Digbi préſenta le peintre au Roi qui le prit à ſon ſervice. La fortune commença alors à ſe déclarer pour van Dyck, il ſe vit en peu de tems en état de figurer avec les perſonnes de qualités, par les grandes ſommes d'argent que ſon pinceau lui rapportoit. Ce Roi généreux ajoûta des récompenſes conſidérables à la penſion qu'il lui avoit aſſignée, le fit chevalier du Bain, & lui donna ſon portrait enrichi de diamants avec une chaine d'or.

Pendant ce tems van Dyck fit quantité de grands ouvrages pour l'ornement du palais Royal & pour pluſieurs autres édifices publics de Londres. Le grand prix qu'il en tiroit l'auroit rendu puiſſamment riche, s'il en eut uſé avec économie: mais l'amour des femmes, ſes grands équipages & une table ſplendide en conſumoient une grande partie. Il faiſoit une figure ſemblable à celle de la meilleure nobleſſe, ayant à ce qu'on dit des muſiciens à ſes gages pour recréer ſes amis, ou délaſſer ſon eſprit. L'entêtement de l'Alchimie acheva de l'épuiſer & le convainquit un peu tard qu'il devoit chercher la pierre philoſophale dans ſon pinceau, s'il vouloit efficacément s'enrichir. Malgré ces grandes dépenſes, il ſoutint ſon train & quand il voulut ſe marier, Mylord Ruten ne mépriſa point ſon alliance & lui donna ſa fille.

Son aſſiduité à peindre répara en partie les bréches qu'il avoit faites à ſon épargne: mais elle altéra ſa ſanté. Il revint voir encore ſa patrie, & viſita les peintres les plus renommés. L'éclat de ſa fortune ne l'avoit point enorgueilli, car il fit toujours une eſtime particuliere des perſonnes qui exercoient la peinture ou les arts qui en approchent. C'eſt par ce principe d'eſtime qu'il a fait les portraits de ceux, dont il eſt parlé dans cet ouvrage, il vouloit par là tranſmettre ces grands hommes à la poſterité, & inſpirer à ceux qui verroient ces artiſtes de l'amour pour les beaux arts. Rubens & Gaſpar de Crayer ſes anciens amis lui ont fait ſur tout un accueil diſtingué pendant ſon ſéjour en Flandre. Il retourna enſuite en Angleterre où continuant à travailler plus que l'état de ſa ſanté ne lui permettoit, il mourut à Londre en 1640 âgé ſeulement de 41 ou 42 ans, épuiſé de trop d'application; miné des gouttes & peut-être un peu des excès de ſa jeuneſſe. Malgré la grande dépenſe qu'il avoit faite il laiſſa encore une riche ſucceſſion à ſa femme.

Il eſt aiſé de reconnoître les principes de Rubens dans les ouvrages de van Dyck, & s'il n'étoit point ſi univerſelle que celui-là, il avoit d'un autre côté des talents dans leſquels il l'a ſurpaſſé. On ne peut rien voir de plus parfait que ſes têtes & ſes mains. L'expreſſion, la fineſſe, les graces ont été ſon partage, ſon pinceau étoit plus leger & plus coulant que celui de Rubens, & hors du Titien on ne trouve dans aucun peintre la fraicheur & la vivacité de ſes carnations. Ses portraits tiennent du ſublime, il ſavoit choiſir le moment favorable où le caractére des perſonnes ſe développe avantageuſement, & les attitudes les plus convenables. Quoiqu'il habillât ſes figures à la moderne, comme il entendoit l'ajuſtement, il en tiroit tous les avantages qui pouvoient contribuer à la perfection du ſujet qu'il traitoit. Il a fait grand nombre d'ouvrages eſtimés dans toute l'Europe, & les meilleurs graveurs ont exercés leur burin d'après lui.

MA-





MARIA RVTEN

NATA IN SCOTIA, VXOR ANTONII VAN DYCK PICTORIS,

Ant. van Dyck pinxit. E RVTORVM FAMILIA NOBILISSIMA ORIVNDA. *S. à Bolswert sculpsit*

MARIE RUTEN

FEMME D'ANTOINE VAN DYCK.

&c. &c. &c.

SI l'eſtime qu'Antoine van Dyck faiſoit des peintres, des graveurs & des ſculpteurs, a pu l'engager à immortaliter par ſon pinceau les excellents artiſtes de ſon tems, qui ſe ſont le plus diſtingués entre eux : l'amitié conſtante qui regna toujours entre lui & ſa femme méritoit bien qu'il en uſa de même à l'égard de cette Dame. Elle étoit iſſue d'une famille noble & conſidérable dans le Royaume d'Ecoſſe, étant fille de Mylord Ruten Comte de Gorre: mais ce Seigneur ayant eu l'imprudence d'arrêter le Roi Jaques prémier dans un de ſes chateaux, en mil ſix cent; dérangea beaucoup les affaires de ſa maiſon. L'hiſtoire rapporte qu'il retint ce Prince ſous le vain prétexte de lui découvrir un tréſor: mais qu'on eut enſuite ſujet de le ſoupçonner de quelque mauvais deſſein contre la perſonne de Sa Majeſté. Cette action inconſidérée fut punie par la confiſcation de ſes biens. Dans ces facheuſes circonſtances, il vint à Londre avec ſa famille, après la mort du Roi Jaques, dans l'eſpérance de réparer ſous le regne du fils, les pertes qu'il s'étoit attirées ſous celui du pére. Tandis qu'il ſollicitoit cette grace on publioit la beauté & le mérite de ſa fille Marie par toute la ville, & ſans la diſgrace du pére, il y a toute apparence que les partis nobles & avantageux ne lui euſſent point manqué. On admiroit ſur tout la beauté de ſes mains, qui paſſoient pour un chef-d'œuvre de la nature.

Antoine van Dyck en ayant oui parler chercha l'occaſion de la voir, & de l'entretenir. Le crédit qu'il avoit à Londre, la maniere dont il vivoit & ſon eſprit la lui procurerent. Il la vit, il en fut épris & penſa dès lors à lui plaire & à la rechercher en mariage. On dit que ſes belles mains firent une impreſſion particuliere ſur ſon eſprit, pluſieurs hiſtoriens ont rapporté dans la vie des peintres que van Dyk ſe faiſoit un plaiſir d'orner de belles mains les potrraits des Dames qu'il faiſoit, & qu'à cette fin il en entrétenoit des modéles: ainſi il ne faut point s'étonner que celles de Mademoiſelle Ruten aient eu des charmes pour lui. Il pouvoit en ce cas épagner ces fraix s'il parvenoit à l'épouſer, & trouver chez ſoi ce qu'il étoit obligé de chercher ailleurs. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que nôtre Artiſte fit ſa cour à la démoiſelle, qu'il s'en fit aimer & l'obtint enfin en mariage, malgré la différence qui ſe trouvoit dans leur extraction. Mylord Ruten s'y détermina d'autant plus aiſément, qu'ayant beſoin d'un protecteur puiſſant auprès du Roi, il comptoit de le trouver dans la perſonne de ſon gendre qui avoit aſſez ſouvent l'honneur de s'entretenir avec Sa Majeſté Britannique. Quelques écrivains ajoûtent que le Duc de Bukingam favori du Roi contribua à ce mariage. Marie Ruten devenue femme du chevalier van Dyck devint enſuite mére d'une fille qu'elle lui donna, mais qu'elle eut le malheur de perdre dans ſa jeuneſſe, & ſelon les auteurs dont nous avons parlé, elle lui ſervoit ſouvent de modéle lorſqu'il peignoit des mains aux portraits des Dames. Elle ne jouit point longtems de cet époux, la mort vint lui enlever peu de tems après qu'elle l'eût privé de ſa fille, & lorſqu'il étoit encore dans la fleur de ſon âge. Elle reçut en même tems un témoignage ſenſible de l'amitié qu'il lui avoit portée: car l'ayant inſituée héritiere de tout ce qu'il poſſédoit, elle ſe vit maîtreſſe de la valeur d'environ trois cents mille livres. Il ne faut point douter qu'elle ne reſſentît toute la douleur que la mort d'un mari chéri peut cauſer à une femme qui le paie d'un retour d'amitié: mais comme rien ne s'oublie plus aiſément que la mort, nous ne nous arrêterons point à décrire la triſteſſe dont elle a été ſuivie, & nous paſſerons à des ſecondes nôces dont les engagements ne ſubſiſterent gueres plus longtems que ceux des prémieres.

La jeune veuve n'avoit rien perdu de la beauté ni des graces dont la nature l'avoit douée. Ces avantages étant d'ailleurs ſoutenus par la jouiſſance d'une aſſez bonne ſucceſſion. Elle ſe vit bientôt des nouveaux adorateurs qui chercherent à lui plaire. Dans ce nombre le

 che-

chevalier Richard Price fut celui qui eut le bonheur de la rendre ſenſible à ſa flamme, ainſi lorſque le tems requis par la bienſéance & par l'uſage établi parmis les perſonnes qui ſavent leur monde le permit, elle le prit pour ſecond mari: mais elle ne vecut point longtems dans ce deuxiéme engagement & mourut enfin ſans laiſſer d'enfant de ſes deux maris. Son corps fut enterré à Londre dans la même égliſe que celui de van Dyck ſon prémier époux: mais on ne dit point en quelle année.

FRAN-





FRANCISCVS FRANCK

ANTVERPIÆ PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

FRANÇOIS FRANCK PEINTRE.

&c. &c. &c.

LE nom de Franck eſt illuſtre & fort connu dans pluſieurs parties de l'Europe, par le nombre des grands perſonnages qui l'ont porté, & qui ſe ſont diſtingués, dans les ſciences, les belles-lettres & les beaux-arts. Outre les Francks peintres, dont nous parlerons dans cet ouvrage & qui ſont nés dans les Païs-Bas, on en a vu en Saxe, en Baviere, dans le Palatinat & le Dannemark, qui ont excellé dans la Théologie, la Médecine & la belle littérature. On rapporte que les ancêtres du médecin étoient nobles, quoique ſon pére ne fût alors que bourgeois de Naumbourg en Miſnie & retombé en quelque façon en roture. Le fils ſe rendit ſi célebre & ſi recommandable tant par ſon habilité dans la Médecine, que par ſa probité dans le commerce de la vie civile, qu'il mérita des marques d'eſtime & de bienveillance de la part des Princes & des Rois au ſervice deſquels il a été. L'Empereur même voulut l'attirer dans le ſien, après l'avoir ennobli avec toute ſa famille, & nommé Comte Palatin. Quelques illuſtres que ſoient les autres Francks allemands, antérieurs, contemporains & poſtérieurs à celui-ci, je les paſſe ſous ſilence; parce qu'il eſt fort incertain, s'ils ſont originaires de la même famille que les peintres, s'ils ont quelque autre rapport particulier avec eux que celui du nom, & par conſéquent ſi la gloire des uns rejailliroit avec raiſon à l'avantage des autres.

Herentals, petite ville du Brabant dans le quartier d'Anvers, vit naître François Franck, dit le vieux, dont il eſt queſtion. Nous n'indiquerons point l'année de ſa naiſſance, parce qu'il eſt fort apparent, qu'il s'eſt gliſſé quelque faute d'impreſſion dans cette date ou dans celle de ſa mort rapportées par Mr. Deſcamps, tome prémier de ſes vies des peintres. Selon ce qu'il y eſt dit, il auroit vecut juſqu'à l'âge de cent vingt deux ans : cas trop extraordinaire pour n'avoir point été remarqué dans l'hiſtoire des peintres, où on rapporte grand nombre d'anecdotes moins rares que celle-ci. Il étoit fils de Nicolas Franck que l'on croit avoir été peintre auſſi. Cependant il n'apprit point les principes de ſon art chez ſon pére : mais il fut éleve du célebre François de Vriendt, plus connu ſous le nom de Franck Flore, le Raphael des Flamands. Ce fut dans cette école une des plus fréquentées qu'il y ait peut-être jamais eu en Flandre, & en même tems une des plus renommées, par le grand nombre des artiſtes qui en ſont ſortis. Ce fut, dis-je, dans cette école illuſtre qu'il forma ſa main & ſon génie dans la peinture, de même que ſes deux fréres Jérôme & Ambroiſe. Celui-ci ſurpaſſa de beaucoup les deux autres dans leur art; Jérôme quitta Franc-Flore le prémier pour voyager en Italie, où il perfectionna heureuſement ſa maniere: mais notre François demeura long-tems dans cette école, s'attachant à ſon maître & cherchant à ſe former ſur ſa maniere & par ſes principes.

Il fit remarquer ſon talent n'étant encore qu'éleve, & dès ſa jeuneſſe il peignit quelques tableaux qui lui acquirent aſſez de réputation, pour le faire aggréger à la ſociété des peintres d'Anvers. Il s'établit depuis dans cette ville, plut au public & aux connoiſſeurs par les productions de ſon pinceau, & acheva de donner des preuves convaincantes de l'excellence de ſon talent, par pluſieurs ouvrages, qui lui attirant les ſuffrages d'un chacun, le mirent inconteſtablement au nombre des bons artiſtes de ſon tems. Les maiſons des riches particuliers, des principaux du païs, & les égliſes furent ornées de ſes tableaux, que les connoiſſeurs honorent encore aujourd'hui de leur eſtime, ſpécialement celui qu'il a peint pour l'égliſe de Notre Dame à Anvers, où il décore l'autel des maîtres d'école de cette ville. Il repréſente Jéſus-Chriſt au temple au milieu des docteurs, & paſſe avec raiſon pour ſon chef-d'œuvre: les contours ſont plus ſavants, les figures mieux arondies, le deſſein plus correct, & le goût plus élevé & plus noble que dans ſes autres compoſitions; diſperſées en différentes villes de Flandre. Nous n'avons pu découvrir le nom, ni la famil-

le de ſa femme, dans l'abrégé de l'hiſtoire de ſa vie preſque ignorée, & nous ne lui ſavons que deux fils, qui ſuivant l'exemple de leur pére, ſe ſont adonnés à la peinture, l'un s'appelloit Sébaſtien & l'autre François; ils auront chacun leur place ci-après. On dit que le ſecond fut un de ſes éleves & le prémier un de ceux d'Adam van Oort.

Nous n'oſerions avancer avec Mr. Deſcamps que notre Franck mourût à Anvers le troiſiéme d'Octobre mil ſix cent ſoixante-ſix, pour la raiſon que nous avons cru ne devoir point dater ſa naiſſance dès l'an mil cinq cent quarante-quatre, quoique nous ſoyons dans la penſée qu'il parvînt à un âge fort avancé, ayant été éleve de Franc-Flore mort en mil cinq cent ſoixante-quinze & peint enſuite par Antoine van Dyck qui naquit ſeulement dans la derniere année de ce ſiècle: mais nous croyons devoir ſuſpendre notre jugement à l'égard de ſon âge de cent vingt-deux ans, dont nous ne voyons rien dans l'hiſtoire de la vie des peintres malgré la rareté de l'évenement.

JEAN


UNIVERSITARIA



Joannes Snellinx Pictor.

Humanarum figurarum in Aulæis et tapetibus Antuerpiæ.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

JEAN SNELLINKS

PEINTRE.

&c. &c. &c.

QUand les anciens auteurs qui ont écrit la vie des peintres ont presque gardé le silence sur quelques-uns, & que ceux qui les ont suivi en ont dit fort peu de chose, il est difficile à celui qui veut courir aujourd'hui la même carriere, de pouvoir découvrir les faits certains qui constatent la vie d'un célebre artiste, dont ils n'ont transmis qu'une idée très racourcie. C'est ce que nous éprouvons en entreprenant de retracer aux yeux des curieux un abrégé historique de la vie de Jean Snellinks. Les auteurs tant anciens que modernes nous en ont dit bien peu de chose. Ils conviennent unanimément qu'il naquit à Malines vers l'an mil cinq cent quarante-quatre, & passant rapidement du tems de sa naissance aux beaux ouvrages qu'il a faits à Anvers, sans nous dire de qui il fut éleve, ni les autres circonstances de sa vie, ils semblent plutôt l'indiquer en passant, que d'avoir voulu transmettre sa vie à la postérité. Nous serons forcés d'imiter leur briefveté, n'ayant pu trouver que quelques circonstances de sa vie plus capables d'exciter que de contenter la curiosité du lecteur.

La principale occupation de Jean Snellinks étoit de peindre l'histoire & les batailles. L'habileté avec laquelle il représentoit ces sujets lui ayant fait une belle réputation, il se vit recherché des Princes, pour immortaliser par son pinceau les actions, où eux ou leurs troupes s'étoient acquis de la gloire. Les combats étoient alors fréquents dans les Païs-Bas, les différents en matiere de Religion & peut-être aussi l'amour de la liberté, avoient inspiré le dessein à plusieurs Provinces de secouer le joug espagnol pour s'ériger en République. De-là, la confédération de Gand & l'union d'Utrecht, & d'ici plusieurs siéges meurtriers & des batailles sanglantes. L'Allemagne ne jouissoit point d'un sort plus paisible: en sorte que la guerre se faisant avec ardeur dans plusieurs états, il auroit fallu plus d'un peintre pour exprimer avec son pinceau l'image des scénes sanglantes dont ces parties de l'Europe étoient alors le théatre. L'Archiduc Albert informé de la capacité de Snellinks pour la représentation des batailles, l'appella à sa cour pour lui faire peindre celles qui se donnerent dans les Pays-Bas, où sa gloire étoit plus intéressée. Le succès avec lequel il s'en acquitta lui mérita l'estime de ce Prince, qui lui en donna des marques sensibles en le nommant son peintre ordinaire. L'Infante Isabelle Claire Eugénie l'honora ensuite du même titre, & ce fut en cette qualité qu'il demeura à la cour de Bruxelles, travaillant à orner de ses tableaux les palais & les maisons royales des environs, tandis que sa réputation se répandoit par toute l'Europe.

Entre les beautés que les curieux admirent dans ses ouvrages, on remarque particuliérement le rare talent qu'il avoit d'exprimer, avec un art qui lui est propre, la fumée de la poudre à canon. Il a surpassé en ceci ce que les meilleurs maîtres avoient fait avant lui, & on peut le regarder comme original à cet égard. Un brouillard leger qu'il répandoit avec beaucoup d'intelligence parmis les combattants, & qui rendoit au mieux les effets que la poussiere & la fumée ont coutume d'y produire, ajoûtoit au mérite de ses tableaux & les rendoit très précieux aux yeux des connoisseurs. En peu de mots, tout ce qui concerne l'expression de la vapeur aérienne brille avec tant d'art dans ses ouvrages & les rend si harmonieux qu'on chercheroit envain quelque chose d'aussi accompli en ce goût dans ceux qui l'ont précédé, & quand d'ailleurs il n'auroit point eu toute l'habileté qu'il avoit pour bien peindre les figures, ce seul talent étoit capable de lui mériter un rang distingué parmi les plus célebres artistes de son tems. Van Dyck qui en connoissoit le prix & qui étoit très en état d'en juger par ses vastes connoissances dans la peinture, le regarda comme un de ces hommes rares, dont il est utile de conserver la mémoire, & fit son portrait pour le publier avec ceux qu'il crut dignes de l'immortalité à cause de leurs talents extraordinaires.

Il n'en faudroit pas davantage pour faire ſon éloge & pour conſtater ſon mérite que le témoignage d'Antoine van Dyck ſon contemporain, dont le ſuffrage doit être ici d'un grand poids : cependant nous ajoûterons que ſon Excellence Mr. Pierre Erneſt Comte de Mansfeldt étant gouverneur des Païs-Bas, avant que l'Archiduc Albert vînt dans ces Provinces, l'avoit déja nommé ſon peintre : mais cette faveur n'avoit pu engager notre artiste à quitter Anvers, où ſa femme & ſa famille le retenoient, & ce ne fut que pluſieurs années après, qu'il put les réſoudre à venir demeurer à Bruxelles avec lui, ainſi que ſon ſouverain le ſouhaittoit : mais après la mort de ce Prince & de l'Infante ſa femme, quoiqu'eſtimé des principaux courtiſans & de la nobleſſe, la cour ne put le retenir long-tems, & il l'abandonna pour retourner à Anvers. L'âge avancé dans lequel il ſe trouvoit, le faiſoit ſouhaitter un repos & une tranquillité, dont il eſt difficile de jouïr dans le grand monde. Il les trouva en effet dans ſa retraite à Anvers, & y coula paiſiblement le reſte de ſes jours dans la compagnie des autres habiles artiſtes, avec leſquels il converſoit autant que les infirmités de la vielleſſe le lui permettoient, & dans le ſein de la famille de ſa femme nommée Pauline Cuypers avec laquelle il vecut dans une union ſi étroite, que la mort même n'a pu les ſéparer que de quelques jours. Il lui paya le tribut le prémier d'Octobre mil ſix cent trente-huit, étant âgé de quatre-vingt quatorze ans, & ſa femme ſubit la même loi le ſixiéme du même mois & de la même année. Ils furent enterrés dans l'égliſe paroiſſiale de St. Jaques à Anvers, où on voit leur épitaphe au-deſſous du portrait de Snellinks peint par Antoine van Dyck. Leur fils André Snellinks mort le dixiéme de Septembre mil ſix cent cinquante-trois eſt enterré dans la même égliſe & fait partie du ſujet de cette épitaphe.

ADAM





ADAMVS VAN NOORT
ANTVERPIÆ PICTOR ICONVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

ADAM VAN OORT
PEINTRE.
&c. &c. &c.

ADam van Oort étoit originaire d'une famille habituée dans la Province d'Utrecht. Son pére Lambert van Oort étoit d'Amersfort, petite ville de cette Province, peintre, sculpteur, graveur & architecte tout ensemble : entendant bien la perspective. La communauté de St. Luc érigée dèja alors à Anvers étoit en grande réputation, on se faisoit honneur d'y être reçu ; on n'y admettoit que gens à talents supérieurs, & c'étoit assez d'en être membre, pour se voir regardé comme artiste distingué. Lambert van Oort tenté de la gloire d'être associé à cet illustre corps, abandonna son lieu natal pour aller s'établir à Anvers, où la beauté de son génie & son rare savoir le firent aggréger selon ses vues en mil cinq cent quarante-sept. Ce fut dans cette ville que notre Adam van Oort naquit dix ans ensuite. Son pére l'éleva avec soin dans l'étude des beaux-arts, & joignant l'exemple aux paroles, tâcha de lui en inspirer du goût, & lui en donna des principes clairs & solides. Ses prémiers préceptes étoient variés & agréables, afin de ne pas contraindre les inclinations de son fils & de lui laisser la liberté de se déterminer pour celui qu'il souhaiteroit : parceque les progrès sont plus ordinaires lorsqu'on s'applique par choix à un art. Les talents du fils se développerent avec l'âge, son goût se déclara & parut décidé pour la peinture. La vivacité de son esprit fit connoître qu'il étoit également propre à peindre l'histoire, le portrait & le paysage.

Lambert van Oort se rejouissant des belles dispositions qu'il découvroit de plus en plus dans son fils ; employoit ses soins avec une nouvelle ardeur pour le former, & le voyant avec une sécrete complaisance surpasser tous ses autres éleves, comptoit qu'à la suite il se distingueroit ainsi au dessus des maîtres. Le bon homme n'auroit peut être pas été trompé dans son attente, si son fils s'étoit appliqué davantage à consulter la nature & beaucoup moins à contenter ses passions : car il donnoit les plus belles espérances qu'on put souhaitter dans un jeune homme. Les prémiers tableaux qu'il fit, étoient exécutés avec beaucoup de goût. Tout y ressentoit l'excellent artiste : une composition savante, un dessein correct, un bon ton de couleur, & un feu admirable s'y faisoient si agréablement remarquer, que Rubens ayant vu ces ouvrages dans la suite, dit en parlant de van Oort, qu'il auroit surpassé tous ses contemporains dans la peinture, s'il eut vu l'Italie, & s'il eut cherché à se former sur les bons modéles.

Dans ces heureux commencements, on lui confia quelques grands ouvrages qu'il peignit avec succès & qu'il se fit bien payer. Sa réputation s'accrut, l'occupation lui vint en abondance, & sa fortune étoit assurée, si ses études & sa conduite avoient répondu à la beauté de ses talents : mais les défauts de l'une & de l'autre vinrent tout gâter, & furent cause qu'il descendit au rang des peintres médiocres, après avoir commencé à se ranger parmi les grands. Il ne faut que consulter ses ouvrages, pour en être pleinement convaincu. Je ne sais si c'est sa négligence dans l'exercice de son art, qui aigrit l'esprit des auteurs de la vie des peintres contre lui : mais il semble que beaucoup n'en ont parlé que pour en dire du mal. Nous les imiterons en cela le moins qu'il sera possible. Nous avons adouci les termes piquants & satyriques, que quelques-uns ont employés assez souvent contre eux, & par là dissimulé leurs foiblesses en certaines occasions, & dans d'autres nous les avons passé sous silence. Nous le faisons encore ici. Van Dyck a transmis leurs portraits à la postérité principalement parce qu'ils étoient bons peintres : c'est sous ce point de vue que nous les considérons aussi principalement, nous voulons répondre aux desseins de ce grand homme, il ne faut point s'étonner si nous passons légerement sur certains faits, dont l'ignorance ne peut leur être préjudiciable, nous aimons mieux être leur panégyriste que leur censeur, ou le promulgateur des défauts de leurs mœurs.

D'ailleurs il n'eſt point d'homme ſans foibleſſe, & celui qui paſſe pour le plus accompli n'eſt pas toujours celui qui en a le moins : mais aſſez ſouvent celui qui ſait mieux les cacher. Adam van Oort n'avoit point ce talent, épris de quelques beautés il laiſſa éclater ſa paſſion, peut-être ſon tempéramment vif ne lui permit-il pas de diſſimuler autant qu'un autre. Convaincu dans la ſuite de la vanité de ces amours paſſageres, il voulut fixer ſon cœur, & ne plus bruler que d'un amour légitime. Il vit la fille d'un riche commerçant qui eſtimoit les beaux-arts & ceux qui s'y adonnoient, il lui plut, il l'épouſa, & pourvut par ce moyen aux beſoins du célibat & au dérangement de ſes finances. Heureux s'il eut pu auſſi adoucir par là l'humeur bruſque qu'il faiſoit quelquefois reſſentir aux perſonnes avec qui il converſoit. On dit qu'il la modéroit ſi peu, que ſes éleves ne pouvoient s'accommoder avec lui, & que ce fût pour cette raiſon que Rubens le quitta afin d'entrer chez Otto Vænius. Jaques Jordans eut plus de patience il demeura conſtamment auprès de lui & s'accommoda avec lui non ſeulement pour la converſation ; mais auſſi pour la peinture. On voit pluſieurs tableaux où ces deux artiſtes ont travaillé de concert, & qui ne ſont point de leurs moindres productions. Ils furent toujours ſi étroitement unis enſemble, que dans la ſuite van Oort donna ſa fille en mariage à Jordaans, pour reſſerrer les liens de leur union.

Quoiqu'on ſe ſoit répandu beaucoup en médiſance contre van Oort, ſes tableaux ſont encore conſidérés dans pluſieurs égliſes des Païs-Bas, il eſt vrai qu'il ne fit point éclater ſon amour pour ſon art comme bien d'autres, & qu'il l'enviſagea ſeulement comme un moyen de s'enrichir, lorſqu'il fut ſur le retour. Cependant on eſt obligé de convenir qu'il a poſſedé tous les talents néceſſaires pour être un excellent artiſte, & qu'il a toujours été aſſez ſuivi pour ajoûter par ſon pinceau des ſommes conſidérables à la dot de ſa femme : mais quand il n'auroit que le ſeul mérite d'avoir appris les prémiers principes de la peinture à Rubens, c'en ſeroit aſſez pour que cet art lui eût des obligations infinies, & fît graver ſon nom au temple de la mémoire avec ceux des grands hommes. Nous ne pouvons toutefois oublier de remarquer que les tableaux de ſon meilleur tems lui avoient acquis ce droit. Il mourut à Anvers en mil ſix cent quarante-un, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Outre les deux éleves dont nous avons parlé, il eut encore Sébaſtien Franck & Henri van Baelen.

Les principaux ouvrages de van Oort ſont un St. Jérôme dans le déſert, où on remarque le goût des deux grands peintres qu'il a heureuſement réunis, celui des Carraches dans le payſage, & quelque choſe de celui de Rembrant dans la tête du Saint. Un autre payſage dans lequel on voit St. Antoine dans une grotte peinte d'un ton merveilleux de couleur, les figures qui ſont à côté, ont toute la beauté de touche & la force de l'expreſſion qu'on puiſſe ſouhaitter, & forment des preuves inconteſtables de ce qu'il auroit pu dévenir, s'il eut aſpiré à la perfection, dont il approchoit tant alors.



IOANNES DE WAEL
ANTVERPIÆ PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

JEAN DE WAAL
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Plus on lit d'auteur ſur un même ſujet dans l'eſpérance de découvrir la vérité, moins il ſemble qu'on puiſſe la rencontrer, la diverſité de leurs opinions ou de leurs recits répandant plutôt l'incertitude dans l'eſprit, qu'elle ne montre la route ſûre pour trouver une vérité conſtante, capable de fixer & de ſatisfaire. La vie d'un peintre, dont les ouvrages ont décidé du mérite il y a plus ou moins d'années, eſt un objet bien ſimple pour partager les ſentiments, & ſi le différent goût des perſonnes peut faire juger différemment du mérite de ſes productions, une ſeule réalité des faits perſonnels devroit réunir toutes les opinions dans un même point: cependant la plûpart des auteurs qu'on lit traitant cette matiere ſe contrarient ou ſe contrédiſent les uns les autres. Celui-ci marquera la mort d'un artiſte à la fleur de ſon âge, tandis que celui-là prolongera le cours de ſa vie juſqu'à une vieilleſſe decrépite. Si les modernes avoient allegué les raiſons qui les ont engagé à s'éloigner du recit des plus anciens qu'eux, & ſi ceux-ci avoient indiqué les ſources où ils ont puiſé ce qu'ils rapportent, il ſeroit plus aiſé de démêler la vérité & de prendre un parti aſſuré: mais les uns & les autres ne l'ayant point fait, on ne ſait lequel croire ni lequel ſuivre, ſans s'expoſer au danger de ne point rencontrer juſte. Mr. Deſcamps dit dans ſon prémier tome de la vie des peintres, que Jean de Waal mourut jeune, Mrs. Weyerman & Houbraken rapportent que ce ne fut qu'à l'âge de ſoixante & quinze ans, lequel devons nous croire? Les circonſtances que le dernier allégue, nous faiſant croire qu'il a fait des découvertes échappées à l'hiſtorien françois, malgré ſes curieuſes recherches, nous déterminent à ſuivre ſon opinion comme probable, ſans prétendre accuſer l'autre de s'être mépris.

Jean de Waal naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent cinquante huit, entrainé par une imagination vive & par un goût dominant pour la peinture, il alla chez le vieux François Franc natif de Herentals pour apprendre cet art, & y fit des progrès rapides. Le maître charmé des belles diſpoſitions de ſon éleve, lui donna pluſieurs deſſeins des grands maîtres à copier & lui communiqua tous les ſecrets de ſon art. De Waal mit tout à profit. Puiſant ce qu'il voyoit de meilleur dans la maniere de ſon maître, le coloris de l'un, la correction de l'autre, il ſe fit une maniere propre & entreprit de bonne heure de plaire au public par ſes compoſitions. Quelque attachement qu'il eût pour ſa patrie, il témoigna encore plus d'envie d'exceller dans ſa profeſſion. Dans ce deſſein il quitta celle-là pour voyager, lorſqu'il ſe crut en état de pouvoir ſubſiſter par ſes talents. Un nommé Jean de Mayer, qui fut excellent peintre, étoit dans la même réſolution. S'étant communiqué leurs penſées ils s'unirent & partirent enſemble pour Paris, afin d'y chercher fortune & de ſe perfectionner ſur les meilleurs originaux qu'ils y découvriroient. Tout réuſſit à de Waal au deſſus de ſon attente. Un exercice continuel à copier les ouvrages des grands hommes épura ſon goût & lui fit faire un grand chemin vers la perfection, & s'il ne l'atteignit point à ſes propres yeux, il eut l'avantage de plaire aux curieux & aux connoiſſeurs, & de ſe voir demander une ſi grande quantité de tableaux qu'il pouvoit à peine contenter un chacun, malgré ſon aſſiduité un travail.

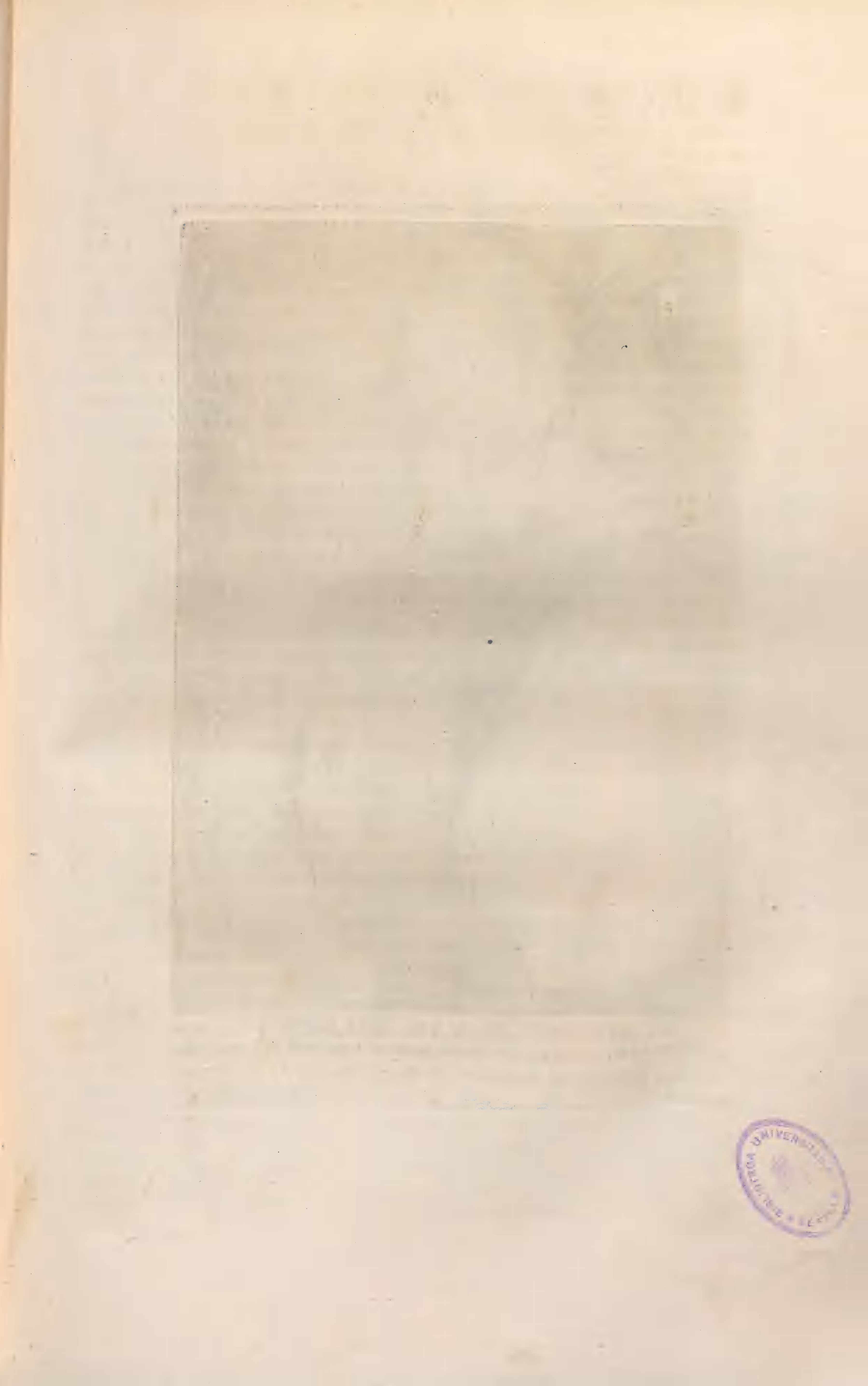
La vogue dans laquelle il voyoit ſes ouvrages, à meſure que ſa réputation ſe répandoit, ſuſpendit aſſez long-tems la ſuite de ſes voyages. Il s'arrêta à Paris, & n'eut point ſujet de s'en répentir. La fortune le favoriſa plus qu'elle n'a coutume de faire les jeunes artiſtes. Laborieux comme il étoit, ayant toujours de l'occupation en abondance, il vit bientôt augmenter ſes facultés, & pendant un ſéjour de quelques années il y amaſſa des ſommes conſidérables. Son nom y faiſoit du bruit, ſes tableaux étoient goûtés & ſa perſonne fort eſtimée. Il auroit pu s'y fixer avec honneur: mais ces avantages ne purent le retenir, ni

l'emporter ſur le déſir ardent qu'il conçut de voir l'Italie. Quelques piéces des grands maîtres tranſalpins, qui s'offrirent à ſes yeux dans Paris, l'engagerent à aller étudier dans leur patrie, perſuadé que ſes admirables originaux contribueroient à ſa perfection. En effet ce voyage lui fut très utile & lui inſpira un grand goût qu'il ſuivit depuis. Il convainquit les Italiens par ſes belles productions, que les grands peintres ſont de tout païs. Ayant copié ce qu'il trouva de plus noble & de plus digne de ſon attention dans ce païs, & fait une étude ſérieuſe de ce que chaque école avoit de ſingulier dans les diverſes parties de la peinture, il revint dans les Païs-Bas. C'eſt la maniére de faire de la plûpart des excellents artiſtes. Après avoir fait connoître leurs talents dans les païs étrangers, & fait une recolte qui les met en état de vivre gracieuſement dans leur patrie; ils aiment à rendre leurs concitoyens témoins oculaires de leur fortune & de leurs progrès, & préferent les applaudiſſements qu'ils reçoivent dans le ſein de leurs familles, aux avantages plus conſidérables, dont ils pourroient quelquefois jouïr ailleurs. Se flattant que la ſupériorité de leurs talents les diſtinguera toujours, ils ne craignent point d'éprouver, la vérité de cette maxime, qu'on honore rarement la ſtatue, qu'on a vu arbre ou ſouche dans ſon jardin.

Cette façon de parler, n'exprime point une coutume ſi générale, qu'elle ne ſouffre bien des exceptions. De Waal en fournit un exemple. Son mérite fut conſidéré à Anvers, comme il avoit été à Paris, & les peintres flamands lui marquerent l'eſtime qu'ils en faiſoient en l'admettant avec joie entre les membres de leur école de peinture. Notre artiſte ſoutint l'éclat de ſa réputation par la beauté des ouvrages, qui ſortant de ſon pinceau la renouvellerent de tems en tems. Réſolu de demeurer à Anvers il s'y maria: mais nous ne ſavons en quelle année, ni de quelle famille étoit celle qu'il épouſa: cependant nous ne pouvons révoquer ſon mariage en doute, puiſqu'il nous conſte qu'il en eût deux fils légitimes, dont l'ainé nommé Luc naquit à Anvers en mil cinq cent quatre-vingt-onze. Le ſecond s'appelloit Corneille, & c'eſt en conſéquence de cela que nous rapportons ſon mariage comme une choſe certaine. Nous n'oſerions en dire autant du genre de peinture auquel il s'appliqua, ne trouvant que des éloges vagues de ſon habileté, qui n'entrant dans le détail d'aucun de ſes ouvrages en particulier, nous mettent hors d'état d'y renvoyer le lecteur, pour y voir la confirmation de ce nous avons avancé en faveur de ſes talents: mais on croit qu'il s'attacha principalement au portrait. Mr. Houbraken nous apprend qu'il mourut à Anvers, en mil ſix cent trente-trois, âgé de ſoixante & quinze ans.

Il eſt incertain s'il ſurvecut à ſa femme, s'il eut d'autres enfants, & d'autres éleves que ſes deux fils, dont nous venons de parler. Ils apprirent l'un & l'autre les prémiers principes de la peinture chez leur pére. Le prémier paſſa enſuite ſous Jean Breugel pour ſe perfectionner, ſuivit de fort près la maniere de ce maître & le ſurpaſſa même par la richeſſe de ſes compoſitions. Ses voyages en France & en Italie lui fournirent de belles idées qui lui ſervirent à varier & à orner ſes payſages, où il avoit coutume de peindre des rochers eſcarpés, des chutes d'eau qui ſe précipitoient du haut des montagnes, des ſoleils levants & couchants, & tantôt des orages & des éclairs. La nature étoit fidélement copiée dans tous ces ſujets. Le ſecond eut pluſieurs maîtres outre ſon pére, devint un excellent peintre de batailles, après avoir montré dès ſa jeuneſſe une rare diſpoſition pour la peinture. Le Duc d'Arſchot l'employa beaucoup, il paſſa en Eſpagne avec ce ſeigneur, travailla pour Sa Majeſté Catholique Philippe III, revint dans les Païs-Bas & peignit les attributs de Bellone auſſi bien qu'aucun des peintres qui l'avoient précedé: ainſi les trois de Waal ſe diſtinguerent dans la peinture, & montrerent chacun talent particulier dans les ſujets differents qu'ils choiſirent.

HEN-





HENRICVS VAN BAELEN
PICTOR ANTV: HVMANARVM FIGVRARVM VETVSTATIS CVLTOR.

Ant. van Dyck pinxit.
Paul du Pont sculp.

Cum privilegio.

HENRI VAN BAELEN
PEINTRE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

NEnri van Baelen étoit natif d'Anvers. Il eut pour maître Adam van Oort. Après avoir fréquenté cette école pendant quelques années, il la quitta pour aller voyager en Italie. Dès que Henri y fut arrivé, brulant du désir d'exceller dans son art, il s'appliqua avec soin à copier les antiques & à étudier les meilleurs maîtres, afin de former son goût & sa maniere par l'imitation de ces beaux originaux. Ses progrès répondirent à ses études, & mériterent l'estime que les Italiens firent de ses ouvrages. Il eut la satisfaction de les voir rechercher comme ceux des maîtres, lorsqu'il ne se considéroit encore que comme disciple. Ce succès l'encouragea, il peignit quelques tableaux qu'on lui demanda, & ceux-ci lui en attirerent d'autres. Loin de se laisser éblouir par ces heureux commencements, en se croyant déja excellent peintre, il conçut le dessein d'une plus haute perfection, & redoubla son application à l'étude, pour s'instruire plus à fond des beautés de son art. Une conduite si prudente lui réussit si bien, qu'il revînt dans sa patrie avec une grande somme d'argent, & qu'il laissât une haute idée de son savoir en Italie.

A son retour, on le regarda comme un des plus habiles peintres qu'il y eût dans les Païs-Bas, & se ouvrages furent placés dans les cabinets les mieux choisis. Ils étoient d'une fort belle ordonnance, d'un dessein très correct & d'une des plus agréables manieres. Comme il travailloit beaucoup en grand, plusieurs églises & monastéres considérables des Païs-Bas employerent son pinceau pour leur décoration. Assidu au travail, il exécuta parfaitement bien quantité de sujets vastes tirés de l'histoire sainte & profâne, qui lui ont fait un beau nom & sur une partie desquels nous nous étendrons. Chargé d'ouvrages, il se servoit souvent de *Jean Brughel*, dit de velour, pour peindre le fond de ses tableaux & aller plus vite. Ensuite, il y peignoit les figures & accordoit celles-ci avec l'autre d'une maniere si judicieuse qu'il paroissoit le plus souvent qu'une seule main y eut travaillé, si nous exceptons les fleurs, où Brughel étoit toujours reconnoissable par la touche fine qui lui étoit propre.

Voyant sa réputation établie & une multitude d'ouvrages qui lui venoient de tous côtés, il pensa à se marier, afin de se procurer par là un plus grand loisir de vaquer à la peinture, en se déchargeant sur sa femme du soin de son menage. Marguérite Bries, dont la famille nous est aussi inconnue que celle de van Baelen, lui plut, il la rechercha & l'épousa. Houbraken nous apprend qu'elle lui donna un fils, né à Anvers en 1611, & nommé Jean, au quel il enseigna son art. Henri van Baelen passa tout le cours d'une vie longue & paisible avec sa femme se rendant aussi recommandable par ses vertus & la pureté de ses mœurs que par les merveilles sorties de son pinceau. Parvenu à une heureuse viellesse il mourut à Anvers le 17. Juillet 1632, & fut enterré dans l'église de St. Jaques à Anvers. Sa femme lui survecut près de six ans, & lui fit dresser un épitaphe qui atteste la probité & la capacité de cet habile peintre. Il a eu plusieurs bons éleves. Outre son fils, on compte François Snyders & Antoine van Dyck. Mais il est tems de tenir la parole que nous avons donnée, & d'entrer dans le détail de quelques tableaux de van Baelen.

Il a traité indifféremment toutes sortes de sujets historiques & de dévotion. Ses compositions sont grandes pour la plûpart & fort ingénieuses, un bon ton de couleur loué & estimé des meilleurs maîtres accompagne par tout la finesse & l'élegance de son dessein. Il peignoit extrêmement bien le nud, & c'est peut-être pour cette raison qu'on le voit souvent dans ses tableaux: mais toujours avec le plus de bienséance que la nature du sujet pouvoit le permettre; sa modestie paroissant jusques dans son pinceau. Il finissoit bien ses ouvrages, & arrondissoit ses figures avec beaucoup d'art Entre les sujets tirés de l'Ecriture Sainte qu'il a traités; on admire sur tout un grand tableau réprésentant le monde criminel peu avant le déluge. On y voit Noé travaillant à la construction de l'Arche. La diversité des personnes & leurs différents caractéres exprimés fort distinctement, donnent une idée des crimes, qui alloient attirer sur eux les effets de la ven-

vengeance divine. On y remarque beaucoup d'intelligence, & le païſage expoſe agréablement en racourci l'état où la terre ſe trouvoit alors & les coutumes de ſe couvrir contre les injures du tems. On en voit un ſecond dans le même goût. Ce ſont les enfants d'Iſraël déſalterant leur ſoif à la fontaine que Moïſe fit ſortir d'un rocher, la multitude & la variété des objets forment un coup d'œil charmant. Ajoûtons en encore deux à peu près ſemblables: dont l'un repréſente Pharaon Roi d'Egipte ſe noyant avec ſon armée dans la Mer rouge. Les Egyptiens employant un reſte de vie à combattre envain contre les flots qui vont les engloutir, ſont peints d'une maniere très naïve & rendent au parfait ce que la nature offriroit à la vue dans une pareille rencontre. Le quatriéme eſt une ſuite de la même hiſtoire dans un grand païſage, où les enfants de Jacob encore épouvantés de la vue des Egiptiens prennent la fuite. La moindre partie des fuyards paroît ſur le fond d'avant, leurs figures ſont bien ombrées, & forment un bel accord avec le fond d'arriére, où la plûpart ſe trouvent peints dans un grand jour. L'art avec lequel la varieté des habits eſt repréſentée, le bon coloris & la ſage diſpoſition du tout enſemble feront toujours honneur au génie de l'artiſte qui a ſu imaginer tant de ſortes de vêtements & les peindre dans un ſi bel ordre.

Les tableaux de dévotion que van Baelen à faits, ont auſſi rendu ſes talents recommandables. La chapelle des ménuiſiers de l'égliſe de notre-Dame à Anvers poſſéde un St. Jean prêchant la pénitence dans le déſert. Ce morceau eſt un des plus beaux qui ſoient ſortis de ſon pinceau. On y voit encore contre un pilier l'enfant Jeſus, Marie & Joſeph avec l'épitaphe de la famille des Mrs. Humſen, qui eſt apparemment un préſent, dont ils ont voulu enrichir cette égliſe. Celle des Jacobins de la même ville eſt ornée d'une Annonciation, piéce peinte dans un grand goût. Celle de St. Sauveur à Gand eſt embellie encore de ſept tableaux de ce maître. Dans le prémier l'Ange annonce à St. Joſeph que Marie enfantera le Meſſie, le ſecond repréſente la naiſſance de Jeſus-Chriſt, le troiſiéme l'Adoration des Mages; le quatriéme la Purification au temple: le cinquiéme la fuite du Sauveur en Egipte, le ſixiéme Jéſus dans l'aſſemblée des docteurs au temple, & le dernier Jeſus Marie & Joſeph travaillant de leurs mains, ces ſept piéces ſervent à l'ornement de la chapelle de St. Joſeph.

Paſſons à ceux dont il a puiſés les ſujets dans l'hiſtoire profâne. Mr. Houbraken nous dit d'avoir vu un petit tableau de van Baelen peint ſur cuivre, dont le ſujet eſt le jugement de Paris. Les figures des trois déeſſes y ſont repréſentées avec une grande harmonie de couleurs & arondies ſi parfaitement & avec tant de force qu'il ſemble que venus, qu'on ne voit qu'au dos, ſoit ſortie du tableau. L'artiſte s'y eſt ſurpaſſé par l'énergie de ce morceau. Le feſtin des dieux eſt encore une piéce raviſſante. Le grand goût qui y domine répond à la Majeſté du ſujet. On y voit leurs figures bien deſſinées & leurs caractéres rendus avec autant d'eſprit que de graces. Enfin le cabinet de feu Mr. J. Schuilenburg conſeiller & greffier des domaines du Prince d'Orange à la Haie, faiſoit voir une excellente production de ſon génie, dans une tableau repréſentant un homme reſpectable aſſis ſur un trône ſurmonté d'une drapperie, & la couronne ſur la tête, ayant Minerve à ſon côté gauche, & la Juſtice à ſon côté droit. Celle-ci la balance à la main peſoit dans un baſſin la tête d'un ſanglier, d'un renard, d'un loup & d'un paon. Emblêmes de la gourmandiſe, de la ruſe, de la rapine & de l'orgueil, à l'encontre d'une cicogne & de quelques autres ſimboles de la droiture, qui l'emportoient ſur les prémiers. L'amour & l'envie y étoient auſſi peints jouant chacun leur rôle différent, & Cupidon y exécutoit le ſien en chaſſant les ſerpents & les autres reptiles avec un fouët. Ce morceau a été le chef-d'œuvre de l'imagination & du pinceau de van Baelen, & ſuffiroit ſeul pour atteſter ſon habileté & immortaliſer ſa mémoire.





MICHAEL MIREVELT,
ICONVM PICTOR IN HOLLANDIA.

Ant. van Dyck pinxit.
Wilhelm. Iac. Delphius sculpsit.

cum priuilegio

MICHEL JEAN MIREVELT
PEINTRE HOLLANDOIS.
&c. &c. &c.

TOus les écrivains de la vie des peintres conviennent que Michel Jean Mirevelt étoit de Delft ville de Hollande: mais presque tous ceux qui ont marqué le tems de sa naissance different entre eux sur ce sujet. Il y en a même qui le font naître vingt & vingt-un ans plûtôt que d'autres. Dans cette diversité d'opinion celle qui met sa naissance au mois de Mars 1568 nous paroît la plus probable. Il étoit fils d'un Orfévre bourgeois de Delft, qui lui donna de bonne heure un maître à lire & à écrire. A peine étoit-il âgé de huit ans, que surpassant tous les maîtres de la ville par la beauté de son écriture, il fit concevoir à son pére le dessein de cultiver une main dont les commencements étoient si heureux. Celui-ci l'envoya chez Jérôme Wierinx habile graveur, pour apprendre à dessiner & à manier le burin. Le jeune Mirevelt fit des progrès si étonnants qu'il entreprit de graver quelques pieces de son invention. Une Samaritaine, & une Judith tenant en main la tête d'Holofornes furent des fruits précoces de la bonté de son génie. Son pére ne put plus douter que la main de son fils ne fût capable des plus beaux chefs-d'œuvres, ainsi il le retira de chez Wierinx pour le mettre dans une école, où il seroit instruit à fond dans la peinture.

Celle d'Antoine Montfort de Blokland étoit alors une des plus célebres, il y entra. Ses talents naturels cultivés par un si bon maître, ne tarderent point à se développer, ses progrès augmentoient chaque jour, & bientôt il obscurcit tous les autres éleves de cette école par les traits de son pinceau, qu'on pouvoit à peine démêler d'avec ceux de Blokland. Jamais disciple ne fut plus prompt, ni plus parfait imitateur de son maître. Même ordonnance dans les tableaux, même distribution des sujets, même ton de coloris, même maniere de peindre. Tout contribuoit à les confondre; de sorte que sans trop présumer, Mirevelt se vit bientôt en état d'entreprendre & d'exécuter en maître. Il ne tint point la route que tant d'autres ont prise avant & après lui, en voyageant pour aller consulter les modeles italiens: mais content des instructions qu'il avoit reçu dans sa patrie, & des talents que la nature lui avoit donnés, il ne prit que celle-ci pour modéle, persuadé d'arriver à un haut degré de perfection, s'il pouvoit parvenir à en copier la merveilleuse variété.

Ce fut par cette voie qu'il se proposa de se rendre la fortune favorable en s'établissant dans son païs natal. Son vaste génie le porta à embrasser toutes les parties de la peinture, il commença par quelques sujets historiques, peints de grandeur naturelle qui firent honneur à son pinceau. Les Bambochades où il réussissoit parfaitement, servoient de délassement à son esprit. Il peignit quelques tableaux d'autel qui répandirent sa réputation dans la Province: mais le peu qu'il falloit alors de ces sortes d'ouvrages dans le païs, ne lui laissant entrevoir qu'une moisson fort médiocre, le désir du gain le détermina à s'adonner entierement au portrait. C'étoit effectivement son véritable talent, & il y excella, ayant une touche fine & délicate propre à ces sortes de sujets qu'on traite pour la plûpart en petit. Cependant vu les échantillons qu'il a donnés, on ne peut point douter qu'il n'eût aussi fait des chefs-d'œuvres dans les grands tableaux d'histoire, s'il avoit continué à s'y appliquer, & c'est dommage qu'un homme d'un génie aussi beau que le sien, se soit attaché si particulierement au portrait: la peinture & sa réputation y ont peut être beaucoup plus perdu que son épargne n'y a gagné, étant fort vraisemblable qu'il eut pu devenir le Rubens de la Hollande. Mais la soif des richesses a prévalu en lui.

Il ne lui fallut point faire un grand nombre de portraits pour s'acquerir une belle réputation. La beauté du travail & l'élevation de goût qu'on remarqua dans les prémiers mériterent l'admiration des connoisseurs. La nature y guidoit si sagement son pinceau, qu'elle sembloit en recevoir de nouveaux agréments. Il avoit même des charmes si puissants, qu'il a suspendu en partie l'exécution des ordonnances séveres de la cour de Madrid contre les Mennonites, aussi long-tems qu'il a voulu en employer la force & se prêter aux volontés de l'Archiduc Albert en s'arrêtant à la cour de Bruxelles. Mrs. le Comte & Bullart disent que Mirevelt réfusa d'aller à

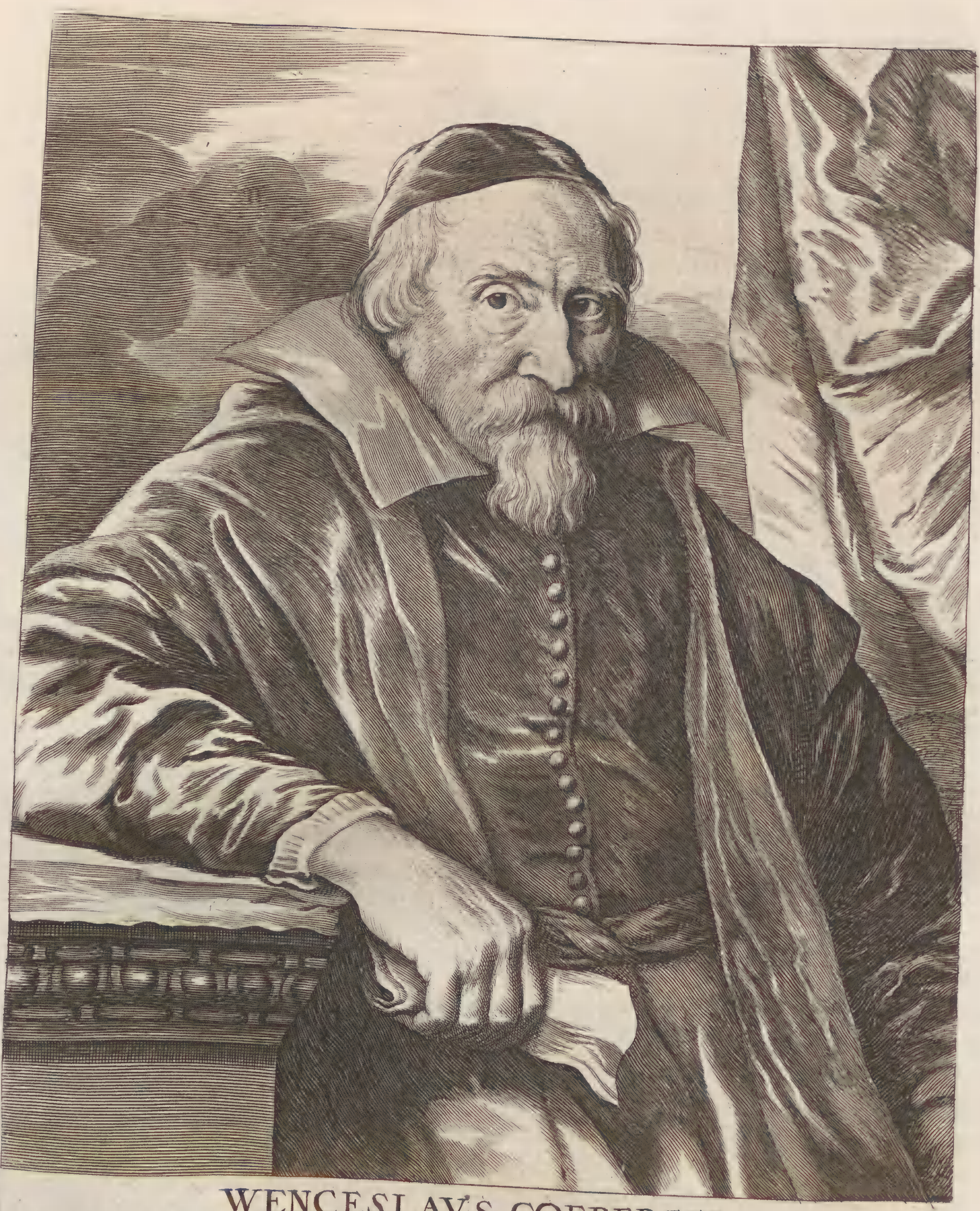
Bruxelles: mais plusieurs autres auteurs François & Flamands que nous avons consultés, & que nous croyons mieux informés, disent que non seulement il se rendit à la cour de ce Prince; mais qu'il lui plut par la beauté de son pinceau & par ses manieres honnêtes, jusqu'à mériter son estime, que l'Archiduc voulant le fixer auprès de sa personne lui accorda une pension considérable & une entiere liberté de conscience. Grace d'autant plus singuliere, qu'étant Mennonite, ceux de sa communion s'étoient alors rendus rédoutables à plusieurs Princes, & les avoient engagé à avoir un œil attentif sur leurs démarches. Tous ces avantages ne produisirent point l'effet qu'on s'étoit proposé dans l'esprit de Mirevelt, il leur préféra sa liberté & la société des siens. Pour en jouir plus parfaitement il retourna dans sa patrie.

Comme son talent étoit bien connu en Hollande, on vit avec joie revenir cet habile artiste. Les excellents portraits de la Princesse d'Orange, douariere de Guillaume I. fondateur de la République & ceux des trois Princes ses fils qu'il y avoit laissés avoient fait désirer ardemment son retour, & dès son arrivée ils lui en firent demander quantité d'autres. Les principaux de la cour de la Haie s'empresserent d'être peints de sa main. Il satisfit alors ceux qu'il n'avoit pas eu le loisir de contenter avant son départ. Ici comme par tout ailleurs. L'exemple de la cour entraina après soi les familles les plus considérables de la nation, il s'en présenta une si grande foule que pour en prévenir l'accroissement, il augmenta de beaucoup le prix de ses ouvrages. Cette considération ne paroît point en avoir refroidit, on lui en demandoit toujours plus qu'il n'en pouvoit faire, les graces qu'il donnoit à ses portraits en faisant supporter volontiers la dépense.

Le Bruit de sa réputation s'étant répandu au de là de la mer, vint jusqu'aux oreilles de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne, vers le tems de son mariage avec Marie Henriette de France fille de Henri le Grand. C'est de Mr. Houbraken que nous traduisons ce fait. Ce Prince fit inviter Mirevelt de se rendre en Angleterre à ce sujet, & il s'y seroit effectivement transporté, si la peste n'étoit venue enlever grand nombre de personnes à Londre, pendant qu'il étoit occupé à faire les préparatifs de ce voyage: mais ce fleau ayant engagé Sa Majesté Britannique à sortir de sa capitale avec la Reine son épouse pour éviter la contagion, notre artiste demeura à Delft & se priva de l'honneur de servir ce monarque, qui fut depuis le généreux Mécene d'Antoine van Dyck, & qui eut problablement été le sien. Nous ne savons si l'idée du danger qu'il auroit couru en cas qu'il eût été dèja arrivé à Londre, lorsque ce mal se fit sentir en fut la cause: mais nous lisons qu'il prit alors la résolution de ne plus sortir de sa patrie, comme il fit en effet, bornant tous ses voyages à la Haie, où il venoit assez souvent, soit pour voir ses amis, soit pour peindre les personnes qui l'en prioient. Il continua ce genre de travail jusqu'à sa mort arrivée à Delft le 27 de Juillet 1641. dans la 73 de son âge.

Nous ne lisons point que son pinceau se soit senti du poids de ses années, & il y a toute apparence qu'il se soutint aussi bien que sa fortune. Il laissa deux fils dont l'ainé a suivi le goût & la maniere de son pére. Il forma quantité de bons éleves qui firent honneur à son école, entre autres Paul Moreelsze, Pierre Guerritz Montfoort, Nicolas Cornelissen &c. Plusieurs habiles graveurs ont travaillé d'après lui, principalement Guillaume Delf son beau frére. On met entre les plus belles piéces qui sont sorties de son pinceau une cuisine pleine de gibier & garnie de tout les meubles & utensiles nécessaires. Ce tableau à toujours été très estimé pour le bon ton de couleur, la finesse de la touche & la naïveté avec laquelle il exprime la nature. Il a fait un nombre prodigieux de portraits, & si nous en croyons Mr. Sandrart tant par rapport au prix qu'il s'en faisoit payer que par rapport à leur multitude, il en a tiré plus de trois cents mille livres de France pendant sa vie, & si l'on ajoûte ce qu'il a pu gagner par ses autres ouvrages, on verra que ses enfants ont eu une riche succession à partager. Il n'y a point de peintre, dont la maniere soit plus ressemblante à la sienne que celle d'Holbeen.





WENCESLAVS COEBERGER
PRÆFECTVS GENERALIS MONTIVM PIETATIS, BRVXELLIS,
ALBERTI ARCHIDVCIS QVONDAM PICTOR HVMANARVM
FIGVRARVM.

Ant. van Dijck pinxit.

L. Vorstermans sculpsit.

VENCESLAS KOEBERGER
PEINTRE DE L'ARCHIDUC ALBERT.
&c. &c. &c.

LE ſupplément aux trophées de Brabant rapporte que Venceſlas Koeberger étoit iſſu d'une ancienne & noble famille de Breſlau en Siléſie : mais les auteurs qui ont écrit les vies des peintres, aſſurent qu'il étoit natif d'Anvers, & nous diſent qu'il apprit ſon art ſous Martin de Vos. Plus docile & plus aſſidu que les autres éleves ſes compagnons, il plut à ſon maître, & tâcha envain de plaire à ſa fille. Soins, empreſſements, tendreſſes, aſſiduités, il mit tout en uſage : mais l'humeur ſévere de Martin de Vos & l'indifférence, dont cette demoiſelle le paya conſtamment, le firent prendre la réſolution de voyager en Italie, dans l'eſpérance de trouver du reméde à ſa paſſion dans l'abſence de l'objet de ſon amour. Mais comme l'homme en ſe tranſplantant porte par tout ſon foible avec ſoi, nous verrons que Koeberger ne laiſſa pas le ſien en Flandre, & qu'en changeant de climat, il ne fit que changer de chaînes.

Arrivé à Rome, il s'appliqua avec ardeur à conſidérer ce qu'il y avoit de plus rare & de plus excellent, afin de diſſiper la mélancolie dans laquelle les froideurs de Mademoiſelle de Vos l'avoient plongé. De toutes les beautés dont l'architecture & la peinture ont orné cette grande ville & ſes environs, aucune n'échappa à ſes recherches & à ſa curioſité. Après les avoir bien examinées, il paſſa à Naples. La grande réputation que s'y étoit acquiſe un peintre flamand nommé Franco l'attira chez lui : mais à peine y eut-il paſſé quelques jours, que la fille de celui-ci lui inſpira les mêmes ſentiments que celle de Martin de Vos. Il fut cependant plus heureux dans ſes pourſuites à Naples, qu'il n'avoit été à Anvers : car l'habileté de ſon pinceau & ſon génie lui ayant attiré l'eſtime de Franco, & la fille de celui-ci répondant à ſon amour, il l'épouſa. Cette alliance le retint pendant pluſieurs années en Italie. Quelque éloigné qu'il fût de ſon païs la beauté de ſes ouvrages y fit bientôt voler ſa réputation. Les habitants d'Anvers tâcherent de l'y faire revenir. Ils lui écrivirent pluſieurs lettres à ce ſujet, qui ne purent l'engager à quitter la ville de Naples. L'abſence de Koeberger irrita leur déſir, & ne pouvant le poſſéder en perſonne, ils voulurent du moins avoir une piéce de ſa main : ainſi ils lui demanderent un tableau pour la confrairie de St. Sébaſtien. Il acquieſca à cette ſeconde demande, & peignit un St. Sébaſtien lié à un arbre & tranſpercé de fléches, ainſi qu'on a coutume de le repréter. Un chœur d'anges en l'air étoient ſpectateurs du martire du St., & quelques femmes dans l'éloignement pleuroient ſon ſupplice. La piéce étoit ſi bien ordonnée & exécutée qu'elle fût applaudie & admirée juſqu'à faire des envieux. Ceux-ci enleverent la tête du St. ſelon quelques auteurs, & ſelon d'autres les têtes de quelques femmes. Ce qui fut cauſe qu'on renvoya le portrait à Naples, où le maître par ſon adreſſe répara le dommage qu'on y avoit fait.

Quelques années après il ſe rendit aux vœux de ſes concitoyens, & revint à Anvers. L'Archiduc Albert étant informé qu'il étoit de ces grands maîtres, dont les connoiſſances s'étendent au de là de leur art, l'attira à Bruxelles & le fit ſon peintre. Ce Prince charmé de la beauté des ouvrages de Koeberger, de la ſolidité de ſes raiſonnements, & des vives lumieres qu'il répandoit ſur l'antiquité, lorſqu'il en diſcouroit, l honora d'une eſtime particuliere, prit lui-même du goût pour la peinture, s'y appliqua ſous un ſi habile maître, & donna depuis des marques de ſa protection à ceux qui tâchoient d'exceller dans cet art. Ce Prince découvrant de jour en jour des nouveaux talents dans ſon peintre, le nomma auſſi ſon architecte, & lui confia le ſoin de faire bâtir la chapelle de notre Dame de Montaigu ſur le modèle de celle de St. Pierre à Rome. Il eut encore la direction de celle des Auguſtins à Bruxelles & de pluſieurs autres. Ces édifices font voir encore aujourd'hui avec admiration l'excellence de ſon pinceau, ſon grand goût d'architecture & une merveilleuſe ſimmetrie, qu'il avoit puiſés dans les plus beaux monuments de ces arts, dont les villes d'Italie ſont ornées.

La fécondité de ſon génie, & les ſuccès heureux de ſes inventions ſe développent parfaitement dans les différents ouvrages, dont l'Archiduc lui donna la direction. Chargé d'ordonner les fontaines pour l'embéliſſement de la maiſon royale de Tervure, il le fit avec un art qui ſurpaſſa

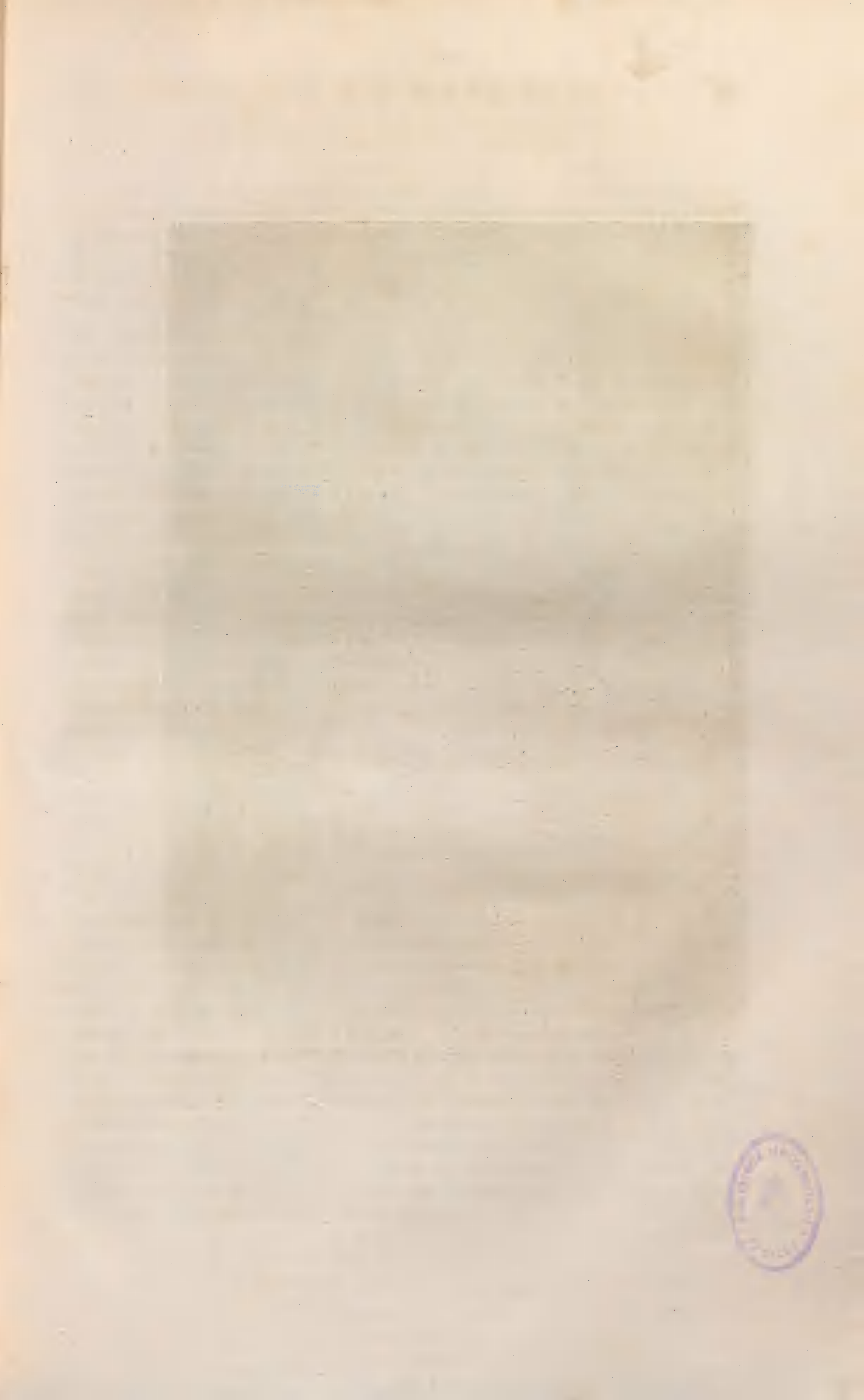
paſſa l'attente d'un chacun, & le rendit un des plus agréables ſéjour des Païs-Bas. Ce grand homme ne trouvant rien de difficile à exécuter, forma de nouvelles entrepriſes & voulut que ſes talents ne fuſſent pas moins utiles à ſa patrie qu'au Prince qui la gouvernoit : c'eſt pourquoi il penſa à deſſécher les *Moerens* ou *Merens*, lacs dans les environs de Dunkerke, qui occupoient une bonne étendue de païs. La dépenſe étoit grande, le ſuccès paroîſſoit douteux : mais ſurmontant les obſtacles qui ſembloient s'oppoſer à ſes deſſeins, il obtint bientôt de l'Archiduc les choſes néceſſaires à la réuſſite de ſon projet, & eut la gloire d'en avoir formé le plan le prémier & procuré l'exécution. Par là il rendit ſon nom encore plus illuſtre & devint l'objet de l'amour des habitants qui ſe rejouïrent de trouver des terres fertiles & labourables, où ils n'avoient ci-devant que des lacs incommodes.

Il y a des auteurs qui aſſurent, que pouſſant ſes attentions encore plus loin pour le bien public, il fut l'inventeur de ce qu'on appelle Monts de piété ou Lombards, établis dans les Païs-Bas ſous le gouvernement de l'Archiduc Albert. Il eſt certain, que s'il n'en fut point l'inſtituteur, il eut du moins la gloire d'en avoir été le prémier directeur. Le peuple y a trouvé du ſoulagement à ſa miſére dans les commencements, ſous la ſage direction de Koeberger, & ſi la ſuite n'a point répondu à l'eſpérance qu'on en avoit conçue, l'inventeur ou le prémier directeur n'en mérite pas moins d'éloge; les inſtitutions les plus équitables ayant coutume d'être corrompues avec le tems par la dépravation du cœur humain.

Ce fut par ces entrepriſes utiles, que Venceſlas Koeberger, s'élevant pour ainſi dire au deſſus de ſa profeſſion principale, s'acquit entierement l'eſtime de ſon Prince & du public, & ſe fit une réputation à laquelle peut-être jamais peintre n'étoit parvenu avant lui. Elle n'étoit point demeurée renfermée dans les Provinces du Païs-Bas, la renommée l'avoit publiée par toute l'Allemagne la France l'Italie & l'Eſpagne. C'eſt elle qui avoit attiré en grande partie l'illuſtre Nicolas Fabri de Peireſc en Flandre. Ce curieux ſcrutateur de l'antiquité, qui pouſſa ſes recherches juſques dans les quatre parties du monde habité, vint à Bruxelles pour avoir le plaiſir de s'entrétenir ſur les Arts & ſur les médailles avec Koeberger. L'érudition qu'il découvrit dans la converſation de ce grand homme ſatisfit ſa curioſité & le dédommagea agréablement des peines de ſon voyage. C'eſt ainſi que les grands hommes ſe retrouvent toujours & qu'ils ſemblent nés pour vivre ou pour correſpondre les uns avec les autres.

Nous n'entrerons point dans le détail des palais des égliſes & des maiſons qui ſont ornées des tableaux de ſa façon, cette matiére nous meneroit trop loin, & nous nous contenterons de dire en finiſſant, que ſes ouvrages ont fait l'admiration des connoiſſeurs de ſon tems, & qui ſont encore aujourd'hui l'objet de la pourſuite des curieux : chacun ſe faiſant un mérite d'en pouvoir poſſéder quelque partie. Il avoit un génie fort vaſte & une eſprit orné de toutes les connoiſſances capables de faire un peintre parfait. Il ne charmoit pas moins les cœurs des perſonnes qui le fréquentoient, par l'éclat de ſes vertus & par ſon agréable converſation, qu'il raviſſoit les yeux & les eſprits des ſpectateurs entendus par la beauté de ſes tableaux, réuſſiſſant en perfection dans toutes les parties de ſon art. Son ordonnance étoit très bien entendue, ſes deſſeins nobles & hardis, ſon coloris vif & naturel & donnoit à tous ſes ouvrages le feu & l'ame qui leur convenoient. Il s'étoit faic un très beau cabinet de toutes ſortes de raretés, d'antiques & de médailles qu'il faiſoit voir avec plaiſir aux perſonnes de mérite & d'étude. Il excelloit particulierement dans la connoiſſance des médailles & poſſédoit une riche collection de celles qui avoient été frappées depuis le tems de Jules-Céſar, juſqu'au regne de l'Empereur Gallien. Après avoir fourni heureuſement une des plus glorieuſes carriere que peut-être jamais peintre eut courue, il mourut âgé de ſoixante & dix ans, laiſſant de ſon mariage avec la fille de Franco deux fils & pluſieurs filles.

SE-





SEBASTIANVS VRANCX

(PICTOR PRÆLIORVM MINORVM) COHORTIS CIVIVM ANTVERP. DVCTOR.

Ant. van Dyck pinxit.

S. a Bolswert sculp. cum privilegio.

SEBASTIEN FRANCK PEINTRE.

&c. &c. &c.

ON a ignoré long-tems de qui Sébaſtien Franck étoit fils. Un auteur hollandois l'a regardé comme le chef des Francks, ſi célebres parmi les curieux & les connoiſſeurs en peinture, parce que Charles van Mander ne fait mention d'aucun autre artiſte de ce nom qui ſoit plus ancien que lui. Cette opinion n'eſt plus ſuivie aujourd'hui, on a découvert qu'il étoit plus jeune que les trois fréres Jérôme, François & Ambroiſe Franck natifs de Hérentals, & enfin qu'il étoit fils du ſecond. Comme on ne ſait pas l'année que ſon pére s'établit à Anvers, on ne peut aſſurer qu'il ſoit né dans cette ville : mais on dit qu'il naquit environ l'an mil cinq cent ſoixante-treize ou quatorze. Charmé dès ſa jeuneſſe, de tout ce qui étoit deſſein ou peinture, il devint éleve d'Adam van Oort, qui avoit alors une des meilleures écoles d'Anvers, d'où ſont ſortis pluſieurs autres excellents peintres, qui occupent leur place dans ce volume, Doué d'un génie heureux & déſireux d'apprendre il fit en peu de tems un grand chemin ſous la conduite de ce maître, qui étoit alors dans ſon plus beau tems, & qui avoit raſſemblé chez lui les ouvrages des plus habiles peintres italiens, ſur leſquels il formoit ſes éleves, joignant ſes inſtructions à ces beaux modeles.

Franck étant ſorti de chez Adam van Oort, ne ſe borna point à peindre un ſeul genre de ſujets : mais ſuivant ſes inclinations, & la fécondité de ſon génie pittoreſque, s'occupa tantôt à repréſenter des batailles, tantôt des païſages, d'une maniere qui lui a été propre, & qui fut fort eſtimée des connoiſſeurs. Elle lui a même été ſi particuliere, que pluſieurs ſe ſont efforcés inutilement de la copier depuis, ſans avoir pu y réuſſir ; ainſi ayant conſervé une grande ſupériorité au deſſus de ſes imitateurs, il eſt toujours aiſé de le diſtinguer d'avec eux, & ſes ouvrages ſont demeurés d'autant plus eſtimables, qu'ils ont été moins communs en ce goût. Ses tableaux repréſentant des batailles ont ſur tout contribué à lui faire un grand nom. Il y a parfaitement réuſſi à peindre les chevaux : leurs airs, leur poil, y paroiſſent avec une beauté ſinguliere, les figures humaines y ſont fort énergiques & rendent en même tems les paſſions & les caracteres avec une belle naïveté. L'ardeur & l'animoſité des combattants ſe découvrent dans leurs yeux & ſur leurs viſages, l'effroi regne par tout, l'horreur eſt peinte dans les phyſionomies, & la douleur dans les bleſſés. Il s'en trouve bien peu qui l'ont égalé dans la repréſentation de Bellone & de ſes attributs & peut-être aucun ne l'a ſurpaſſé : car les ſièges, les attaques, & les déroutes ſemblent y être exprimés d'après nature, & font honneur au génie du peintre auſſi bien qu'à ſon pinceau.

Ses païſages atteſtent d'un autre côté la beauté de ſon talent, une bonne couleur & une touche légere en rélevant beaucoup le mérite. Mr. Houbraken dans ſon hiſtoire de la vie des peintres, rapporte d'en avoir vu d'eux chez ſon beau-pére, qui lui plurent toujours merveilleuſement. C'étoit, dit-il, deux ſujets tirés de l'Ecriture Sainte, peints ſur cuivre & ornés de fort jolies figures. L'un repréſentoit les ours ſortis d'un bois & déchirants les enfants de Bethel, qui avoient oſé inſulter le Prophéte Eliſée par leurs railleries. Le ſecond étoit pris du Nouveau Teſtament, & contenoit des figures habilées ſavamment & avec élegance. Comme l'autorité de Mr. Houbraken peintre hollandois & d'ailleurs honnête homme, a beaucoup de poids ici il ſeroit inutile d'en recueillir d'autres, ainſi pour montrer l'étendue des talents de Sébaſtien Franck, nous paſſerons avec Mr. Deſcamps à d'autres ſujets que nôtre peintre a traité avec ſuccès. Cet auteur en indique deux, le prémier eſt une piéce allégorique repréſentant les œuvres de miſéricorde : l'autre offre aux yeux des ſpectateurs une aſſemblée de Seigneurs & de Dames. La place diſtinguée qu'ils occupent chez l'Electeur Palatin, où ils ſe ſoutiennent parmi ceux des plus habiles artiſtes, dont ce palais eſt décoré, nous fournit un ſûr garant de leur mérite.

Plusieurs auteurs flamands, après avoir fait un courte mention de Sébastien Franck, semblent vouloir lui attribuer un ouvrage, seul capable d'immortaliser la mémoire du peintre qu'il a exécuté. On voyoit alors cette piéce chez Mr. Jean Besoyen à Rotterdam. Elle représentoit un cabinet garni des productions des plus illustres artistes. Rubens & van Dyck y étoient peints assis, l'ordonnance étoit belle & ingénieuse, le dessein fort exact, le coloris d'un grand goût, l'exécution charmante & le tout, de même que chaque partie, fini très proprement. On distinguoit les différentes manieres des meilleurs peintres dont l'intérieur de ce cabinet étoit paré, les portraits de Rubens & de van Dyck surpassoient autant les autres par la maniere, dont ils étoient peints, que ces deux grands hommes s'étoient élevés au dessus de leurs contemporains par la supériorité de leurs talents, leurs manieres s'y retrouvent comme s'ils les y avoient exprimées eux-mêmes, & pour abréger, ce tableau est un chef-d'œuvre, qui prouve à tous égards la beauté & l'universalité du talent d'un artiste? aussi conclurons-nous par là ce que nous avons proposé de dire à la louange de Sébastien Franck, car si outre sa maniere particuliere & estimée, il a pu rendre celles des Rubens & des van Dyck avec tant de ressemblance, il conste de son habileté & de son excellence dans son art. Des détails plus amples seroient superflus, son éloge est achevé.

Nous ne pouvons point dire la même chose des particularités de sa vie, & il seroit à souhaitter qu'elles fussent plus connues; l'histoire bien circonstanciée d'un tel artiste n'offriroit probablement que des tableaux intéressants & dignes d'être indiqués aux curieux: mais les anciens écrivains ayant négligé de s'en instruire & d'en faire part à la postérité, quand ils pouvoient encore les apprendre des contemporains de ce grand homme, quel moyen de les déterrer aujourd'hui. On sait qu'il demeura à Anvers, pendant la plus grande partie de sa vie: mais on ignore s'il y est mort & dans quel tems. L'estime singuliere, qu'Antoine van Dyck a fait de ses talents & de sa personne, l'a engagé à transmettre son nom & sa physionomie à la postérité dans le portrait que vous voyez ici.





MARTINVS PEPYN

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit. *Cum priuilegio.*

S. a Bolswert sculp.

MARTIN PEPIN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

SI Martin Pepin fut revenu dans les Païs-Bas, après avoir voyagé pour s'instruire dans les plus fameuses écoles de peinture, comme on fait presque tous les artistes originaires de ces Provinces: les écrivains de la vie des peintres flamands auroient eu, selon toute apparence, une ample matiere de s'étendre, dans la beauté de ses talents & le mérite de ses ouvrages. On les entendroit célebrer tous d'une même voix ses éloges par des expressions pompeuses, & Mr. Houbraken n'auroit peut-être point employé le prémier ce parallele pour exalter son habileté. Semblable à l'aigle, qui d'un vol hardi s'éleve au dessus du reste des oiseaux, Pepin surpassa en Italie tous ses patriotes contemporains: au lieu que sa longue absence, son établissement & sa mort dans un païs fort éloigné, les réduisent presque au silence, & les font regretter qu'on ait si peu de connoissance de sa vie & des productions de son pinceau. Encore sa rare capacité seroit-elle moins connue, si la crainte que les hommes à grands talents ont de se voir éclipser par des plus habiles qu'eux, n'avoit tiré de la bouche de Rubens quelques paroles plus honorables à sa mémoire, que tous les éloges des auteurs.

Il étoit natif d'Anvers & contemporain de Rubens, c'est ce qu'on sait de plus particulier pour désigner le tems auquel il vecut. Né peintre il s'appliqua dès sa jeunesse à la peinture, & lorsqu'il y eut fait des progrès considérables il entreprit de voyager. Selon la coutume ordinaire des peintres, il alla en Italie étant encore peu avancé en âge. Rome & Florence y étoient alors ce que Corinthe & Athénes avoient été autrefois en Gréce. Les savants de toute espéce, & ce qu'il y avoit d'excellents artistes y abordoient de toutes parts, c'étoient les sources où on puisoit le bon goût, les écoles de la perfection, dont les préceptes & les exemples sembloient montrer la route qu'il falloit tenir pour se faire un grand nom & immortaliser sa mémoire par ses talents. Apollon & les Muses méprisés & persécutés par la barbarie ottomane avoient abandonné leur ancien séjour, pour se retirer au de là de l'Apennin. Notre artiste acheva de se former dans cette heureuse région, ses beaux ouvrages le mirent en vogue & l'excellence de son art l'assura de sa fortune. Il balançoit dans le choix du païs où il vouloit en jouïr. L'Italie lui promettoit des avantages, la noblesse romaine & les principaux du clergé lui marquoient l'estime qu'ils faisoient de son pinceau, en l'employant souvent à la décoration de leurs palais. L'amour de la patrie sembloit l'emporter d'un autre côté & vouloir le ramener dans les Païs-Bas. Anvers se flatta quelque tems de l'espérance de le revoir & de le posséder. Le bruit courut qu'il étoit en chemin pour y revenir. Rubens l'apprit, en fut ému, & ce grand homme qu'on regardoit comme le phénix de la Flandre dans son art, apprit aux autres sans le vouloir, qu'il ne passoit pour tel, que parce que Pepin n'y étoit point encore assez connu; car peu de tems après, ayant été informé que Pepin devenu amoureux d'une demoiselle romaine, l'avoit épousée & alloit fixer sa demeure à Rome, il dit, que pour le coup il n'appréhendoit plus que personne vînt lui disputer la supériorité dans son art, puisque celui-là s'établissoit en Italie.

On ne peut douter après cela que Pepin n'eût été très excellent peintre, le témoignage de Rubens ayant du moins ici autant de poids que pourroient avoir tous les auteurs contemporains, & les connoisseurs en peinture. D'ailleurs un artiste jaloux de sa gloire, feroit-il un aveu de cette nature, s'il n'avoit découvert dans un rival des qualités capables de pouvoir lui contester la primauté qu'il s'étoit acquise par ses rares talents? C'est apparemment sur ce fondement que Weyerman à dit que notre artiste n'étoit point inférieur à Rubens à plusieurs égards. Nous ne trouvons point de quelle maniére celui-ci vint à connoître le prémier, si c'est pendant ses voyages en Italie, ou si c'est par des tableaux qui furent envoiés de ce païs en Flandre, l'un & l'autre pourroient y avoir contribué. Il échappoit peu de

de chefs-d'œuvre à la curiosité de Rubens, & la réputation de Pepin fut si belle & fit tant de bruit, dès le commencement même de son séjour en Italie, que Rubens n'y aura point été long-tems sans le voir & le fréquenter, les grands hommes étant nés pour vivre ou pour correspondre ensemble. Le tems de la mort de Pepin est ignoré, aussi-bien que les autres circonstances de sa vie. Mr. Houbraken croit qu'il mourut du vivant de Rubens, il n'en rapporte point de preuve, nous croyons que ce n'est que conjecture : mais Mr. Weyerman avance quelque chose de plus positif de ses ouvrages, & assure d'avoir vu beaucoup de ses tableaux, entre autres une descente de croix triplement belle, pour me servir de ses expressions. Belle à cause de son beau dessein, de son beau-coloris, & de sa belle composition, & il conclut cet éloge en disant, que n'ayant rien découvert de plus, il auroit mauvaise grace de s'étendre d'avantage.

FRAN-





FRANCISCVS SNYDERS

VENATIONVM, FERARVM, FRVCTVVM, ET OLERVM PICTOR ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit et fecit aqua forti. *Iac. Neeffs sculpsit.*

FRANÇOIS SNYDERS
PEINTRE D'ANIMAUX.
&c. &c. &c.

François Snyders employa principalement ſon talent à la repréſentation des animaux, où on peut le regarder comme un original digne d'être imité de quiconque voudra exceller dans ce ſujet. Il a eu la gloire de ſurpaſſer de beaucoup ceux qui l'ont précédé, & de n'avoir pas encore été atteint juſqu'ici par ceux qui l'ont ſuivi. Il naquit à Anvers en 1579, & apprit la peinture chez Henri van Baelen. Son prémier penchant étoit de peindre des fruits, où il réuſſiſſoit ſi bien, que ſon maître parloit de ſes progrès avec éloge, & admiroit ſes belles diſpoſitions. Un autre goût parut enſuite, qui le fixa pour le reſte de ſes jours à peindre des oiſeaux & des animaux à quatre piés. Ceux-ci furent ſon penchant dominant & le ſujet où il excella ſur tout.

Ses prémiers tableaux remplirent d'admiration, il n'y avoit encore rien paru de ſi beau ni de ſi naturel en ce genre; c'étoient des piéces de grandeur médiocre, repréſentant des chaſſes, des combats de lions & d'ours & des ſangliers aux priſes avec des chiens. Leur fureur y étoit rendue avec beaucoup de force & de naiveté, les attitudes dans leſquelles on voyoit les bleſſés & les terraſſés exprimoient les paſſions, dont leurs ames, quelles qu'elles puiſſent être, étoient agitées, & les morts étoient reconnoiſſables au prémier coup d'œil. Ces ouvrages dignes d'être logés dans les palais & les galleries des grands, lui firent de la réputation, Rubens l'augmenta par les louanges qu'il leur donna & par l'uſage qu'il fit de ſon pinceau pour peindre les fruits & les animaux qui ſe trouvoient quelquefois dans les ordonnances de ſes tableaux. En faut il davantage pour faire connoître les rares talents de François Snyders? l'accord harmonieux de ſon pinceau avec celui de Rubens donne une plus haute idée de ſon habileté que ne pourroient faire tous les éloges. Cependant nous ajoûterons encore quelque choſe pour donner une connoiſſance plus ample de ſa capacité. Rubens ſupérieur dans ſon genre ſans jamais affecter aucune primatie n'étoit pas moins galant homme qu'excellent peintre, ainſi ne voulant point attirer à ſoi privativement, la gloire qui étoit due à Snyders, mit auſſi ſon pinceau en œuvre pour rendre à celui-ci la juſtice qui étoit due à ſon mérite, en peignant à ſon tour les figures dans quelques tableaux de Snyders.

Malgré ce ſuccès prodigieux que les connoiſſeurs intelligents ne ſe laiſſoient point d'admirer dans les ouvrages de Snyders, la fortune toujours capricieuſe ne ſavoit ſe déterminer pour lui, tandis qu'elle répandoit ſes dons à pleines mains ſur Rubens. Il falloit une occaſions favorable pour mettre ſon pinceau en vogue & donner à ſes ouvrages une valeur extrinſeque proportionnée à la beauté de l'art qu'il y répandoit. Elle parut: une chaſſe au cerf de ſon invention la fit naître. Philippe troiſiéme Roi d'Eſpagne vit ce morceau par hazard, fut ſurpris de ſa beauté & chargea Snyders de peindre pour lui pluſieurs grands ſujets de chaſſes & de batailles. Le ſuccès avec lequel il exécuta les volontés de Sa Majeſté lui fit un grand nom & lui attira de riches récompenſes. La fortune ne fit plus difficulté de lui être propice, les Rois s'étoient montrés ſes généreux Mécenes. La cour de Bruxelles ſuivit l'exemple de Sa Majeſté Catholique, & Snyders ſe vit demander tant de tableaux, qu'il ne pouvoit ſubvenir aux déſirs d'un chacun. Les animaux & les fruits peints ne plaiſoient plus, s'ils n'étoient ſortis de ſon pinceau.

Notre artiſte comptoit chaque jour des nouveaux ſuccès. L'Archiduc Albert l'attira à ſa cour, le gratifia d'une penſion, & le nomma ſon prémier peintre. Mrs. Houbraken & Weyerman diſent que ce fût l'Archiduc Léopold Guillaume: mais il eſt fort apparent qu'ils ſe ſont mépris, Snyders étant preſque ſeptuagénaire & par conſéquent peu en état de peindre beaucoup, s'il vivoit encore, lorſque ce Prince vint gouverner les Païs-Bas, vers la fin de l'année 1647: ainſi nous ſuivons avec confiance ceux qui marquent l'arrivée de Snyders à Bruxelles du tems de l'Archiduc Albert. Ce Prince le fit peindre pluſieurs chaſſes de dif-

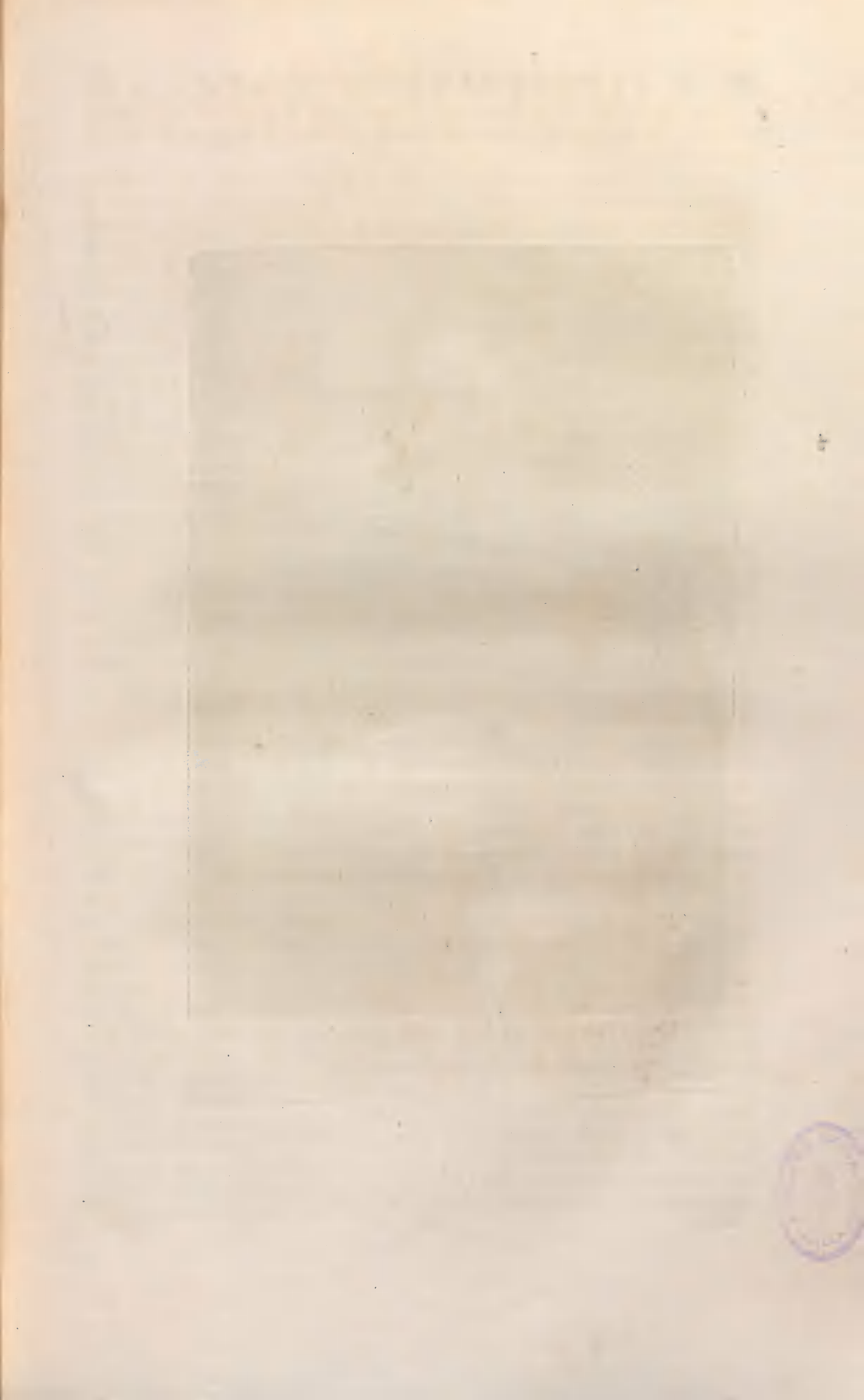
différents animaux pour ſes maiſons Royales de Tervure près de Bruxelles & de Marimont proche de Binche en Hainaut. Le palais de Bruxelles fut auſſi orné de quelques unes. Ces ouvrages aſſurerent la fortune & la gloire de Snyders

Quelque agréable que pût paroître la ſituation de Snyders à Bruxelles, il s'y ennuyoit. Le grand monde lui étoit à charge & le faiſoit ſoupirer après Anvers, où l'amour pour la peinture l'engagea bientôt à retourner. Là, degagé de l'importunité des viſites, & jouiſſant d'un loiſir qu'on ne trouve point à la cour, il s'occupoit ſelon ſes déſirs à former les chefs-d'œuvre qu'on admirera toujours. L'Electeur Palatin lui demanda pluſieurs tableaux. Entre les cinq qu'on voit encore dans le palais Electoral, un grand païſage avec pluſieurs gentils-hommes à cheval, un chariot, & une chaſſe au ſanglier charme les yeux & étonne particulierement l'eſprit des connoiſſeurs. Cet animal furieux & les chiens qui le pourſuivent, rendant la nature d'une maniere au deſſus de toute expreſſion. Il ſemble que ces animaux ſoient dans un mouvement effectif, & une chaſſe réelle cauſeroit moins d'étonnement que la beauté de cette piéce. L'Evêque de Bruges lui ordonna vers le même tems les quatre Elements en quatre grands tableaux pour la décoration de ſon palais ; les figures y ſont peintes de grandeur naturelle par Rubens : mais tout le reſte eſt ſorti du pinceau de Snyders : les animaux & les fruits qu'on y voit, ont un rapport merveilleux aux différents ſujets repréſentés. On dit même qu'il en a fait avec un ſi bel art que la vue s'y eſt trompée, & qu'on les a pris pour des fruits naturels.

Ce ne fut point aſſez à ce grand artiſte de briller au deſſus de ſes contemporains & de ceux qui s'étoient adonnés avant lui à ce genre de peinture, ſa curioſité le porta au delà de ſon art & l'engagea à s'appliquer à la gravure, le bon uſage qu'il faiſoit de l'intelligence du clair obſcur dans ſes tableaux, lui fraya le chemin à une rare perfection dans le maniement du burin, il grava quelques piéces, qui ont mérité les louanges des connoiſſeurs, & il ſeroit à ſouhaiter qu'il en eût fait un plus grand nombre, les cabinets d'eſtampes ſeroient enrichis de morceaux précieux ; mais ils ſont pour la plûpart privés des piéces gravées de ſon burin, ou d'après ſon pinceau. La difficulté de copier celles-ci au burin y a contribué, car on ne pouvoit le faire ſans qu'elles ne perdiſſent beaucoup de leur beauté & de la force de leur expreſſion, le ſeul clair obſcur ne pouvant rendre la nature avec autant de vraiſemblance que le coloris. Les palais des Rois & des Princes où on les conſerve précieuſement ſuppléeront en partie à ce défaut, & le nom de Snyders ſera toujours précieux à la poſtérité qui aimera la peinture. Il mourut dans un âge fort avancé vers l'an 1657, après avoir formé d'excellents éleves dans ſon école. Ses deſſeins ſont très eſtimés ; ſa touche ſpirituelle les diſtingue avantageuſement.

Quoiqu'il ait fait grand nombre de tableaux, ils ne ſont cependant point ſi répandus que ceux des autres peintres, leur grandeur empêchoit de les tranſporter, & on n'en voit gueres hors des palais où ils ont été poſés en prémier lieu, ceux de Madrid en poſſédent une bonne partie, & outre ceux que nous avons dèja indiqués, l'hôtel de Bouillon à Paris en a encore quatre. On a peine à concevoir comment il a pu repréſenter ſi élegamment & ſi naïvement la rage & la fureur des animaux les plus féroces : imaginer les tours & les attitudes qu'il leur donne. Tout y attire l'admiration, leurs veines, leurs muſcles y ſont marqués avec autant de juſteſſe que s'il avoit travaillé à l'anatomie de leurs corps : le feu étincelle de leurs yeux, on eſt ſaiſi à leur aſpect, & tout y eſt ſi frappant, que les figures ont quelquefois irrité juſqu'aux animaux mêmes. Jamais touche n'a mieux rendu que la ſienne le poil, la ſoie, la laine & les plumes des animaux. Enfin tout ce que pouvoit Rubens pour exprimer les figures, les déſirs & les paſſions des créatures raiſonnables, Snyders le pouvoit pour les fruits & les animaux irraiſonnables. Que le lecteur équitable & éclairé décide après cela auquel des deux il a fallu une plus grande force de génie & un plus beau feu d'imagination.

DEO-





D. DEODATVS DEL MONT ANTV.

DVCIS NEOBVRGICI QVONDAM PICTOR, ET AB

EODEM EQVESTRI GRADV DECORATVS.

Ant. van Dyck pinxit *Cum priuilegio.*

L Vorsterman sculp.

DEODAT DELMONT
CHEVALIER ET PEINTRE.
&c. &c. &c.

IL ne faut point s'étonner de rencontrer ici un noble brabançon placé parmi les peintres. Ce grand génie connoiſſoit le mérite des ſciences & des beaux-arts, & par ce principe ne pouvoit regarder ceux-ci comme étant au deſſous de ſa naiſſance. Une telle idée ne peut naître aujourd'hui que dans l'eſprit des perſonnes ſans lecture, ſans monde & ſans goût, ou enyvrées d'une vanité auſſi aveugle que ridicule. Le deſſein fait partie de l'éducation des enfants de la prémiere qualité; la nobleſſe pourroit-elle regarder la peinture comme indigne de ſes études? D'ailleurs des Empereurs, des Rois & des Princes s'y étant appliqués, il ne peut plus y avoir que de l'honneur à être peintre. La choſe n'eſt pas nouvelle les prémiers ſiécles éclairés en fourniſſent des preuves. Pour ne point trop m'étendre ſur une vérité ſi conſtante, entre pluſieurs je n'en citerai qu'une capable de convaincre ſans l'autorité des autres. La Gréce ſavante & floriſſante en même tems le penſoit ainſi. De là, une loi reſpectable défendant l'exercice de la peinture, aux perſonnes qui ne ſont point nobles & libres par les titres de leur naiſſance & de leur vertu. De là, la diviſion des arts en libéraux & en méchaniques: mais ne nous arrêtons point à prouver une vérité avouée de toutes les perſonnes qui ont du goût ou qui penſent, & entamons notre ſujet.

Déodat, ou pour mieux dire, Dieu donné Delmont naquit à St. Tron petite ville du Brabant, en mil cinq cent quatre-vingt-un, d'une famille qui avoit mérité d'être anoblie par ſes vertus & ſes belles qualités. Ses parents lui firent donner une éducation convenable à ſa naiſſance, & inſtruire dans les langues des ſavants, d'autant plus néceſſaires alors, que les traductions des auteurs grecs & latins, étoient encore rares, la plûpart ayant été faites depuis ce tems. Des progrès heureux marquerent les prémieres années de ſa jeuneſſe, & répondant aux ſoins de ſa famille, il fut de bonne heure en état de lire avec fruit les écrivains les plus ſublimes & les plus utiles. Après avoir jetté ces fondements ſolides, il s'appliqua aux ſciences & devint très habile géometre & ſavant aſtronome. Il excella tellement dans ces ſciences qu'au rapport de Corneille de Bie, il avoit le talent de prédire & annonça l'année de ſa mort long-tems avant. Je paſſe ſous ſilence les raiſons & les preuves qu'il apporte pour autoriſer cette opinion, il en faudroit beaucoup pour la rendre vraiſemblable aujourd'hui. La renommée ſe contient rarement dans les bornes de la vérité, ſoit qu'elle loue, ſoit quelle blâme, elle exagere ſouvent les choſes, & on a vu plus d'une fois regarder comme des choſes ſurnaturelles, certaines connoiſſances puiſées dans les ſecrets de ces ſciences par les perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, & principalement dans ce tems, où elles ne faiſoient que de naître, pour ainſi dire, dans les Païs-Bas, & que leur étendue n'étoit point encore connue à fond, comme elle eſt à préſent.

Il eſt certain que ſes vaſtes & vives lumieres lui faiſoient un grand nom, & peut-être étoit-ce là le merveilleux. Poſſédant de grands talents, il ſe plaiſoit à fréquenter les perſonnes qui en avoient d'excellents, & il en étoit très conſidéré. C'eſt par là qu'il prit du goût pour la peinture. On aime aſſez ſouvent de reſſembler à ceux que l'on converſe & qu'on eſtime: ainſi d'ami intime de Rubens il devint ſon éleve & ſe lia étroitement avec ce beau génie, juſqu'à faire dans la ſuite le voyage d'Italie avec lui. Doué des plus belles diſpoſitions naturelles, conduit par un des meilleurs maîtres dans les plus illuſtres écoles de peinture établies en Europe, pouvoit-il ne point devenir excellent peintre? Ses ouvrages eſtimés par tout confondroient ceux qui voudroient penſer le contraire: mais il n'eſt pas encore tems d'en parler, ni de rapporter les preuves de cette vérité; ſes belles qualités exigeant que nous l'enviſagions d'un autre côté que de celui de la peinture. Revenu en Flandre, il fit admirer ſon génie à la cour de Bruxelles, tandis que la renommée alla publier ſes mérites & ſa rare capacité à celle de Madrid. Bon artiſte, profond mathématicien,

ticien, patriote fidel, gentil-homme ſage & poli, tout perſuada Sa Majeſté Catholique qu'il ſeroit un négociateur prudent & habile. Raiſons qui le porterent à l'envoyer vers le Duc de Neubourg pour s'acquitter de quelques commiſſions auprès de ce Prince.

Quoiqu'il fût encore jeune alors, il exécuta les volontés de ſon Roi avec honneur & ſuccès & mérita l'eſtime de ces deux Princes : en ſorte que le Duc de Neubourg le retint encore pluſieurs années auprès de ſa perſonne, après qu'il eût rempli les vues du Prince dont il avoit été envoyé. Il avoit ſervi Sa Majeſté Catholique en qualité d'ingénieur, le Duc le nomma ſon peintre & le fit ſon architecte. Dans l'un & l'autre poſte ſes talents lui furent ſi honorables & ſi avantageux qu'ils lui attirerent des magnifiques récompenſes & des gratifications conſidérables des deux cours. Le Duc de Neubourg le fit chevalier pendant qu'il étoit à ſa cour, & lorſqu'il fut de retour dans les Païs-Bas, il reçut des nouvelles marques de la bienveillance de ſon Roi. Le mérite d'un particulier reconnu par les bienfaits d'un Prince a fait ſouvent des envieux. Delmont eut le déplaiſir d'en faire l'expérience. On lui diſputa les avantages, dont Sa Majeſté l'avoit gratifié : mais il eut la ſatisfaction de trouver un protecteur dans celui qui avoit été ſon bienfaiteur. Philippe IV. écrivit de ſa propre main au Cardinal Ferdinand ſon frére, pour lors gouverneur des Païs-Bas, pour que Delmont fût maintenu dans la poſſeſſion des prérogatives & des avantages qui lui avoient été accordés. La choſe s'exécuta, & notre artiſte ſe voyant tranquille ſe livra entierement à la peinture, dont ſes occupations l'avoient ſouvent diſtrait.

Dans un état honorable, jouiſſant d'un ſort fort aiſé par la ſucceſſion de ſes parents auſſi-bien que par la générosité des Princes qu'il avoit ſervi, l'inclination l'engageoit beaucoup plus à peindre que le profit qui lui en pouvoit revenir : ainſi donnant à la compoſition & à la façon de ſes ouvrages tout le loiſir convenable, il ne ſortoit de ſon pinceau que des chefs-d'œuvres achevés & bien conçus. Rubens ce connoiſſeur par excellence les a jugé dignes de ſes éloges dans des vers latins rapportés par Mr. Corneille de Bie, il n'eſt plus permis de leur réfuſer les ſiens. D'ailleurs ſon goût élevé, la nobleſſe de ſa compoſition, la correction de ſon deſſein, la bonté de ſon coloris & la beauté de ſes touches nous obligeroient de lui donner notre approbation & nous accuſeroient hautement de mauvais goût, d'ignorance ou d'injuſtice, ſi nous ne leur déferions nos louanges. Dans le grand nombre de ſes tableaux répandus par tout, je n'en citerai que trois capables de nous en convaincre, ils ſe trouvent à Anvers. L'un dans l'égliſe des religieuſes, nommées facons, décore un autel, & repréſente l'adoration des mages, le ſecond ſe voit dans l'égliſe de notre-Dame & a pour ſujet la transfiguration de Jéſus-Chriſt ſur la montagne de Thabor, & le troiſiéme auſſi tableau d'autel qui repréſente notre Seigneur portant ſa croix, ſe trouve dans l'égliſe des Jéſuites. Ces piéces conſtateront toujours le talent de l'artiſte qui les a peintes, & qui mourut à Anvers âgé de près de cinquante ans le vingt-cinquiéme de Novembre mil ſix cent trente-quatre, regretté des gens de bien & des curieux, tant à cauſe de ſes mérites perſonnels, & des agréments de ſa converſation, qu'à cauſe de ſon habileté dans les ſciences & dans la peinture.

JEAN





IOANNES VAN RAVESTEYN

Ant. van Dÿck pinxit PICTOR ICONVM HAGÆ COMITIS. *cum priuilegio*

JEAN DE RAVESTEIN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

JEan de Raveſtein étoit preſque inconnu aux anciens auteurs hollandois qui ont écrit la vie des peintres, & comme des échos les uns des autres, ils ne faiſoient que répéter ſon nom, ſans entrer dans le détail de ſon talent d'ailleurs ſi eſtimable. Jean van Gool, le dernier de cette nation curieuſe & ſpirituelle, faiſant cas de belles lettres & des beaux-arts autant qu'aucune autre, qui a écrit dans ce goût, a fait plus ici que tous ſes prédéceſſeurs, & a rapporté quelques circonſtances de la vie de cet artiſte dans un ouvrage de ſa façon qu'il publia, il y a cinq à ſix ans. Sans lui nous euſſions douté, ſi Jean de Raveſtein n'étoit pas frére ou proche parent d'un autre peintre de même nom, appellé Hubert & natif de Dort; il nous a tiré de cette incertitude en nous apprennant que l'artiſte, dont nous voulons parler, eſt né à la Haie vers l'an mil cinq cent quatre-vingt, dans un tems où les beaux-arts commençoient à naître dans ces heureuſes Provinces. Si nous n'avons point la ſatisfaction de connoître ceux à qui il fut redévable de la naiſſance, de l'éducation & de l'inſtruction dans la peinture, nous avons du moins celle de pouvoir dire, que par ſa belle maniere il ne céde en rien à ceux de ſon païs qui l'avoient précédé dans l'exercice de cet art, & dans le grand nombre de ceux qui l'ont ſuivi, il y en a fort peu qui pourroient ſe vanter de l'avoir égalé & encore moins de l'avoir ſurpaſſé: mais quand ceux-ci ſeroient parvenus à un plus haut degré de perfection; s'y étant élevés à l'aide des grands maîtres qu'ils ont eu depuis pour modéles, il demeureroit toujours un fort préjugé en faveur de la ſupériorité du génie & des talents naturels de Raveſtein, puiſqu'il s'eſt fait ce qu'il a été ſans ces ſecours étrangers. Archimede, Euclides & les prémiers mathématiciens, n'ont-ils point mérité plus d'éloges, que beaucoup de modernes qui ont porté cette ſcience à une pratique plus utile & plus parfaite que ces anciens?

Le lieu de la naiſſance de notre peintre a été vraiſemblablement le théatre de ſa gloire: il y exerça ſon art & ſe fit une belle réputation. Hors de là nous ne ſavons point qu'on trouve de ſes ouvrages: mais ceux qu'il y a laiſſés, & qu'on a conſervés, ont fait honneur à ſa mémoire, & ont été des originaux dignes d'être admirés des curieux, & copiés par ſes ſucceſſeurs déſireux d'arriver à une haute perfection. Il faiſoit beaucoup d'eſtime de ſon art, & ſes tableaux conſtatent qu'il étoit excellent artiſte. Pendant le grand nombre d'années qu'il demeura à la Haie, devenu depuis un des plus beaux ſéjour de l'Europe, il vit avec peine les barbouilleurs vouloir confondre leur profeſſion méchanique avec la peinture, & ne négligea rien pour obliger ces faux artiſtes à faire un corps ſéparé de celui des véritables peintres. S'étant acquis l'eſtime des magiſtrats & des principaux citoyens de ce lieu par ſon mérite & par ſes talents, il employa ſon crédit auprès des uns & des autres à travailler efficacément à l'exécution de ſon deſſein. Dans cette vue on le vit reveiller avec zèle l'émulation des autres peintres, des ſculpteurs & des protecteurs des beaux-arts, afin de les réunir pour demander de concert un décret de ſéparation d'avec ces peintres à la broſſe, véritables ouvriers; & à la tête de quarante-huit piqués d'un même point d'honneur, il alla en mil ſix cent cinquante-cinq préſenter une requête aux meſſieurs de la magiſtrature pour obtenir cet ordre. Ces demandes parurent fondées, on lui accorda ce qu'il ſouhaittoit, & dès lors on vit ces véritables artiſtes former un corps diſtingué, dont il étoit un des plus reſpectables & des plus excellents membres, tant par ſon âge, que par la beauté de ſes rares talents.

Raveſtein pouvoit avoir alors environ ſoixante & quinze ans, & nous ne ſavons s'il vecut encore long-tems après, le tems & le lieu précis de ſa mort étant inconnus, & les ouvrages ſortis de ſon pinceau qui ſe ſont conſervés, étant d'une date beaucoup antérieure à cette époque: mais à juger du peintre par ſes tableaux, dont nous parlerons ci-après,

on ne peut douter qu'il n'ait possédé toutes les qualités capables de former un grand maître. Ses compositions bien entendues & pleines de feu montrent la beauté de son génie, les positions agréables de ses sujets font voir qu'il étoit judicieux & la variété intéressante qu'on y découvre atteste sa fécondité. Toutes les figures paroîssent se mouvoir tant elles ressemblent à la nature : son coloris solide est toujours accompagné d'une grande harmonie : ses lumieres & ses ombres bien distribuées forment un bel effet, qui frappe & surprend le spectateur ; sa touche large & moelleuse marque sa facilité dans l'exécution, & son dessein correct approche davantage de la nature que celui de la plûpart des peintres flamands. En faut-il davantage pour s'assurer d'un grand maître ? beaucoup ont été reconnus universellement tels, avec de bien moindres qualités, & dans un tems où l'établissement des écoles de peinture pouvoient être d'un puissant secours pour arriver avec plus de facilité à la perfection, qu'on auroit pu faire dans les prémieres années que notre peintre cultiva son art, car alors, à moins que d'être doué d'un génie supérieur & de suppléer au défaut des grands maîtres par son application à l'étude & au travail, il étoit très difficile de se faire une belle maniere & d'aller jusqu'où Ravestein a été. Ses éleves étant inconnus, s'il en a eu, il ne nous reste qu'à indiquer ses ouvrages pour finir ce discours, puisqu'il est aisé de voir parceque nous avons dit & le peu que nous avons à dire, qu'il s'appliqua principalement au portrait.

On voit trois de ses tableaux à la Haie dans les appartements de la maison, nommée communément *Doelen* en hollandois, où les bourgeois ont coutume de s'assembler pour l'élection de leurs officiers, pour leurs exercices militaires & leurs divertissements relatifs à ce sujet, & un quatriéme dans l'hôtel de ville. Les curieux pourront s'y instruire par leurs propres yeux de ce que nous avons dit en faveur des talents de Ravestein : l'un est placé dans la salle du festin, & représente trois capitaines, leurs lieutenants, & quantité des principaux bourgeois obligés de se mettre sous les armes lorsque la coutume ou les loix l'exigent. Tous ces portraits ont été peints d'après nature. Le second orne la même salle & consiste dans les portraits des six officiers du drapeau blanc. Le troisiéme placé au même endroit contient vingt-six figures de grandeur naturelle, les magistrats de la Haie y sont représentés assis à une table quarrée & environnés des officiers de la bourgeoise : d'un côté un vénérable vieillard présente une requête au bourguemaître regnant, & de l'autre un ancien magistrat un grand ver de vin blanc au capitaine du drapeau d'Orange. Ravestein a inseré son portrait dans ce tableau. Enfin le dernier est dans l'hôtel de ville, & contient les portraits des personnes qui composoient la magistrature en mil six cent trente-six & dont nous passerons les noms sous silences. Plusieurs des familles qui ont été alors en fonction, s'y sont maintenues jusqu'à présent par leur prudence & leurs belles qualités, comme sont celles de *Dedel* & d'*Assendelft*.

JOS-





Judocus de Momper Pictor.
montium Antuerpiæ.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

JOSSE DE MOMPER
PEINTRE.
&c. &c. &c.

JOsse de Momper naquit à Anvers, au rapport de Charles van Mander, & ce fut vers l'an mil cinq cent quatre-vingt, ſelon un auteur françois. Sa famille eſt inconnue, & on ne peut rien avancer de certain par rapport à ſon maître. Antoine van Dyck a immortaliſé ſa mémoire par ſon pinceau, & les ouvrages qu'il a laiſſés ſont connoître ſon mérite à la poſtérité. Il eſt du nombre de ces artiſtes; dont les hiſtoriens on fait peu de mention: encore ne conviennent-ils pas entre eux dans le peu qu'ils en ont rapporté. Il eſt conſtant que le païſage fut ſon occupation la plus ordinaire, ſi elle ne fut point ſon unique. Ne cherchons plus ſon maître, ſi nous en voulons croire un auteur françois, il n'en eût point d'autre que la nature toujours préſente à nos ſens, & il ne fut redévable qu'à elle ſeule de ce qu'il fut & de ce qu'il ſut: ayant été à ce compte le fils de ſes propres œuvres, pour me ſervir de la façon de parler des italiens. Plus on conſultera ſes ouvrages, plus cette opinion paroîtra vraiſemblable, & ont s'appercevra aiſément que d'une touche legére il s'efforçoit de ſuivre & de copier la nature: cependant ſes tableaux pour la plûpart toujours peu finis, ont un air négligé, & ſouvent ne peuvent plaire que de loin. C'eſt en les regardant ainſi qu'ils ſont leur plus bel effet.

Cette maniere de peindre fut cauſe qu'il eut un petit nombre de ſectateurs: mais elle n'a point empêché qu'il n'eût entrée dans le palais du Roi de France, & qu'il n'eût ſon panégyriſte. On lit un auteur de la vie des peintres, qui l'a comparé aux Breugels, aux Bril & aux Saveri, dont le précieux fini a immortaliſé les noms. Nous rapporterons la raiſon fondamentale de ce parallele fort inégal, peut-être ne déplaira-t-elle point à notre lecteur. On va la chercher dans le fin de la peinture, qui eſt d'imiter la nature. Il eſt vrai que les peintres & les poétes ne la contemplent point du même œil que le vulgaire, ceux-là trouvant aſſez ſouvent des ſujets d'admiration, ou celui-ci n'en trouve point ſeulement d'attention: ainſi bien des objets peuvent mériter l'étude & les réflexions des prémiers. L'expérience a fait voir d'un autre côté qu'un peintre peut ſe faire une grande réputation en rendant avec vérité & naïveté des objets qui paroîſſent peu intéreſſants en eux-mêmes, pourvu qu'il ſoit naturel. Sur ce principe l'auteur françois a cru que repréſenter des ſujets, qui n'auroient cette vraiſemblance, que quand on les enviſageroit de loin, étoit un talent non ſeulement digne d'eſtime: mais encore comparable à ceux des peintres qui ſe ſont attachés le plus ſcrupuleuſement à mettre la derniere main à leurs tableaux & il demande avec un air de confiance, en parlant de la maniere de de Momper: „ mais ſans prévention ne „ vaut-elle pas autant qu'une qui ſeroit plus finie, pourvu qu'elle faſſe ſon effet, qu'elle „ ſurprenne qu'elle trompe le ſpectateur? que peut faire de plus le goût fini"? La réponſe n'eſt pas difficile, le fini plait de quelque côté qu'on l'enviſage, il charme de près il contente ſi on eſt éloigné & ſe fait déſirer pour être examiné, l'autre ne poſſéde point ces avantages. Il faut néanmoins avouer que lorſqu'un peintre travaille certains tableaux, qui par leur uſage doivent être poſés dans un grand éloignement, ce n'eſt pas un petit talent que de les exécuter ſelon les règles de la perſpective, en ſorte que leur plus bel effet paroîſſe lorſqu'ils ſont éloignés: mais ce n'étoit pas là la cauſe pourquoi les ouvrages de de Momper ſemblent ſeulement ébauchés quand on les regarde de près. Il eſt fort apparent que leur rareté, dans grand nombre de cabinets bien choiſis, vient d'une autre ſource.

Malgré cette critique nous ne voulons point réfuſer à de Momper la louange qui lui eſt due. Cet ouvrage deſtiné en grande partie à la mémoire des peintres, loin de flétrir la ſienne, publiera ſes talents autant que la vérité le peut permettre ſans exagération & ſans flatterie: ainſi on convient qu'en conſultant la nature il s'eſt fait une maniere plus libre & plus dégagée que beaucoup d'autres imitateurs ſerviles du goût de leurs maîtres. Il puiſa

dans l'abondante variété de ſon modele de quoi diverſifier agréablement ſes païſages. Ses ſites ſont beaux & font honneur à ſon génie, la dégradation qu'il y obſerve exactement rend un bel effet. Vaſte dans ſes idées il repréſentoit ordinairement des étendues de païs très conſidérables, & fourniſſoit un grand champ au ſpectateur pour promener ſon imagination. Breugel a quelquefois orné ſes païſages de jolies figures, & celles qu'il y a peintes lui-même font voir clairement, que s'il n'a point eu de maître, il ſavoit cependant réuſſir dans le deſſein. Il auroit ajoûté un degré de beauté de plus à ſes ouvrages, s'il eût mis moins de jaune dans ſes couleurs locales. On croit qu'il en uſa ainſi pour faire paroître toutes ſes teintes tranſparentes. Enfin ſi on veut voir les tableaux de de Momper dans leur point de vue le plus avantageux & concevoir l'idée la plus favorable de ſon talent, il faut ſe contenter de les conſidérer un peu de loin, pour lors le défaut de ſes touches peu terminées n'eſt point ſenſible, & ſes arbres ont un air beaucoup plus naturel.

Les défauts que quelques connoiſſeurs lui réprochent n'ont pu empêcher que ſix de ſes tableaux ne trouvaſſent place dans la grande collection que Sa Majeſté très chrétienne poſſéde & c'eſt le ſeul endroit où nous ſachions qu'on en conſerve. Dans le prémier, on voit une charette aſſez bien peinte ſur le devant : dans le ſecond, un troupeau de vaches paſſant une riviere : le troiſiéme offre à la vue des montagnes & des femmes bohémiennes : un équipage de mulets fait le ſujet qui orne le quatriéme : une chapelle dans une grotte embellit le cinquiéme ; enfin des blanchiſſeurs & des animaux de différentes eſpeces rempliſſent principalement le dernier. Ces ouvrages & ce que Mr. le Comte nous dit de de Momper, nous tenteroient preſque de croire que notre artiſte a été à Paris. Cet auteur après avoir fait en peu de mots l'éloge de Ferdinand D'elle établi & demeurant alors dans cette grande ville, & dit qu'il étoit un des plus excellents peintres de ſon tems pour le portrait, ajoûte que Joſſe de Momper excellent païſagiſte floriſſoit alors & ne lui cédoit en rien dans ce caractere : mais il ne s'explique point aſſez clairement ſur le lieu où celui-ci demeuroit, pour pouvoir affirmer avec confiance ce que nous ne donnons que comme une conjecture, & nous avouerons ingénuement que les circonſtances de ſa vie & la date de ſa mort ſont lettres cloſes pour nous, malgré les ſoins que nous avons pris pour pouvoir les apprendre & les inſerer ici.

Ses deſſeins ſont plus connus, & ſemblent avoir eu le bonheur de plaire au public : ils préſentent une belle exécution de la main, & offrent toujours un vaſte païs. Les plans en ſont détachés par des teintes jaunes ſur le devant : les lointains, les ciels & les eaux y ſont faits au Bleu d'inde. Le tout eſt arrêté à la plume & on y remarque une belle intelligence des lumieres qui contribue à les diſtinguer de beaucoup d'autres, auſſi bien que ſes arbres pointillés. On ne lui connoit qu'un éleve nommé Jaques Fouquieres. Les trois graveurs ſuivants ont exercé leurs burins d'après lui : C. Viſcher, Adrien Collaert & Jaques Callot, chacun des deux derniers a gravé ſes douze mois de l'année. Dans ceux de Callot on voit le ſigne de chaque mois dans les nuages, & les noms au bas dans le milieu. Mr. le Comte, tome troiſiéme dans ſon examen des graveurs, a mis Joſſe de Momper au nombre de ceux qui ont gravé à l'eau forte & au burin pluſieurs ſujets pour différents peintres : mais il ne nous indique ni les ſujets, ni le lieu, ni le tems & ne nous donne par là qu'une idée bien ſuperficielle de ce talent qu'il lui attribue de plus que les autres.

GAS-





GASPAR DE CRAYER
ANTVERPIENSIS HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM
PICTOR ET CARDINALIS FERDINANDI HISPANIARVM
INFANTIS DOMESTICVS BRVXELLIS.

Ant. van Dyck pinxit. *Paul. du Pont sculp.* *Cum privilegio*

GASPARD DE CRAYER
PEINTRE DU CARDINAL
INFANT FERDINAND D'ESPAGNE.
&c. &c. &c.

PResque tous ceux qui ont écrit la vie des peintres ou des autres artistes, & qui ont donné la vie de Gaspard de Crayer, disent qu'il naquit à Anvers en 1585 : mais Mr. Descamps membre de l'Academie Royale des sciences, belles lettres & arts &c. à Rouen, qui a donné depuis peu un excellent ouvrage sur la vie des peintres, travaillé avec beaucoup d'esprit & de jugement & relimé avec soin pendant plusieurs années, & qui seul a pris plus de peine pour démêler le vrai d'avec le faux que n'ont peut-être fait tous les autres ensemble, nous apprend qu'il naquit en 1582. Si la perfection du disciple consiste à parvenir à l'égalité de son maître dans l'art qu'il apprend, on peut dire avec certitude que Gaspard de Crayer fut plus que parfait, puisqu'il s'éleva beaucoup au dessus de Raphael Coxie, dont il étoit éleve. Il n'alla point comme la plûpart des jeunes peintres chercher à se former une maniere sur celle des grands maîtres transalpins : mais sans sortir de son païs, après avoir reçu les leçons de Raphael Coxie, prenant la nature pour guide & les plus beaux ouvrages qu'il put découvrir pour modele, il s'avança jusqu'à aller de pair avec les plus habiles, secondé par son génie heureux, une étude assidue & une pratique laborieuse.

Sa maniere de peindre exprime admirablement la nature. Il entendoit parfaitement le coloris, & avoit une fonte de couleurs merveilleuse. Ses ouvrages furent goutés aussi-tôt qu'ils parurent. Dès lors chargé de peindre plusieurs grands tableaux, il les finit avec un succès qui fit connoître son habileté à la cour de Bruxelles ; où il fut appellé pour faire quelques portraits. Son art & sa conduite reglée lui donnerent l'entrée chez toutes les honnêtes gens, de même que chez les personnes de la prémiere distinction, & il mérita la confiance du Cardinal Infant pour lors gouverneur des Païs-Bas, qui voulut être peint de sa main. Il le fit en pied de grandeur naturelle & rendit si bien ce Prince qu'il s'attira non seulement les louanges de toute la cour de Bruxelles : mais encore celle de Philippe IV. Roi d'Espagne à qui ce portrait fut envoyé. Outre la générosité avec laquelle l'Infant avoit payé de Crayer, il le nomma son peintre, & le Roi d'Espagne charmé de la beauté du tableau qu'il avoit reçu, envoya à l'artiste qu'il avoit fait une magnifique chaine d'or avec une médaille de même metal, à laquelle succéda une pension fort honorable. On diroit que la nature & la fortune travailloient de concert à favoriser ce peintre, celle-là lui ayant donné presque tout le talent qui faisoit admirer ses tableaux, & celle-ci lui faisant distribuer les biens à pleines mains. Sa faveur alla toujours en croissant à la cour, & s'y augmenta en quelque façon plus qu'il n'auroit souhaité. La mort du Cardinal Infant n'y apporta aucun changement, ni les différents successeurs qu'il eut, & lorsque l'Archiduc Léopold Guillaume vint prendre le gouvernement des Païs-Bas Espagnols, il l'employa à plusieurs ouvrages dignes de sa curiosité & de l'amour qu'il avoit pour les beaux-arts. Ces ouvrages de de Crayer que nous venons de nommer furent depuis portés à Vienne, & placés dans le cabinet de peintures de l'Empereur.

Tous ces honneurs & ces avantages, capables de flatter la vanité d'un grand artiste, auroient dû, ce semble, fixer pour toujours de Crayer à Bruxelles : mais ils produisirent chez lui des effets tout contraires. Il étoit ou du moins témoignoit être insensible à tout autre honneur qu'à celui que son pinceau lui devoit mériter. La vue du grand mon de lui devenoit à charge, sa réputation lui attiroit journaliérement un grand nombre de visites, qui lui déroboient la meilleure partie de son tems, & comme s'il eut dû faire oublier ses contemporains, on n'entendoit plus parler que de lui & de ses tableaux. Son nom se répandant de la cour dans les Provinces, avoit attiré à Bruxelles le célebre Pierre Paul Rubens pour le voir. Ce Prince des peintres du dernier siecle n'avoit pu le voir travailler sans être surpris, & s'étoit écrié dans son étonnement, Crayer personne ne vous surpassera.

ſera. Jugement capable de réunir tous les ſuffrages en faveur de notre peintre: mais encore une fois inſenſible aux applaudiſſements & aux careſſes du grand monde, il ſe retira ſécretement à Gand, où il avoit loué une maiſon fort commode.

Il ne fut point long-tems à Gand ſans s'appercevoir que s'il s'étoit ſouſtrait à des viſites importunes en quittant la ville de Bruxelles, l'éclat de ſa réputation y étoit demeuré gravé bien avant dans les eſprits, & le déſir d'avoir de ſes tableaux peut-être accru dans le cœurs, par la demande de pluſieurs qu'on lui fit peu après ſon départ. La ville de Gand de ſon côté ſe réjouiſſant de voir cet habile maître dans le nombre de ſes citoyens lui en demanda auſſi une vingtaine & les obtint préférablement. Ce fut pendant que de Crayer demeuroit à Gand qu'Antoine van Dyck vint faire un voyage dans les Baïs-Bas. Déſirant ardemment de voir un ami pour qui il avoit une eſtime ſinguliere, & dont le nom faiſoit tant de bruit, il paſſa par Gand & ſe rendit chez lui. Ces deux illuſtres artiſtes s'étant témoigné réciproquement une grande ſatisfaction de ſe voir & une amitié cordiale, van Dyck qui ſe faiſoit un devoir d'immortaliſer les grands hommes par ſon pinceau, pria ſon ami de lui permettre de faire ſon portrait, ce qui lui fut accordé, & ç'eſt d'après celui-là que Luc Voſterman à gravé celui que vous voyez ici.

Il ne faut point s'étonner de voir deux grands peintres venir expreſſément pour voir de Crayer, ils poſſédoient l'un & l'autre le même talent dans un degré éminent, & à peu de choſe près qui les diſtinguoit, on auroit pu confondre leurs ouvrages, particulierement ceux de van Dyck & de de Crayer. Si Mr. Rubens ſurpaſſoit celui-ci par ſon feu, il y en a qui prétendent qu'en revanche le deſſein de de Crayer étoit quelquefois plus correct, outre qu'il finiſſoit avec un ſoin extrême les principales parties de ſes tableaux. Ajoûtons que Rubens regardoit de Crayer comme ſon émule & par là comme en état de pouvoir peut-être lui diſputer le pas dans la ſuite. Pour ce qui regarde van Dyck, il n'y eut jamais peintre qui lui reſſembla davantage que celui, dont nous donnons ici la vie: un même fini dans leurs tableaux hiſtoriques, une même fonte des portraits formoient une ſimilitude ſi approchante, qu'il eſt quelquefois difficile de les diſtinguer dans leurs ouvrages, ſur tout dans ceux où de Crayer a le mieux réuſſi.

Outre les avantages de la maniere de peindre de de Crayer, dont nous avons dèja parlé, nous dirons encore que ſes compoſitions étoient très ſages & très bien entendues. Il y évitoit les grands détails tant qu'il étoit poſſible, les réduiſant à un petit nombre de figures, auxquelles il donnoit toutes les beautés, dont elles étoient ſuſceptibles: mais ſi la nature du ſujet demandoit que le nombre en fut conſidérable, il ſavoit le diſtribuer avec tant d'art, que la multitude n'altéroit en aucune façon l'accord de tout le tableau. Ses draperies variées & pliées avec ſimplicité donnoient beaucoup de relief à ſes ouvrages, les grouppes, dont il ornoit artiſtement ſes figures, produiſoient un effet admirable, ſes expreſſions ayânt l'avantage de rendre toute la vérité de la nature, & la différence des caractéres avec la derniere perfection: en quoi la force & la fécondité de ſon imagination lui étoit d'un grand ſecours, ainſi que nous le fait voir particuliérement le tableau d'autel de la chapelle de Ste. Catherine dans l'égliſe paroiſſiale de St. Michel à Gand, qui repréſente cette Ste. enlevée au ciel. Piéce d'un invention & d'une beauté ſinguliere, dont les expreſſions frappantes lui ont attiré les ſuffrages des connoiſſeurs judicieux & éclairés.

Comme il étoit infatiguable au travail, il multiplia extrémement le nombre de ſes tableaux, qui ne ſe reſſentirent point de la décadence de ſon âge. On peut s'en convaincre dans le dernier qu'il commença vers la fin de 1668: mais qu'il ne put achever, étant mort le 27 de Janvier ſuivant, âgé de 86 ans. Ce tableau repréſentoit le martyre de St. Blaiſe. Les abbaïes de Vicogne, d'Afflegem de St. Denis proche de Mons & de Nazareth près de Lierre en ont pluſieurs grands. Les curieux conſervent précieuſement ſes deſſeins.





SIMON VOVET.
PARISIENSIS PRIMVS GALLIARVM REGIS PICTOR
HISTORIARVM IN MAIORI FORMA.

Ant. van Dyck pinxit.
R.V. Vorst sculp.

Cum priuilegio

SIMON VOUET

PREMIER PEINTRE DU ROI DE FRANCE.

&c. &c. &c.

SImon Vouet naquit à Paris en 1590 ſelon Mr. Bullart dans ſon Académie des Sciences & des arts : mais plus vraiſemblablement ſelon grand nombre d'autres auteurs en 1582. Il fut éleve de ſon pére, nommé Laurent Vouet, peintre fort médiocre. Dans cette école, il n'eut fait que de foibles progrès, ſi un travail aſſidu, joint à la beauté de ſon génie ne lui eut fourni des moyens plus efficaces pour ſe perfectionner. Il laiſſa la route vulgaire dans laquelle ſon pére le conduiſoit, pour conſulter la nature & les grands maîtres, & s'avança tellement par ſes études, qu'il ſe fit une belle réputation, dans un âge, où les jeunes éleves connoiſſent à peine les prémiers principes de la peinture.

Des progrès ſi extraordinaires dans un âge encore ſi peu avancé lui mériterent l'eſtime de quelques ſavants, qui ſe firent un plaiſir de l'envoyer en Angleterre, pour y faire le porrait d'une Dame de qualité qui s'étoit retirée à Londre. Le ſuccès avec lequel il le fit accrut ſa réputation, le nombre de ſes amis & de ſes protecteurs : enſorte qu'étant revenu en France, il vit rechercher ſes ouvrages préférablement à ceux de ſes contemporains. Mr. de Harlay Baron de Sancy allant quelques années après à Conſtantinople en qualité d'Ambaſſadeur du Roi, & déſirant d'avoir le portrait du Grand-Seigneur, engagea le jeune Vouet à le ſuivre dans ce voyage. Il regardoit ce jeune peintre, comme le plus capable de remplir ſes vues qu'il y eut alors en France, & il eſt fort apparent qu'il ne ſe trompoit point. Malgré la difficulté qu'il y a non ſeulement de pouvoir étudier la phyſionomie de ce Prince : mais même de parvenir juſqu'à le voir, notre artiſte l'ayant conſidéré avec attention, lorſqu'il donna audience à l'Ambaſſadeur, en imprima ſi fortement les traits dans ſon imagination, que de retour à l'hôtel de ſon excellence, il en fit un portrait très reſſemblant. Il y peignit encore quelques autres portraits & paſſa en Italie.

Les tableaux excellents qu'on voit à Rome l'engagerent à y fixer ſon ſéjour. Il étudia particulierement les ouvrages du Valentin & du Caravage. Ce fut par l'étude de ſes grands maîtres, que ſe formant une maniere propre, il ſe fit une nouvelle réputation. Louis XIII. informé des progrès de Vouet lui fit une penſion de quatre cents livres, qu'il augmenta dans la ſuite, afin de l'encourager dans la continuation de ſes études. La capacité de Vouet ſe développa à meſure qu'il continua ſes études, & ſon mérite s'accrut enſorte que pluſieurs Cardinaux voulurent avoir de ſes ouvrages, & l'honorerent de leur eſtime. Son nom ſe répandant par toute l'Italie le Prince Doria l'appella à Génes, où il lui fit peindre quelques tableaux. Pluſieurs autres perſonnes de diſtinction employerent ſon pinceau & il s'y ſeroit arrêté plus long-tems, ſi le Cardinal Barberin devenu Pape, ne l'eut rappellé à Rome. Ce Pontife l'eſtimoit beaucoup, & les Cardinaux ſes neveux.

A ſon retour l'école de peinture lui marqua ſon eſtime, en le nommant Prince de l'Académie de St. Luc. Cet honneur, la protection de ſa Sainteté & celle de pluſieurs Cardinaux l'engagerent à prolonger ſon ſéjour à Rome. Il y conçut de l'amour pour une demoiſelle romaine d'une rare beauté, nommée Virginie de Vezzo Vellatrano. Elle aimoit la peinture & y excelloit. Peut-être ce talent contribua-t-il à la rendre plus aimable aux yeux de Vouet, qui l'épouſa. Ce fut vers le tems-là, qu'il peignit les excellents tableaux qui mirent le comble à ſa réputation, un chacun les admira & on les plaça au rang des chefs-d'œuvres des grands maîtres. On en voit un dans une des principales chapelles de l'égliſe de St. Pierre, & un autre dans celle de St. Laurent in *Lucina*. Ces ouvrages furent ſuivis d'un applaudiſſement ſi général qu'étant venu juſqu'aux oreilles du Roi, il chargea Mr. de Béthune, alors ſon Ambaſſadeur à Rome, d'engager Vouet à revenir en France.

Quelque avantage que Vouet pût ſe promettre de la protection du Pape Urbain VIII, & de l'eſtime des Cardinaux neveux, il renonça aux eſpérances, dont la cour romaine le flattoit, pour ſe rendre aux déſirs de ſon Souverain. Il ramena avec lui ſon aimable épouſe, que

le Roi prit quelquefois plaisir à voir travailler, & dont il loua l'adresse & les ouvrages: mais soit que le changement d'air eût insensiblement alteré sa santé, soit que son heure fût venue, il ne la posséda point long-tems en France, & elle y mourut laissant quelques enfants.

Outre l'accueil gracieux que Sa Majesté lui avoit fait à son arrivée, elle l'avoit nommé son prémier peintre, lui avoit donné son logement dans les galeries du Louvre, l'avoit préposé à tous les ouvrages de peinture qui se faisoient pour l'ornement de ses maisons Royales, & à la conduite des tapisseries. Dans ce poste il s'attira la bienveillance de son Roi par la beauté de son pinceau, & par la maniere expéditive avec laquelle il peignoit au pastel des desseins de tapisseries & des portraits. Il inspira même à son Prince du goût pour cette deuxiéme maniere de travailler. Sa Majesté devint son éleve & profita tellement, qu'on la vît ensuite faire quelques portraits avec beaucoup de ressemblance. Cet amusement du Roi procurant souvent à Vouet l'honneur d'être avec son Prince, il s'insinua dans ses bonnes graces & se vit comblé de bienfaits & de faveurs. Il passa à des secondes nôces, & l'estime de ses ouvrages passant du Prince aux principaux courtisans, il se vit recherché de la plûpart pour orner leurs palais ou leurs maisons de ses tableaux.

Mr. le Maréchal d'Effiat l'engagea d'aller en peindre plusieurs dans sa maison de Chilly. Il orna ensuite des productions de son pinceau la chapelle & la galerie du palais royal, par les ordres du Cardinal de Richelieu, & se rendit pour le même sujet au château de Ruel appartenant à cette Eminence. Ses ouvrages toujours applaudis & estimés acquirent une nouvelle vogue, le Duc de Bouillon en obtint pour la décoration de son hôtel, celui de Bretonvillier eut un plafond peint de sa main, & celui de Seguier eut plusieurs appartements meublés de ses tableaux: mais n'entrons point dans ce détail, il nous meneroit trop loin, aucun peintre n'en ayant fait un si grand nombre en France que lui. Sa réputation s'étant répandue jusqu'en Angleterre, Sa Majesté Brittannique tâcha de l'attirer à son service: mais Vouet s'en excusa sur les obligations qu'il avoit à son Prince. Quoiqu'il n'eût point toujours donné à ses ouvrages toute la perfection qu'on pourroit souhaiter, étant tombé dans la farine; cependant ceux qui veulent le deffendre, attribuent ce défaut non à son pinceau, mais à ses éleves, à qui il donnoit ses desseins à peindre & qu'il se contentoit de retoucher ensuite. D'autres disent qu'il ne donna dans le gris, que lorsqu'il vouloit expédier, se trouvant trop chargé d'ouvrages, & que cette maniere étoit moins la sienne que celle de son intérêt; vu qu'on voit de ses tableaux faits à loisir, où il s'est soutenu jusqu'à ce qu'il mourut en 1641, âgé de 59 ans. La datte de sa mort, & son âge généralement avoués détruisent l'opinion de Mr. Bullart sur le tems de sa naissance. Il fut enterré dans l'église de St. Jean en Gréve.

Quoique Vouet ait été universellement estimé pour un grand peintre; on peut dire néanmoins qu'une partie de son mérite consiste, en ce qu'il a commencé à bannir de la France le mauvais goût qui regnoit de son tems dans la peinture, & en ce qu'il peut être regardé comme le fondateur de l'école françoise, la plûpart des meilleurs maîtres qui l'ont suivi ayant été de ses éleves. D'ailleurs ce qu'il avoit de plus beau étoit la liberté & la fraicheur de son pinceau, qui charmoit la vue par la vive opposition des ombres & des lumieres. Ajoûtons qu'il inventoit facilement, qu'il consultoit beaucoup le naturel. Sa prémiere maniere tenoit beaucoup de celle du Valentin & étoit fort énergique: mais il s'en fit ensuite une particuliere que personne n'a mieux suivie que Dorigny le pére son éleve & son gendre. Celui-ci & Tortebat ont gravé la meilleure partie de son œuvre.

ADRIEN





ADRIANVS STALBENT

PICTOR RVRALIVM PROSPECTVVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit

Paul. du pont sculp.

Cum priuilegio.

ADRIEN STALBENT PEINTRE.

&c. &c. &c.

ADrien Stalbent naquit à Anvers le douziéme de Juin mil cinq cent quatre-vingt. Dès que la raiſon & le jugement commencerent à ſe développer en lui, on vit paroître un génie & de belles diſpoſitions pour la peinture, qui augmenterent à proportion qu'il croiſſoit en âge. Il témoigna tant de penchant pour cet art & d'attachement à s'y appliquer dans la ſuite, qu'on ne pût douter qu'il ne fût né pour l'exercer & pour y exceller. Les prémieres années de ſa jeuneſſe furent marquées par des progrès rapides, & dès lors il donna des marques éclatantes de ſon habileté, qui acheverent de confirmer ces préjugés favorables. Son aſſiduité à l'étude, ſon infatiguabilité au travail, ſa facilité à copier les plus beaux originaux, tout annonçoit un célebre artiſte qui ſeroit digne d'être rangé avec le tems dans la claſſe des grands maîtres & capable d'entrer en concurrence pour la ſupériorité avec les plus habiles de ſon tems.

Aſſez verſé dans la peinture, pour pouvoir travailler ſans un ſecours étranger, il s'adonna au payſage & y fit briller principalement ſes talents. Ses compoſitions furent quelquefois ſi étendues & ſi variées, qu'elles embraſſoient preſque toutes les parties de ſon art: cependant il avoit coutume d'exécuter le tout de ſa main & de ne point y faire intervenir le pinceau d'un autre. Il embeliſſoit ſes tableaux de figurines d'un deſſein exact & d'un bon ton de couleur: les édifices qu'il y peignoit, montroient ſon intelligence dans la perſpective & l'architecture: le feuillet de ſes arbres eſt beau; une grande harmonie régne par tout, & ſon fini précieux agréable & délicat peut entrer en parallele avec celui des Mieris des Breugels de velour & des autres peintres flamands, qui ſe ſont le plus diſtingués dans cette maniere douce & fine, elle charme les yeux des ſpectateurs, gagne leur eſtime & s'attire leur admiration & leurs éloges. A voir ſes ouvrages, on ſeroit tenté de croire qu'il a voyagé de bonne heure, les plaines unies de la Flandre n'étant gueres propres à fournir d'auſſi belles idées que les ſiennes: néanmoins les écrivains de la vie des peintres ne nous diſent rien ſur ce ſujet, & s'il n'eſt point ſorti de ſon païs avant que de paſſer à Londre, où ils nous le montrent pour la prémiere fois hors de ſa patrie, on eſt obligé d'avouer que la force & la fécondité de ſon imagination, lui ont fourni une matiere auſſi agréable & auſſi abondante, que les plus belles vues d'Italie auroient pu faire.

Ses tableaux très eſtimés & très recherchés en Flandre ſe répandant de tous côtés, firent connoître ſon rare talent, & les curieux étrangers ne témoignerent pas moins d'empreſſement de poſſéder de ſes ouvrages que ceux des Païs-Bas. Leur mérite fut publié juſqu'au de là de la mer, & bientôt ils le ſuivirent. La cour de Londre en admira la beauté, & Sa Majeſté Britannique en fut ſi touchée qu'elle réſolut d'attirer à ſon ſervice l'artiſte qui les peignoit. Stalbent fut prié de paſſer en Angleterre. Senſible à l'honneur que ce Prince lui faiſoit, il ſe rendit à ſes invitations & parut à ſa cour, où il fut long-tems employé, tantôt à de grands tableaux pour la décoration de quelques appartements des maiſons royales, tantôt à de petites piéces de cabinet. Ses ouvrages eurent toute la vogue qu'il auroit pu ſouhaitter, ils plurent au monarque anglois & à ſes courtiſans. Les principaux de cette nation les demanderent comme à l'envie. Notre peintre profita de la diſpoſition favorable des eſprits à ſon égard, il ſe fit payer d'une maniere proportionnée à l'empreſſement qu'on témoignoit. Sa fortune augmenta conſidérablement en peu d'années par l'exercice de ſon art, tandis que des maniéres honnêtes & obligeantes lui attiroient d'ailleurs la bienveillance des perſonnes qui le converſoient: ainſi il s'acquit de la réputation, des amis & des richeſſes, pendant ſon ſéjour dans ce païs & ſe fit regretter lorſqu'il en partit.

Il revint en Flandre, auſſi ſatisfait des bontés du Roi d'Angleterre, que de la généroſité de la nobleſſe angloiſe. La ville d'Anvers le poſſéda depuis juſqu'à la fin de ſes jours, où ſes tableaux ſoutinrent conſtamment la réputation de ſes talents. L'exercice de ſon art fut tou-

toujours ſon occupation favorite. Sage & reglé dans ſon genre de vie & dans toute ſa conduite, il a jouit paiſiblement de ſa fortune, & n'a point reſſenti les infirmités d'une vielleſſe avancée comme beaucoup d'autres habiles peintres : mais au contraire, il conſerva une ſanté parfaite, la force & la fraicheur de ſon pinceau, malgré le grand nombre d'années qui vinrent enfin l'accabler. Tous les auteurs qui ont fait mention de lui aſſurent unanimement que c'étoit un plaiſir de voir peindre ce vénerable vieillard à l'âge de quatre-vingts ans avec autant de facilité & d'habileté qu'il avoit fait dans l'âge viril : mais ils paſſent ſous ſilence le tems de ſa mort, ſes éleves & beaucoup d'autres particularités de ſa vie, que nous aurions ſouhaitté de pouvoir rapporter ici. Quelques-uns de ſes ouvrages ſont paſſés en France, où on les a gardé ſoigneuſement. Placés aujourd'hui parmi ceux des meilleurs peintres dans des cabinets choiſis, ils continuent de faire honneur à leur auteur.

COR-





CORNELIVS POELENBOVRCH
HOLLANDVS PICTOR IN MINORIBVS
FIGVRIS HVMANIS.

Ant. van Dyck pinxit.
Petrus de Iode sculpsit.
Cum priuilegio.

CORNEILLE POELENBURG PEINTRE.

&c. &c. &c.

Corneille Poelenburg naquit à Utrecht en 1586. Dès sa jeunesse, il apprit les prémiers élements de la peinture chez Abraham Bloemart: mais comme on ne se croyoit guéres excellent peintre dans les Païs-Bas, si on n'avoit été former son goût sur les beaux originaux d'Italie, il quitta son maître de bonheur & passa les Alpes. A son arrivé il étudia avec attention les différentes manieres des peintres qui y avoient flori & qui y florissoient encore. Celle d'Elsheimer fort estimé alors à Rome eut des charmes pour lui, elle détermina la sienne. Il se proposa ce maître pour modéle & travailla dans ce goût. On dit qu'il s'attacha aussi à celle de Raphael: mais pour le peu qu'on consulte ses ouvrages on aura nulle peine à se convaincre qu'il ne s'est point appliqué au dessein de cet artiste: ainsi il est plus vraisemblable que gardant le goût d'Elsheimer de peindre en petit, il se fit une maniere particuliere.

Ses ouvrages mériterent l'approbation des Italiens, presque aussi-tôt qu'ils commencerent à paroître, & il eut la satisfaction de les voir non seulement recherchés par les Cardinaux: mais de plus de recevoir ces Eminences chez lui, où la beauté de son exécution les attiroit pour avoir le plaisir de le voir travailler. Ces visites n'étoient pas un honneur stérile pour Poelenburg, car ces Prélats ne sortoient pas ordinairement de sa maison sans avoir ordonné quelques piéces pour l'ornement de leurs cabinets. L'occupation ne lui manqua point pendant son séjour à Rome & dès lors la fortune commença à lui rire, tandis qu'elle laissoit languir Elsheimer dans une espéce de pauvreté. La beauté de son génie l'avoit affranchi de la nécessité de suivre servilement les traces d'un maître, & lui avoit donné le talent de copier la nature, qu'il rendoit au parfait par la force de ses expressions & la beauté de ses touches. Cette mére féconde & inépuisable en variétés faisoit toujours l'ame de ses tableaux, & joignant des inventions ingénieuses à un heureux choix des sites, il représentoit dans ses païsages en petit des vuës enchantées par l'agréable mélange des objets intéressants qui s'y offroient, & par la couleur légere & transparente de ses ciels.

Résolu de quitter Rome afin de retourner dans sa patrie, il répassa par Florence, route ordinaire des habiles artistes, à cause de l'accueil gracieux que le Grand-Duc leur faisoit. Poelenburg en reçut des marques sensibles, car son talent ayant plu au Prince, il en fut puissamment sollicité de fixer son séjour à Florence. Les difficultés de se rendre aux sollicitations du Grand Duc exciterent en son Altesse un nouveau désir de le posséder, elle employa à cet effet toutes sortes de caresses, & les soutint de belles promesses pour vaincre la résistance de l'artiste: mais ces voies ne produisant aucun effet, le Prince le pria de lui faire quelques tableaux, dans l'espérance d'obtenir avec le tems, ce que ses bontés & ses manieres obligeantes ne pouvoient lui procurer actuellement. Poelenburg peignit les piéces que le Grand-Duc avoit souhaittées & en reçut un ample salaire: mais toujours dominé du désir de revoir sa patrie, il réfusa constamment de fixer son domicile dans ce païs & revint à Utrecht.

Dès qu'il se fut logé à Utrecht selon ses souhaits, il s'appliqua fortement à la peinture. Sa réputation croissant à mesure que ses petits tableaux se répandoient, elle remplit tous les Païs-Bas de la beauté de son talent, & alla en publier l'excellence jusqu'au de là de la mer. De tous côtés on voyoit les curieux demander de ses ouvrages, son genre de peinture plaisoit universellement malgré la différence des goûts, & chacun se faisoit un plaisir d'en orner, son cabinet. Rubens même conçut de l'estime pour lui & dans un de ses voyages dans les Provinces-Unies, il alla expressément à Utrecht pour avoir la satisfaction de le voir. Charmé de l'esprit de l'artiste & de la beauté de son travail il s'arrêta quelque tems chez lui, prennant plaisir à le voir exercer son talent, & ne quitta son hôte qu'après l'avoir engagé à en peindre quelques-uns pour lui, afin d'enrichir son cabinet de ces morceaux précieux. On dit que ce Prince des peintres racontant à un ami son voyage en Hollande, dit

entre autres choſes, qu'il n'avoit rien trouvé de plus digne d'admiration & qui lui eut plu davantage dans ces Provinces que les petits tableaux de Poelenburg; ainſi on pourroit conclure que ſelon Rubens, il n'y avoit point alors de peintre plus habile dans ces contrées que celui dont nous parlons ici.

Après le jugement d'un connoiſſeur auſſi éclairé, il ne faut point s'étonner de la vogue extraordinaire qu'ont eue ſes ouvrages, dont la beauté engagea Charles I. Roi de la Grande-Brétagne à attirer l'artiſte à Londres dans le deſſein de l'y occuper. Se prêtant aux invitations de ce monarque il paſſa la mer & ſe rendit à ſa cour, où il peignit quelques tableaux de cabinet qui lui valurent des grandes ſommes. Comme ils avoient eu le don de plaire beaucoup à Sa Majeſté, elle tâcha de l'engager à ſon ſervice. La fortune brillante qu'Antoine van Dyck y avoit faite auroit déterminé tout autre que Poelenburg à y demeurer. La penſion que le Roi lui offroit étoit encore un appas fort tentant, & la gloire de ſe voir bien auprès d'un puiſſant Prince, n'étoit point ce ſemble, un avantage à laiſſer facilement échapper : mais rien de tout cela ne put retenir notre artiſte. L'amour de la patrie l'emporta ici ſur toute autre conſidération, il revint à Utrecht.

Etant laborieux & d'une complexion robuſte, il fit un grand nombre de tableaux qui le mirent à l'abri des viciſſitudes de la fortune. Pour ſe desennuyer utilement lorſqu'il étoit fatigué de la peinture, il s'appliquoit quelquefois à graver à l'eau forte, en quoi il réuſſiſſoit du moins auſſi bien qu'avec ſon pinceau : cependant ſes eſtampes ſont fort rares, & on n'en trouve guéres que dans les cabinets des meilleurs connoiſſeurs & d'une datte un peu reculée, ceux qui ont eu le bonheur d'en pouvoir poſſéder, les conſervant avec beaucoup de ſoin. Il menoit une vie fort règlée, & hors de la compagnie de quelques amis & de quelques curieux, il ne ſe répandoit dans le monde qu'autant que la néceſſité & la bienſéance l'exigeoit, faiſant ſon plaiſir de l'exercice de ſon art. Cette conduite a peut-être contribué en quelque choſe à lui procurer l'heureuſe vieilleſſe à laquelle il eſt parvenu, s'étant toujours trouvé en état de peindre juſqu'aux derniers jours de ſa vie. Ceux qui ont écrit les vies des peintres ne nous apprennent point s'il a été marié ou non, & ils ſe contentent de nous dire qu'il mourut à Utrecht en 1660 âgé de ſoixante & quatorze ans.

Quoique ce peintre ne cédât, à aucun de ſes contemporains par la beauté de ſon pinceau dans le genre de peinture auquel il s'adonnoit, il paroît qu'il n'affecta jamais un droi de primauté : au contraire nous liſons qu'en faiſant les figures qu'on voit ordinairement dans les meilleurs tableaux d'Alexandre Kierings, d'ailleurs excellent païſagiſte, il contribua beaucoup à donner aux ouvrages de ce peintre la grande vogue qu'ils ont eue. Il ne faut pas confondre ſes tableaux avec ceux de ſes éleves qui ont ſuivi ſa maniere. Il en a formé pluſieurs bons : entre autres Gérard Huet qui a donné les beaux deſſeins qui ſont gravés dans la Bible de Picard dit le Romain.

La maniere de Poelenburg eſt légere, agréable & fort douce, il a copié & repréſenté la nature même dans la plûpart de ſes ouvrages avec peu de travail, mais avec beaucoup de naïveté & d'énergie, s'il eut imité la correction du deſſein de Raphael, dont Il avoit étudié la maniere, au rapport peu certain de Weyerman, ſes tableaux auroient eu toute la perfection qu'on auroit pu ſouhaitter : car il les retouchoit ordinairement & les finiſſoit par un travail léger qui leur donnoit un nouveau mérite. Tout ſe ſoutenoit dans ſes païſages. Ses fabriques étoient excellentes, l'intelligence s'y faiſoit remarquer & un clair-obſcur y donnoit du relief aux objets qu'il y repréſentoit, des lointains charmants embellis de petits édifices, des arbres d'un touche délicate & ſouvent pointillés, des petites figures bien coloriées & un fond toujours bien choiſi les faiſoient eſtimer & rechercher de tous les bons connoiſſeurs, & les font encore admirer aujourd'hui dans les cabinets où ils ſe trouvent.

JEAN





IOANNES WILDENS

PICTOR RVRALIVM PROSPECTVVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit
Paul du Pont sculp.

Cum privilegio

JEAN WILDENS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

CEux qui ont écrit la vie de Jean Wildens marquent différemment le tems de ſa naiſſance. Quelques-uns diſent qu'il naquit en 1600, un autre le fait contemporain de Rubens, la choſe eſt inconteſtable & ajoûte qu'il étoit à peu près de même âge, & par conſéquent environ douze à treize ans plus vieux que ceux-là ne le font. Sa maniere ne montre point qui a été ſon maître, & ſi on la conſultoit uniquement ſur ce ſujet, elle donneroit occaſion de croire qu'il n'en eût pas d'autre que la nature. C'eſt elle qu'on voit retracée dans ſes ouvrages. Ceux qui ont cru reconnoître le goût de Paul Bril dans ſes arbres & dans ſes lointains, ont eu raiſon de ne point dire qu'il ait été éleve de ce peintre, puiſque celui-ci partit dès ſa jeuneſſe pour aller ſe former à Rome ſous ſon frére Matthieu Bril, & qu'il s'y fixa juſqu'à la mort, tandis qu'on laiſſe Wildens dans les Païs-Bas.

Il apporta en naiſſant un génie heureux. Dès ſa tendre jeuneſſe il montra un grand penchant pour la peinture. Saiſiſſant l'occaſion de s'y avancer, il ſuivit la nature pas à pas, l'examina avec attention, & s'efforca de la copier. La campagne étoit plus propre pour l'obſerver que la ville, il s'y tranſportoit le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, afin de l'étudier dans tous les objets qu'elle offriroit à ſes yeux. Là jettant les yeux vers le ciel, il conſidéroit l'admirable variété des nuages qui nous le montrent & nous le cachent ſucceſſivement, nous le laiſſent voir à tout moment ſous différentes figures, nous inſtruiſent des effets de l'ombre ſur les objets, de ceux de la lumiére, de ſa réfraction & de ſa réflexion. Ramenant ſes regards vers la terre, il refléchiſſoit ſur la legéreté des arbres, la couleur des eaux & ſur les différents aſpects que les uns & les autres préſentoient, étant agités par le vent. Les villes, les tours, les villages, les hameaux, & tout ce que l'induſtrie des hommes où le hazard y introduiſoit, n'échappoit point à ſes obſervations. C'eſt-là qu'il remplit ſon eſprit de ces belles idées, dont ſon pinceau devint dans la ſuite le ſincére & charmant interprête, dans les raviſſants payſages qui en ſont ſortis.

Wildens ayant jetté des fondements auſſi ſolides, commença à édifier. On vit paroître des payſages de ſa compoſition, l'envie ſe déclara preſque auſſi-tôt, marque qu'ils reſſentoient leur bon artiſte, cette lâche paſſion ayant coutume de s'en prendre au beau ou au bon, & de ne point s'irriter du commun. Mais ſi d'un côté il vit les envieux s'élever contre ſes ouvrages, de l'autre il eut la ſatisfaction de voir paroître des connoiſſeurs de profeſſion & de probité, qui les eſtimoient. Rubens fut de ce nombre. Ce grand homme accoutumé à rendre juſtice au vrai mérite, trouvant beaucoup de génie, une belle expreſſion & un coloris ſolide dans les productions de Wildens voulut lui donner des marques publiques du cas qu'il faiſoit de ſon talent, en l'employant à peindre les fonds, les ciels, les arbres & les lointains de ſes tableaux. Cette occupation réuſſit à tous égards à nôtre jeune peintre, il fit voir qu'il ſavoit accommoder ſa touche & ſon pinceau aux penſées & à la couleur des prémiers maîtres, & découvrit avec joie combien une belle figure vient ajoûter au mérite d'un payſage par ſa préſence. Cette remarque le porta à de nouvelles réflexions. De là il paſſa à une nouvelle étude & bientôt à de nouvelles entrepriſes. Il n'y a qu'à profiter en ſe mêlant avec les gens à talents.

Inſtruit par expérience que les figures pourroient relever beaucoup ſon talent de payſagiſte, il s'adonna à l'étude de l'hiſtoire, afin de puiſer dans ces reſtes du tems les idées propres à varier agréablement l'uniformité des vues, & à les rendre intéreſſantes. L'eſprit du peintre ne le fait jamais avec plus de ſuccès, que lorſqu'il a parcouru cette vaſte carriére d'un œil attentif. La maniere, dont Rubens traitoit les ſujets lui avoit donné cette leçon, il ne lui en fallut point davantage pour la mettre en pratique, & il en recueillit des fruits auſſi avantageux à ſon art qu'à ſa réputation. Une ſeule occaſion lui ſuffit pour l'établir & pour faire voir que ſon génie ſavoit rencherir ſur ce que les plus habiles avoient

traité avant lui. On lui ordonna douze tableaux repréſentant les douze mois de l'année, ſujets à la vérité très rebattus, mais qu'il ſut traiter d'une maniere ſi nouvelle & en même tems ſi élégante, qu'elle frappoit les ſpectateurs auſſi agréablement, que s'ils euſſent été des ſujets d'une nouvelle invention. La nature y étoit retracée avec une naïveté ſurprenante, les perſonnes de différentes conditions qui s'y trouvoient, ſur tout les payſans occupés à y cultiver la terre ou a en recueillir ſes fruits, & leurs attitudes, n'avoient rien exposé à ſes yeux, pendant qu'il étudioit le payſage à la campagne, qu'il n'eût rendu ici avec toute la vérité poſſible. Les plus petits détails occupent l'eſprit & y ſont intéreſſants, ſes fonds ſont harmonieux, & ſoutiennent toutes les figures.

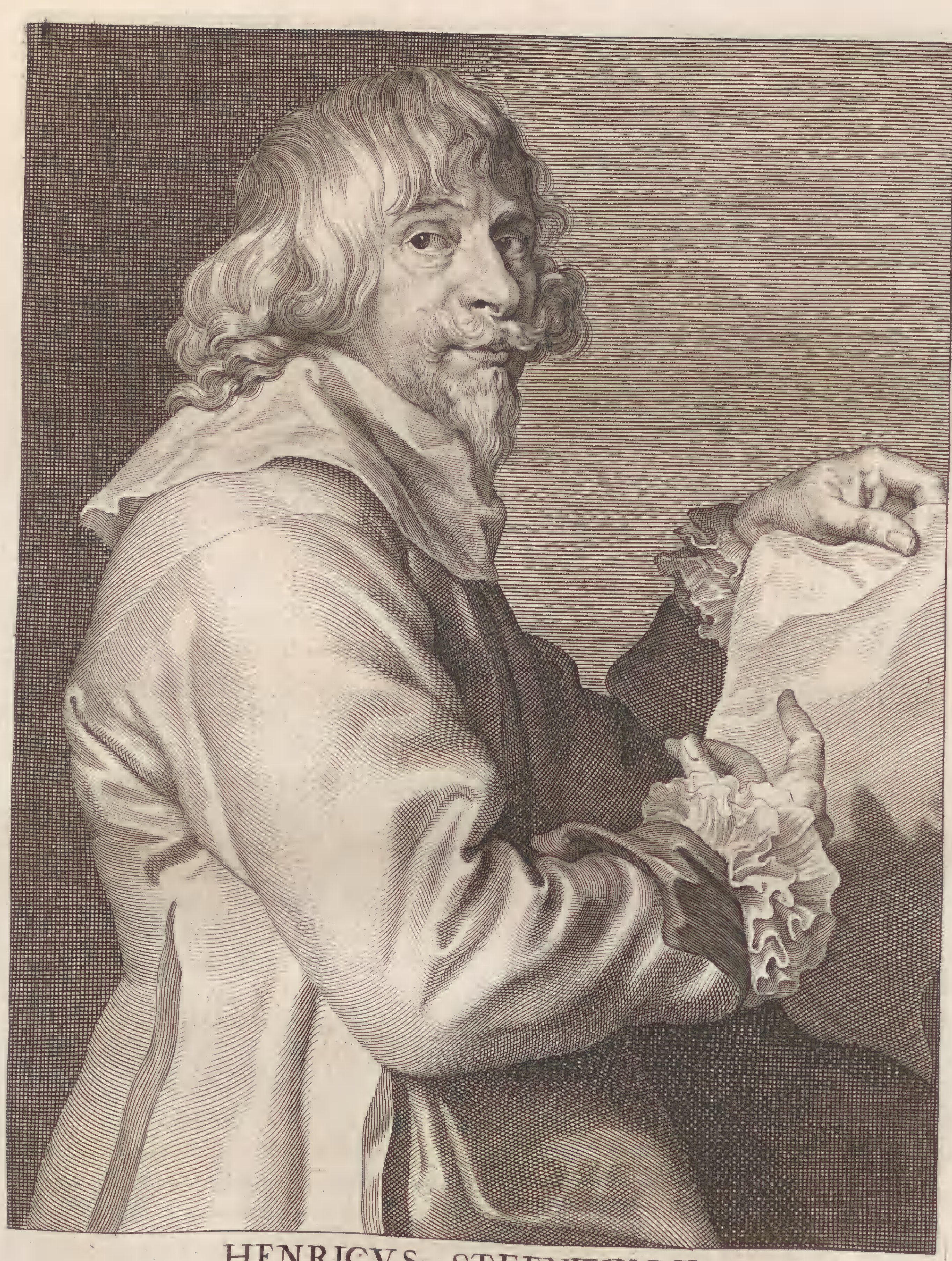
Il eſt vrai que peu de peintres ſe ſont donnés autant de peines que lui pour ſe rendre excellent maître: mais il ne les a point priſes envain. Ses ouvrages ont eu une vogue extraordinaire & ſi ce que le public recherche avec empreſſement eſt toujours le beau, on peut dire que les ouvrages de Wildens ont eu cet avantage. Il ne pouvoit ſuffire aux demandes d'un chacun, ſa maniére particuliére avoit des beautés qu'on appercévoit point ailleurs, On a dit que dans ces ſuccès la vanité l'avoit enflé, & ſéduit juſqu'au point que de ſe vanter avec quelques autres peintres que Rubens dont le nom faiſoit tant de bruit, leur étoit rédevable d'une partie de ſa gloire, puiſqu'il ne pouvoit ſe paſſer d'eux, pour peindre ſes payſages: mais ce récit a été taxé d'impoſture groſſiére par Mr. Deſcamps auteur judicieux. Rombouts van Uden & peut-être encore quelques autres ont pu ſe deshonnorer par ce langage injurieux & téméraire: mais on ne ſauroit croire qu'il fut ſorti de la bouche de Wildens, car il a toujours été attaché ſincérement à la gloire de Rubens, & quel ſujet de jalouſie pouvoit-il avoir contre ce grand homme? Reconnu lui-même pour excellent payſagiſte, ne peignant des figures qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour l'ornement de ſes payſages, il ne pouvoit raiſonnablement prendre ombrage d'un peintre, qui travailloit dans un tout autre goût que lui: ainſi il eſt plus vraiſemblable que la malice de ſes ennemis lui aura prêté ce diſcours.

Ses fréquentes promenades à la campagne, pour y découvrir les plus belles vues, contribuoient beaucoup à l'heureux choix de ſes ſites. Ingénieux dans ſes fabriques, il ne ſe contentoit point de peindre ce qu'il voyoit: mais s'il manquoit quelque choſe à ſa beauté, il ſavoit y introduire tout ce qu'il falloit pour la rélever, ſans que ces agréments paruſſent empruntés, & pour rendre ſes figures plus parfaites, il les deſſinoit en grand avant que de les réduire en petit. Tous ces ſoins éleverent Wildens à un tel degré de perfection dans ſon art, qu'au jugement de Rubens, aucun peintre ne poſſéda mieux que lui le talent d'accorder les fonds de ſes tableaux avec le principal ſujet, ſans altérer l'harmonie qui doit y régner; enſorte que tous les ornements ſemblent être venus exiger la place qu'ils occupent. Nous n'employerons point la multitude des paroles pour en convaincre notre lecteur, les témoins nous fourniſſant une voie plus courte & en même tems plus efficace. Je les cite, ce ſont deux tableaux qu'on voit à Anvers dans la chapelle de St. Joſeph, à l'égliſes des religieuſes nommées Fackes, l'un repréſente la fuite du ſauveur du monde en Egypte, & l'autre le repos de la Vierge marie. Les Anges y paroiſſent ſervir des rafraichiſſements. Ceux qui ont vu ou qu'ils verront ces deux piéces, ne peuvent ou ne pourront douter qu'il n'ait mérité d'occuper une des prémieres places entre les plus habiles payſagiſtes.

Félibien ſe contente de nous apprendre qu'il mourut quatre ou cinq ans après Rubens, ſans alléguer d'autres circonſtances, ce qui reviendroit à l'an 1644 ou 45. Ses éleves ſont inconnus auſſi, & on ne ſait point qu'il revive ailleurs que dans ſes tableaux & dans ſes deſſeins. On eſtime généralement tout ce qui eſt ſorti de ſon pinceau, le ſpectacle des cieux & de la terre y eſt excellemment bien repréſenté. Il poſſédoit tous les talents néceſſaires à un peintre dans ſon genre; un génie heureux dans le choix de la nature, une exécution facile, un bon ton de couleur, une grande légereté de touche dans les ciels & dans les lointains. Hondius, Mathan & André Stoch ont gravé à l'eau-forte ſes douze mois de l'année, dont nous avons parlé ci-deſſus.

HEN-





HENRICVS STEENWYCK.
PICTOR ARCHITECTONICES HAGÆ COMITIS.

Ant. van Dyck pinxit.
Paul. du Pont sculp.
Cum priuilegio.

HENRI STEENWYK
PEINTRE.
&c. &c. &c.

IL ne faut point, confondre Henri Steenwyk le fils, dont nous parlons ici, avec son pére, comme on fait la plûpart des écrivains de la vie des peintres, ni avec un autre Steenwyk, dont parle Weyerman tome 3. pag. 21. sans en dire le prénom. Cet auteur selon sa mauvaise coutume s'est plu à donner tout le ridicule possible au sujet qu'il y traite: il n'y épargne point même trois nations différentes, & semble vouloir divertir son lecteur à leurs dépens aussi-bien qu'à ceux de son peintre : mais je ne sais s'il ne se rend pas beaucoup plus méprisable par ses fades plaisanteries que celui qu'il maltraite. Les personnes de goût pourront en juger, qu'il nous suffise de distinguer les sujets, & de dire, que tout ce qu'il y rapporte, ne regarde en aucune maniere, celui dont nous parlons, puisqu'il ne demeura jamais à Bréda, & que s'il a vu cette ville ce n'a été qu'en passant. Il étoit fils de Henri Steenwyk, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui se retira à Francfort sur le Mein, pendant que les guerres désoloient sa patrie. Il s'y établit & ce fut là que naquit nôtre jeune Steenwyk, vers l'an mil cinq cent quatre-vingt neuf. Il apprit la peinture de son pére, travailla dans le même goût & le surpassa dans la suite selon quelques-uns, s'étant fait une maniere plus claire que la sienne.

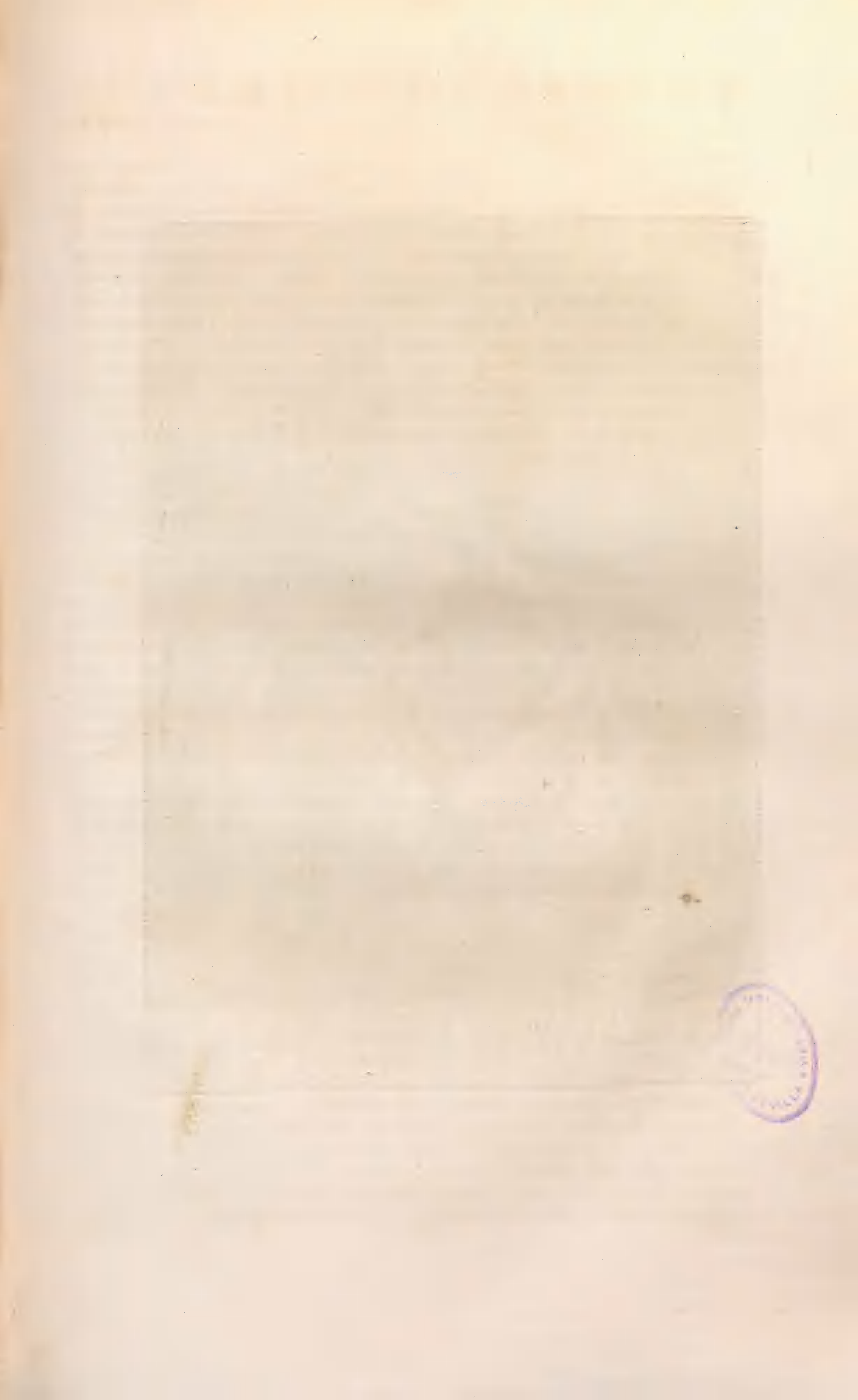
Quoiqu'il fût né en Allemagne on le met ordinairement au nombre des peintres flamands, tant parce qu'il étoit originaire de cette nation, qu'à cause qu'il revint en Flandre après la mort de son pére, où il se perfectionna sur les grands maîtres qui y florissoient alors. Le commerce qu'il eut avec Antoine van Dyck, & l'estime que celui-ci fit de ses ouvrages lui ouvrirent le chemin de la fortune. Van Dyck avoit du crédit à la cour de Londre, il y fit connoître les talents de Steenwyk & fut cause que le Roi Charles prémier l'y appella. Steenwyk fit admirer son habileté pendant une longue suite d'années qu'il travailla pour ce Prince. Comme il avoit suivi la maniere de son pére, l'architecture & la perspective avoient été les principaux objets de ses études, & on peut dire qu'il a peint en ce genre avec un succès extraordinaire, tout ce qu'on peut souhaiter de plus beau & de mieux fait. La plûpart des ouvrages qu'il fit pour le Roi de la Grande-Brétagne étoient des vues intérieures de palais & d'églises, où on voit avec étonnement sa science dans le clair-obscur, sa précision à exprimer les arcades, les ogives, les nervûres & tous les ornements de de l'architecture gothique. Van Dyck employa souvent son pinceau pour peindre l'architecture qui se trouvoit dans le fond de ses portraits: ainsi Steenwyk se fit un sort gracieux par son travail & s'acquit l'estime des curieux & des connoisseurs par la beauté de son art.

Les auteurs nous apprennent peu de particularités de sa vie, & de ce qu'ils nous ont dit, il est aisé de conjecturer, qu'il épousa une demoiselle hollandoise, avant que de passer à Londre, à laquelle il apprit la peinture : mais ses ouvrages, quoiqu'assez rares chez les particuliers, parce qu'il ne travailloit que pour le Roi d'Angleterre, font voir que ses talents étoient très étendus. Outre ce que nous avons indiqué, on peut se convaincre qu'il excelloit dans la représentation des nuits & des lieux, dont l'obscurité étoit éclairée par des feux ou par des flambeaux. C'étoit-là sur tout qu'il faisoit briller son intelligence dans le clair-obscur, & on ne peut rien voir de mieux entendu que les effets de la lumiere qu'il y exprime. Le cabinet de Mr. la Bouexiere, fermier général à Paris, nous fait voir d'ailleurs que Steenwyk peignoit parfaitement bien le portrait. Ce cabinet est enrichi de ceux de Charles I. Roi de la Grande-Brétagne & de Marie Henriette de Bourbon sa femme. Ces deux figures se voient dans un tableau fort clair, dont le fond représente la façade de quelque maison Royale & surpassent par leur fini précieux ce que les plus habiles peintres ont fait en ce genre. Quelques particuliers en Flandre & en Angleterre se font encore honneur de posséder des tableaux de Steenwyk dans leur cabinets. Cet artiste ayant fait une fortu-

ne aſſez conſidérable, mourut à Londres dans la fleur de ſon âge, eſtimé & regretté des gens de biens avec leſquels ils avoit vecut très honorablement.

Nous ne ſavons s'il laiſſa des enfants ou s'il forma des éleves. Il eſt auſſi incertain ſi on a gravé d'après lui, quoique l'on voit pluſieurs piéces gravées d'après Henri Steenwyk, parceque les auteurs ayant preſque toujours confondu le pére avec le fils, il n'eſt pas facile de décider d'après lequel ſont les eſtampes que l'on trouve. Il étoit cependant très aiſé de démeler l'un d'avec l'autre, le pére étant mort dès l'an mil ſix cent trois ou quatre, dans un tems où van Dyck ne pouvoit point encore paſſer pour peintre, puiſqu'il n'étoit âgé alors que de cinq à ſix ans : ainſi quand il eſt queſtion d'un Steenwyk qui a travaillé avec van Dyck, c'eſt toujours du fils qu'on veut parler. Le troiſiéme Steenwyk, dont le prénom eſt inconnu, eſt né ſeulement en mil ſix cent quarante & par conſéquent n'a pu mêler ſon pinceau avec celui de van Dyck. La veuve de notre Steenwyk ennuyée de ſon ſéjour dans les païs étrangers, retourna dans ſa patrie après la mort de ſon mari, & ſe fixa à Amſterdam, où mettant à profit les leçons qu'elle avoit priſes de ſon époux, elle s'appliqua à peindre des perſpectives. Ses tableaux furent aſſez eſtimés & lui firent une réputation.

GE-





GERARDVS HONTHORST.

HAGÆ: COMITIS PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORV̄.

Ant. van Dyck pinxit

Paul. du Pont sculp. *Cum priuilegio*

GERARD HONTHORST PEINTRE.

&c. &c. &c.

LEs bonnes mœurs & l'eſprit poli de Gerard Honthorſt, ne lui ont fait gueres moins d'honneur que ſon habileté dans la peinture. Il naquit à Utrecht en 1592. Ses parents le mirent de bonheur chez Abraham Bloemart aſſez bon artiſte, pour y apprendre les prémiers élements de la peinture. Cet art lui plut, il y fit des progrès & on put bientôt s'appercevoir qu'il étoit né pour y exceller. De là il alla à Rome, où par le ſoin qu'il prit d'étudier les grands maîtres, il forma ſon goût & parvint à les copier parfaitement. Ce talent lui fit de la réputation, ſes ouvrages l'augmenterent, & on vit les connoiſſeurs & les curieux les rechercher. Notre jeune peintre travailloit beaucoup dans la maniere du Caravage, & excelloit principalement dans la repréſentation des piéces nocturnes, peignant au parfait des ſujets éclairés au feu ou à la lumiére, dont il tiroit tous les avantages poſſibles pour donner de l'éclat à ſon coloris, & des graces à ſes tableaux. Les Cardinaux & d'autres Prélats demanderent de ſes piéces, qu'ils reçurent avec d'autant plus de contentement qu'on en voyoit point en ce genre qui ſurpaſſaſſent les ſiennes. Il demeura pluſieurs années en Italie, occupant ſon pinceau à ce travail & s'appliquant à l'étude du beau, de la correction du deſſein & du grand goût qu'il remarquoit dans les tableaux des meilleurs maîtres. Par là il ſe rendit capable de tout entreprendre & exécuter, & s'éleva au deſſus de tous les peintres flamands qui ſe trouvoient alors à Rome.

Après avoir achevé ſes études dans cet grande ville, il paſſa en Angleterre, où tandis que ſes ouvrages le faiſoient connoître d'un côté, la régularité de ſes mœurs & ſes manieres honnêtes lui procuroient de l'autre l'entrée chez les perſonnes de diſtinction. Les prémiers portraits qu'il y fit & quelques ſujets d'hiſtoire porterent le bruit de ſa réputation juſqu'à la cour. Le Roi déſira de le voir, l'appella, & charmé de ſa converſation, l'employa dans les ouvrages qu'il faiſoit faire pour l'ornement de ſon palais. Il réuſſit ſi bien que ce Prince lui fit faire les portraits des enfants de la Reine de Bohéme ſa ſœur. Content de ſon pinceau auſſibien que de la régularité de ſa conduite, il le retint à ſa cour pour apprendre à deſſiner les princeſſes ſes niéces, qui étoient alors en Angleterre, à cauſe de la mauvaiſe fortune du Roi de Bohéme leur pére. Elles firent des progrès dans le deſſein ſous cet habile maître & ſe pouſſerent ſi avant dans cet art, ſpécialement la Princeſſe Sophie & celle qui fut abbeſſe de Maubuiſſon, que les tableaux ſortis du pinceau de celle-ci peuvent aller de pair avec ceux des habiles artiſtes. La peinture faiſoit le divertiſſement de cette Princeſſe dans ſa ſolitude, & c'eſt à Honthorſt qu'elle étoit redévable de cet amuſement, qui fit honneur à ſon génie & diverſion à ſon chagrin.

Honthorſt quitta l'Angleterre pour revenir dans ſa patrie, après avoir été génereuſement recompenſé de Sa Majeſté Britannique. Dès qu'il fut établi, ſa réputation attira chez lui quantité de jeune nobleſſe qui venoit de tous les environs pour y apprendre le deſſein. Sa maiſon reſſembloit plutôt à une école académique qu'à celle d'un peintre particulier, on s'y piquoit de politeſſe & de ſavoir vivre autant que de ſon art. Si tous les parents de ſes éleves ne retrouvoient point des peintres achevés dans leurs enfants, ils avoient du moins la ſatisfaction de voir en eux un fond de politeſſe & des airs du beau monde qu'ils prenoient inſenſiblement dans le commerce familier avec leur maître.

Le Prince d'Orange informé des excellentes qualités & des beaux talents de ce peintre, l'engagea à ſon ſervice, & le fit mettre ſur l'état de ſa maiſon avec des appointements condérables. Pendant qu'il fut honoré du tître de peintre de ſon Alteſſe, & il contribua beaucoup à l'ornement des maiſons & des châteaux de ſon maître. Celui qui eſt auprès de la Haye, appellé la maiſon du bois, a été embelli de la plus grande partie, il y a peint pluſieurs ſujets d'hiſtoire, qui ont mérité l'approbation des connoiſſeurs. Mais quoiqu'il eût fixé ſon domicile à la Haie, il n'a pas laiſſé d'être connu & eſtimé de la plûpart

M 2 des

des Princes de l'Europe. Il fit quantité de tableaux pour le Roi de Dannemark. Comme il excelloit dans le portrait, presque toutes les personnes de qualité, qui se trouvoient à la cour du Prince d'Orange, tâchoient de se faire peindre de sa main. Le succès avec lequel il le faisoit, ne laissoit à personne le moindre sujet d'en regretter la dépense. Il avoit auparavant extrémement bien rencontré en faisant celui de Marie de Médicis Reine de France, sur lequel un poéte hollandois fit quelques vers.

Quoique Gérard Honthorst ait été un des plus célebres peintres, qui soient nés dans les Provinces-Unies, cependant les auteurs de ce païs, qui ont donné la vie des peintres flamands, après avoir accompagné celui-ci dans tous ses voyages, & l'avoir représenté établi à la Haie, travaillant à l'embellissement des maisons du Prince d'Orange, gardent tous un profond silence sur le tems de sa mort, & se contentent de dire qu'il y exerceoit encore son art en 1662; ce qui ne peut plus avoir duré long-tems, puisqu'il étoit alors âgé de soixante-douze ans. Les auteurs françois n'en disent rien de plus particulier; quelques-uns même semblent le perdre de vue presqu'aussi-tôt qu'ils sont arrivés avec lui à la Haie, & quelques mouvements que l'éditeur de cet ouvrage ait pu se donner pour en apprendre quelques particularités, il lui a été impossible de nous fournir aucun éclaircissement là-dessus. Les ouvrages à fraisque que Honthorst avoit faits à la maison du bois, ayant dû périr nécessairement depuis, lorsqu'on l'a rebâtie, ont peut-être contribué à nous cacher ce que ceux qui ont écrit auparavant ont passé sous silence, ou ignoré, dans le tems que les monuments, où on pouvoit s'instruire subsistoient encore.

Quand tous les écrivains qui ont parlé de Gérard Honthorst, ne conviendroient point unanimément, qu'il a mérité à juste tître le nom de grand peintre, ses tableaux conservés & admirés des connoisseurs seroient capables de nous en convaincre. L'étendue de son talent & ses vastes études, ont rendu son pinceau propre à tout genre de peinture & l'ont fait exceller en tout. Son génie lui a fourni des ressources pour rendre vif & piquant tout ce qu'il peignoit. S'il y a des peintres qui l'ont égalé dans la représentation des objets éclairés au feu ou à la lumiere, on peut dire qu'il ne s'en trouve point qui l'ait surpassé, & ceux qu'ils a faits dans ce goût disputent encore le pas à ceux des plus grands maîtres. Aussi conviendrons nous qu'on en fait une estime toute particuliere, parce qu'on y découvre avec admiration les effets merveilleux de cette clarté artificielle sur les ténebres & la différence avec laquelle elle fait paroître les objets jusqu'au détail le plus menu.

Le grand nombre de personnes illustres, dont il a fait les portraits, tant en Angleterre qu'en Hollande, sont autant de témoins qui rendent justice à son habileté. Les tableaux en grand pour le Roi de Dannemark, les sujets poétiques de la même sorte, dont il a embelli quelques appartements des maisons du Prince d'Orange, convaincroient ceux qui voudroient en douter, que les figures humaines de grandeur naturelle étoient du ressort de son pinceau. Ses ouvrages furent répandus par tout & admirés également. On voit dans le cabinet de Mr. le Duc d'Orléans une Judith qu'il a peinte, rangée avec les productions des grands maîtres, & chez l'Electeur Palatin l'enfant prodigue melé avec les prostituées. L'église cathédrale de Gand posséde aussi un St. Sébastien, & la chapelle de l'Evêque de cette ville a une descente de croix qui orne son autel, Jésus-Christ y est peint sur les genoux de sa mére. La maniere de cet artiste étoit belle, son dessein fort correct, ses touches fort légeres, & sa couleur bonne. La plûpart de ses grands tableaux marquent une liberté qui les rend beaucoup plus estimables que ceux des peintres, qui ont suivi servilement un maître sans oser s'en écarter, nous ne savons que Corneille Bloemart, qui ait gravé d'après lui un grotesque qui mange, ayant son pot entre les bras, un chat & deux différents chathuans.





GERARDVS SEGERS

ANTVERP. HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM PICTOR

Ant. van Dyck pinxit. AVLICVS SEREN.^{MI} PRINCI FERDINANDI AVSTRIACI HISP.^{RVM} INFANT. *Cum privilegio*

Paul. du Pont sculp. S.R.E. CARD. BELGARVM GVBERNATORIS. ETC.

GERARD SEGHERS
PEINTRE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

GErard Seghers naquit à Anvers en 1592, il étoit le frére puis-né de Daniel Seghers Jésuite & très habile peintre en fleurs. Un auteur respectable le fait ainé de ce Daniel & nous dit qu'il fut éleve de Henri van Baelen. Nous eussions suivi son opinion à ces deux égards par l'estime particuliere que nous faisons de l'histoire de la vie des peintres flamands, dont il vient d'enrichir la république des lettres, si nous n'avions consulté que notre inclination : mais plusieurs autres écrivains nous apprennent que nôtre Gérard fut éleve d'Abraham Janssens. Il quitta ce maître étant encore jeune, & passa à Rome à la sollicitation de quelques riches négocians & amateurs de peinture, qui le chargerent de leur envoyer ce qu'il pourroit trouver de plus beau & de plus curieux en ce genre dans les villes d'Italie, à quelque prix que ce pût être. Ce qu'il fit ensuite à leur satisfaction, choisissant en connoisseur habile ce qu'ils auroient pu souhaitter pour l'ornement de la Flandre & la satisfaction de leur curiosité.

Au milieu des ouvrages des plus grands maîtres, il fit grand nombre de copies peu inférieures à leurs beaux originaux, s'appliquant assiduement à devenir lui-même original sans en suivre aucun particulierement. Les prémiers ouvrages qu'il composa furent d'autant plus admirés, qu'on n'y pouvoit reconnoître la maniere d'aucun de ceux qu'il avoit étudié. Cependant le goût de Barthélemi Manfredi lui plut plus que tout autre & l'entraina ensuite pendant plusieurs années : mais ce fut avec un succès qui faisoit douter les connoisseurs, s'il ne surpassoit point celui dont il se disoit l'imitateur. En effet les copies sont si ressemblantes aux originaux qu'il n'est point facile de les distinguer. Ces heureux progrès faisoient connoître Seghers à Rome, & il étoit sur le point de voir multiplier ses occupations dans cette grande ville, lorsque le Cardinal Antoine Zapata informé de sa capacité, l'engagea à l'accompagner en Espagne, où il retournoit. Dès-qu'ils furent arrivés à Madrid, son Eminence le présenta au Roi, qui lui donna occasion de faire connoître la beauté de son pinceau. Seghers y fit plusieurs tableaux pour le palais royal, qui mériterent l'approbation de Sa Majesté. Il réussit également dans ceux qu'il peignit pour quelques églises & ces beaux morceaux le firent tellement considérer du Roi qu'il fût mis sur l'état de sa maison.

Malgré ce généreux procédé de Sa Majesté Catholique, notre artiste soupiroit après sa patrie & bruloit d'impatience d'y aller exercer son talent. Il sollicita quelque tems envain la permission d'y retourner, on désiroit encore quelques tableaux de sa façon; mais enfin le Roi exaucea ses prieres & lui permit de partir, après l'avoir fait gentil-homme, & gratifié d'une pension, dont il a joui pendant toute sa vie. A son retour à Anvers il débuta par un crucifiément de St. Pierre, piéce très estimée : mais qu'on regarda plutôt pour un tableau d'Italie, que pour l'ouvrage d'un peintre flamand. Les connoisseurs prétendoient y reconnoître la main du Caravage : ainsi maître de sa main, en état de travailler dans un goût capable de contenter, il prit son parti en habile homme & passa à Londre, où il prit un certain milieu entre la maniere de Rubens qui venoit de mourir, & celle qu'il abandonnoit. Par celle-ci plus brillante & plus gracieuse que sa précédente, il hérita de la vogue que Rubens & van Dyck avoient eue dans les Isles Britanniques pendant leurs vies, & il vit ses tableaux beaucoup plus recherchés lorsqu'il revint dans sa patrie.

Après la mort de Rubens & de van Dyck, il fut regardé comme le plus habile peintre qu'il y eut en Flandre, & sa réputation allant prendre de tous côtés la place de la leur, lui fit demander quantité de tableaux. On ne sauroit assez louer celui qu'il fit pour le Duc de Neubourg représentant la Ste. Vierge pendant le crucifiement de Jésus-Christ, l'attitude dans laquelle il l'a dépeinte exprime merveilleusement la douleur & l'amour, dont son cœur étoit pénétré. Cette piéce plut particulierement à ce Prince, qui lui marqua son contentement & sa reconnoissance par une chaine & une médaille d'or, dont il lui fit présent,

outre le prix qu'il lui paya fort largement. Il peignoit avec un ſuccès étonnant les nuits & les obſcurités, il en a même fait qui valent au moins les plus beaux jours, par les ombres bien entendues qu'il y a diſtribuées. Les eſtampes qu'on en a publiées en ont communiqué des copies dignes de l'admiration des connoiſſeurs. Il ſeroit inutile de s'étendre davantage là-deſſus, puiſqu'il eſt aiſé à un chacun de ſe les procurer & d'avoir la ſatisfaction d'en pouvoir porter un jugement proportionné à ſes lumieres.

Le grand débit des ouvrages de Seghers augmentant ſa fortune, fit entrer de grandes ſommes dans ſon épargne, & quoiqu'il fût alors dèja avancé en âge, il voulut ſe loger magnifiquement & contribuer à l'ornement de ſa patrie par ſa dépenſe, comme il y avoit contribué par les productions de ſon pinceau. Il fit bâtir une maiſon ſuperbe & ſpatieuſe, dans un endroit de la ville d'Anvers des plus riants. C'étoit imiter la ſomptuoſité de Rubens, & immortaliſer ſon nom par un monument beaucoup plus durable que des ouvrages de peinture. Il n'épargna rien pour en faire une demeure agréable & enchantée. On y voyoit un grand goût d'architecture. Il employa à ſa décoration les ſtatues les plus exquiſes; des tableaux peints par les meilleurs maîtres de tout païs en ornoient les appartements. Ce fut là qu'il ſe retira vers la fin de ſes jours, pour jouir plus commodément de ſa fortune. Il y ſentit approcher la mort ſans en être allarmé, s'y prépara chrétiennement, & s'y ſoumit avec beaucoup de réſignation en 1551, étant preſque ſexagénaire & fort épuiſé de travail. Nous ne lui ſavons qu'un fils, qui s'appliqua auſſi à la peinture, après avoir été ſon éleve.

Les différentes manieres dans leſquelles il a travaillé montrent évidemment qu'il poſſédoit les principes & les règles de ſon art dans un degré de perfection, où bien peu de peintres ſont arrivés, & il n'en falloit point avoir une moindre intelligence que la ſienne pour être auſſi maître de ſa main qu'il l'a paru. Italien où ce goût dominoit, il peignoit ſi exactement en cette maniere, qu'on l'eût cru tranſalpin. Flamand dans la ſuite, où il a vu ce goût tenir le deſſus, il en ſoutint parfaitement le deſſein, la touche & la clarté ſans aucun mélange de la maniere italienne, ſelon que la différence des lieux ou ſes intérêts l'exigeoient, ainſi s'accommodant au goût d'un chacun, il donna à ſes ouvrages la grande vogue qu'ils ont eue, & les fit admirer comme s'ils étoient les productions de pluſieurs différents maîtres. On lui a reproché d'employer trop de jaune dans ſes clairs : mais ſes ouvrages témoignent qu'on la fait ſans fondement, & qu'il étoit excellent artiſte d'un deſſein correct, uſant fort bien du clair-obſcur pour ſoutenir & augmenter la force de ſes couleurs. Les tableaux ſuivants montreront les différentes manieres qu'il poſſédoit.

Le crucifiement de St. Pierre, dont nous avons dèja fait mention, avec toutes les circonſtances de ce martyre, eſt un des plus rares morceaux qu'il y ait dans toute la Flandre. Il prouve que Seghers ſavoit ſe transformer en Caravage lorſqu'il le vouloit. L'admirable élévation de croix ſur laquelle les bourreaux élevent notre ſauveur fait voir qu'il entendoit également le Tintoret. Ce tableau ſert à la décoration du maître autel des P. P. Jeſuites d'Anvers, où il eſt placé pendant quelques mois de l'armée alternativement avec ceux de Rubens & de Corneille Schut. On voit un autre tableau de maître autel aux Carmes d'Anvers, dans lequel il a tellement imité le goût de Rubens que bien des connoiſſeurs l'ont attribué à cet artiſte plutôt qu'à Seghers.

Nous ne trouvons point qu'il ait formé beaucoup d'éleves, & exceptez ſon fils, nous ne connoiſſons que Jean Miel: mais quantité d'habiles graveurs, ont travaillé d'après lui. Luc Voſterman à fort bien copié un St. François ravi en extaſe, & le reniement de St. Pierre au milieu d'une troupe de ſoldats. Le tout s'y trouve éclairé au flambeau, & l'original ſe conſerve comme une rareté dans le cabinet de Mr. Deyne à Anvers. Bolswerd a auſſi gravé le même ſujet.





PETRVS SNAYERS
PRÆLIORVM PICTOR BRVXELLIS.

Antonius van Dÿck pinxit. *Andreas Stock sculpsit.*

PIERRE SNAYERS PEINTRE.

&c. &c. &c.

LA naissance de Pierre Snayers est fixée par les écrivains françois & flamands en l'année mil cinq cent quatre-vingt-treize: mais le lieu en est marqué différemment. Mr. Descamps entre les prémiers, dit que la ville de Bruxelles lui donna le jour, Mrs. Houbraken & Weyerman entre les deuxiémes veulent que ce soit Anvers. Les commencements de la vie des grands hommes une fois ignorés répandent souvent une obscurité sur la suite, qui empêche de les suivre pas à pas. C'est ce que nous expérimentons dans la vie de Pierre Snayers, quoique ses rares talents l'égalassent incontestablement aux excellents peintres d'histoires, à ceux qui réussissoient le mieux dans le paysage, & à ceux qui se sont le plus distingués dans le portrait, & dans la représentation des batailles & des maux qu'elles ont coutume d'entrainer après elles. On croit communément qu'il fut éleve de Henri van Baelen, & on sait que selon la coutume des jeunes gens de son art, il voulut voir plus que son païs, lorsqu'il eut fait des progrès dans la peinture, & qu'il se sentit en état de tirer avantage de la variété que la nature fait paroître dans les différents contrées, & des ouvrages des meilleurs maîtres que les palais des Princes les églises & les autres édifices publics ou particuliers renferment de tous côtés.

Dans ce dessein il se dépaysa & fut absent pendant plusieurs années, sans qu'on sache au juste la route qu'il a tenue. Il est fort apparent qu'il ne négligea point l'Italie, incertain s'il a été jusqu'à Rome: mais hors de doute que ce voyage lui ait été très avantageux. Le changement qu'on vit en lui à son retour est une preuve incontestable de l'étude qu'il y fit tant de la nature, que des meilleurs artistes, il n'étoit plus reconnoissable. Il partit doué d'un savoir médiocre & de belles dispositions à la vérité: mais lorsqu'il revint, il étoit un artiste achevé, consommé dans les règles & dans la pratique de son art. L'histoire, le portrait, les batailles & les paysages quoique différents objets en eux mêmes étoient à son égard des sujets qu'il traitoit avec une même facilité. Chaque piéce en son genre annonçoit son grand maître, méritoit les applaudissements des connoisseurs, & faisant l'éloge de son pinceau, le faisoit aussi de la beauté & de l'étendue de son génie. Les particuliers ne purent jouir aussi long-tems qu'ils l'auroient souhaité de l'occasion d'avoir de ses tableaux, sa réputation portée à la cour leur fit envier ce bonheur & ravir peu de tems après, car il fut appellé à Bruxelles & occupé à peindre des tableaux pour l'embellissément des palais & des maisons royales, ensorte qu'il lui restoit à peine du tems pour satisfaire au désir d'un ami qui souhaittoit d'avoir une piéce de sa main.

Ce fut l'Archiduc Albert qui attira Snayers à sa cour, ce Prince, dont le gouvernement & ensuite le régne ne sont pas moins célebres & dignes d'être regrettés à cause de l'estime qu'il faisoit des belles lettres & des beaux arts, qu'à cause des soins du bonheur de ses peuples, qu'il avoit extrêmement à cœur, satisfait du pinceau de notre artiste, lui donna souvent des marques de sa générosité. Non content de payer gracieusement chaque tableau: il le nomma son peintre & lui accorda une bonne pension, dont il jouït toute sa vie. L'Infante Isabelle Claire Eugénie femme de ce Prince suivit son exemple, honora Snayers de sa protection & lui en donna des marques pendant sa viduité. La réputation de notre peintre ne demeura point renfermée dans les Païs-Bas, elle se répandit jusqu'à Madrid, quelques ouvrages de sa main qui y furent envoyés l'établirent & le Roi d'Espagne lui en fit faire ensuite un grand nombre. Cette recherche de ses tableaux l'enrichit & il eut la satisfaction de se voir estimé des grands, & dans une opulence, dont un petit nombre de peintres jouissent.

La mort de l'Archiduc, & celle de l'Infante environ douze ans ensuite, ne changerent rien à son heureuse situation, sa conduite, sa prudence & ses belles qualités personnelles encore plus que son art, lui avoient gagné la protection des ministres espagnols, il de-

meura à la cour malgré les changements occasionnés successivement par la mort de leurs Altesses, jouissant de sa pension & de l'estime des principaux coutisans, jusqu'à ce que le Cardinal Infant vint gouverner ces Provinces. Il ne fut point obligé d'employer des amis pour se faire connoître à son Eminence, des tableaux avoient prévenu ce Prince en sa faveur à Madrid, & ceux qu'on voyoit dans la plûpart des appartements du Palais achevoient de le rendre recommandable : ainsi loin de voir diminuer sa faveur comme plusieurs l'expérimentent assez souvent, dans un changement de gouverneur, il la vit augmenter, car l'Infant le nomma son prémier peintre : emploi qu'il conserva aussi long-tems que ce Prince gouverna les Païs-Bas, sans jamais éprouver la moindre apparence de disgrace.

Après la mort de ce Prince arrivée en mil six cent quarante-un, Snayers se trouvant en liberté, satisfit ceux qui souhaitoient depuis long tems d'avoir de ses tableaux. Les principaux de la ville de Bruxelles lui en demanderent pour l'ornement de leurs maisons, les châteaux des environs en furent aussi décorés & pour avoir perdu un Prince qui l'avoit occupé beaucoup pendant sa vie, il vit la prémiere noblesse de la cour lui fournir incessamment de nouvelles occupations. Les monastéres & les églises en demanderent aussi, à peine pouvoit-il suffire aux vœux d'un chacun, & il ne paroît pas que cet empressément se soit rallenti tant qu'il fut en état de peindre. Houbraken nous apprend qu'il exerceoit encore son art avec réputation en mil six cent soixante-deux. Il n'a point peut-être vecut long-tems après, puisqu'il devoit être âgé alors de près de soixante-dix ans : mais nous ne pouvons rien avancer de positif à ce sujet, les dernieres années de sa vie, le tems, le lieu & les autres circonstances de sa mort ayant été ignorés de ceux qui ont écrit la vie des peintres, ou s'ils en ont été informés ils les ont passés sous silence. Quelques-uns d'entre eux ajoûtent qu'il a été heureux tout le tems de sa vie, estimé des Grands, chéri de la noblesse, aimé de ses égaux & toujours le favori de la fortune. Tous d'une même voix attestent son mérite & ses talents, louent l'étendue de son génie & de son art & le mettent au rang des prémiers peintres pour les sujets historiques, le paysage & le portrait. Houbraken, que nous venons de citer, conclut l'éloge de Snayers par une trentaine de vers hollandois dans lesquels il chante la belle maniere, dont notre peintre à représenté les batailles, les maux des vaincus & l'acharnement du vainqueur contre son ennemi. Il n'en oublie aucune partie, le feu de l'artillerie l'éclat des armes blanches, les instruments de la musique militaire, l'ardeur des combattants, les douleurs des blessés, les amas de corps morts fouillés & dépouillés par les soldats victorieux, les plaines teintes de sang, les fuyards dispersés, les villages en feu & en flamme & quantité d'autres maux semblables qui suivent la défaite ou accompagnent la victoire, & il ajoûte enfin qu'il a représenté toutes ces choses avec autant de naïveté & de vérité que s'il avoit été nourri dès son berceau dans le tumulte de la guerre, & au milieu de ces sanglantes scénes. Il n'est point douteux suivant ce recit & ce que nous avons rapporté auparavant, que Snayers n'ait été de ces peintres universels & rares, à qui la nature & l'art n'offrent rien de difficile à imiter. Ses ouvrages sont démeurés dans les Païs-Bas ou sont passés en Espagne & on en voit fort peu hors de ces états. Ses desseins sont beaux & fort estimés : on dit même qu'ils avoient quelque chose de fort approchant de ceux de Rubens.





IACOBVS IORDAENS

PICTOR ANTVERPIÆ, HVMANARVM FIGVRARVM, IN MAIORIBVS.

Ant. van Dyck pinxit

Pet. de Iode sculp. *Cum priuilegio*

JAQUES JORDAENS PEINTRE.

&c. &c. &c.

JAques Jordaens naquit à Anvers le 19 Mai 1594. Il apprit les prémiers principes de ſon art chez Adam van Oort. Un génie heureux, une grande facilité pour l'expreſſion contribuerent beaucoup à la rapidité de ſes progrès, & il ſe ſeroit pouſſé bien avant en peu d'années, s'il avoit eu l'avantage de voir l'Italie comme beaucoup d'autres. Il ſentoit lui-même l'utilité de ce voyage, & convenoit des fruits qu'l en auroit recueillis, s'il l'eut exécuté: mais ſon cœur encore jeune étoit épris d'amour pour la fille de ſon maître, & cette paſſion l'emporta ſur la convenance de ce voyage. Il ne voulut point quitter l'objet de ſa flamme de crainte de le perdre, & ſe flatta de réparer ce que ſon art perdoit par là, en étudiant les ouvrages des maîtres italiens, dans les copies qu'il pourroit rencontrer en Flandre, où il y en avoit quantité d'excellentes; ainſi il ſe maria dans ſa jeuneſſe & ſe mit dans une eſpéce d'impuiſſance de voyager.

Fixé en Flandre, mais fortement réſolu de ſe dédommager des pertes que ſon établiſſement lui cauſoit, il viſita les curieux du païs pour voir chez eux les tableaux des maîtres tranſalpins, qu'il copioit avec une ardeur extrême. Ceux du Caravage, du Titien, de Paul Véroneſe & de Baſſan avoient pour lui des appas enchanteurs; il ne ſe laſſoit point de les admirer & il en fit une étude toute particuliere. Il fréquentoit en même tems les principaux peintres d'Anvers, examinant leurs ouvrages & leurs manieres. Il y en a qui diſent, qu'il fut un des prémiers diſciples de Rubens. Il eſt certain que s'il ne prit point des leçons dans ſon école comme un diſciple, il l'imita du moins en beaucoup de choſes. A ces recherches il joignit une étude réfléchie de la nature & ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à ſa perfection dans l'état où il ſe trouvoit. Après ces ſoins, doué comme il étoit de grands talents & d'un beau génie, il commença à ſe donner pour maître & à peindre dans le grand goût à l'exemple de Rubens. Les ouvrages, où celui-ci l'avoit ſouvent employé, l'avoient mis à portée d'examiner particulierement ſa maniere. En homme prudent il avoit profité de l'occaſion & s'en ſervoit avec tant de ſuccès, qu'on prétend qu'il cauſa de la jalouſie à ſon original. Nous verrons ci-après ſi Sandrart a été bien fondé d'avancer tout ce qu'il a dit ſur ce ſujet, ne perdons point Jordaens de vue. Un pinceau moelleux, un coloris beau & ſolide, une compoſition riche & beaucoup de vérité paroîſſent dans tous ſes ouvrages: ainſi il ne faut point s'étonner ſi Rubens qui chériſſoit les beaux arts & ceux qui y excelloient à cherché à lui rendre ſervice.

D'ailleurs ſi nous mettons leurs ouvrages en parallele, nous verrons que Rubens pouvoit trouver en eux de quoi ſe raſſûrer, ſans avoir recours à la ruſe. On pouvoit remarquer à peu près la même beauté de coloris dans l'un & dans l'autre, les caractéres des paſſions peut-être mieux exprimés dans ceux de Jordaens & plus de reſſemblance avec la nature, mais le génie, l'invention, la correction du deſſein, des airs de têtes plus relevés & plus de nobleſſe dans la maniere de traiter les ſujets triomphoient toujours dans ceux de Rubens. Cependant Sandrart à dit, ſans en rapporter les preuves convenables, que Rubens craignant de trouver un rival dans Jordaens, lui procura ſecrettement l'occupation de peindre à détrempe des cartons pour les tapiſſeries, que le Roi d'Eſpagne lui avoit demandés, dans l'eſpérance que cette peinture affoibliroit la beauté de ſon coloris & le détourneroit de celle à l'huile, comme il arrive aſſez ſouvent à ceux qui s'y occupent long-tems. Voila le rapport de Sandrart, dont il n'allégue aucune preuve. Cependant il a été adopté de pluſieurs & a paſſé d'un auteur à l'autre, ſans que l'on paroîſſe ſe mettre beaucoup en peine s'il a été fondé ou non, & bientôt il paſſera pour une vérité inconteſtable, il aura pour ſoi le grand nombre & fort peu de perſonnes l'auront contrédit. Nous ne voulons point accuſer ici Sandrart d'impoſture, mais avant que de croire ce deſſein de Rubens contre Jordaens, nous lui demanderions volontiers qu'il nous apprît où il l'a puiſé. Si la choſe

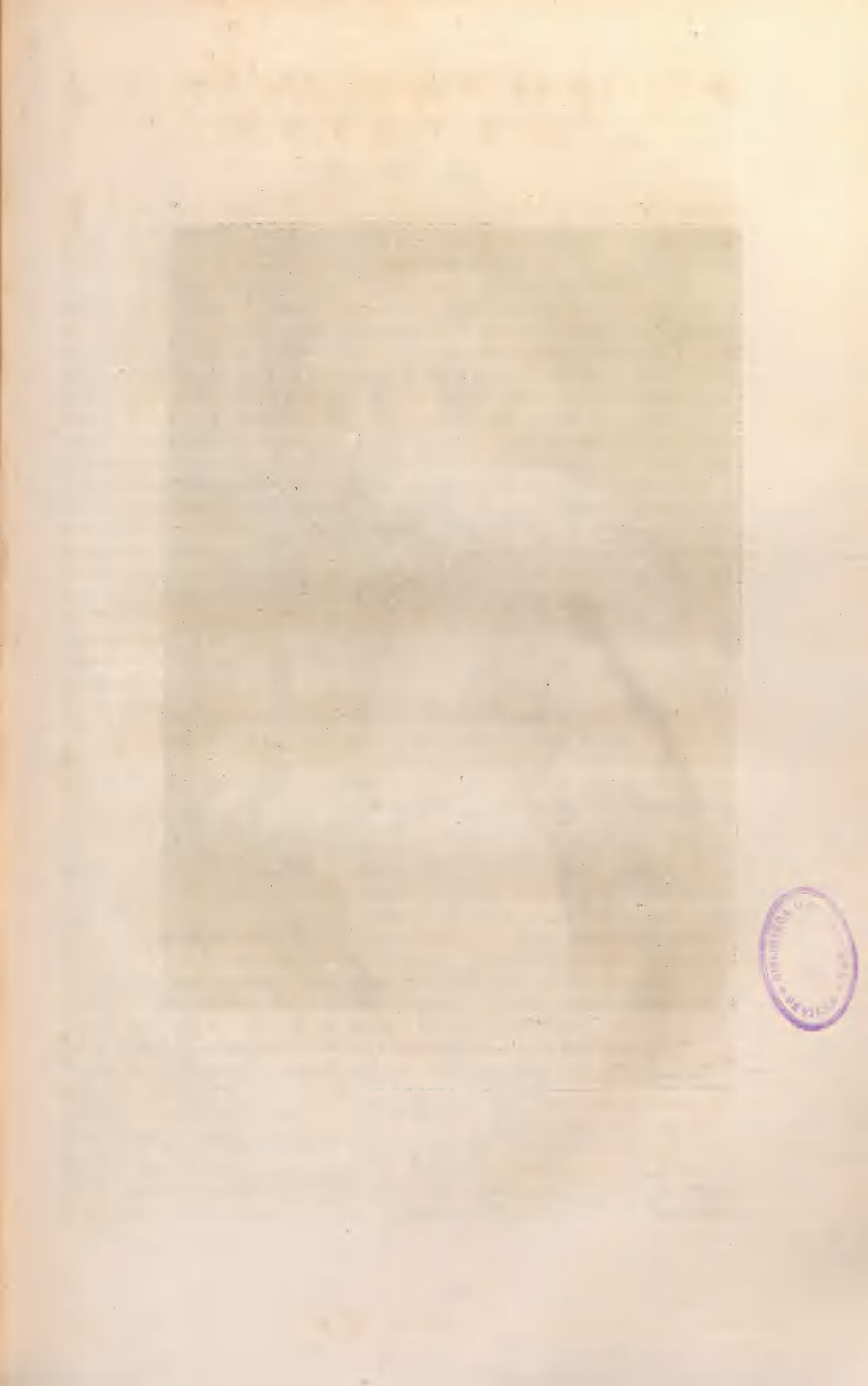
étoit véritable, Rubens étoit trop prudent, & trop jaloux de sa réputation que pour aller la noircir par la confidence d'un dessein aussi lache & aussi fourbe, beaucoup plus capable de lui nuire, que n'auroit pu faire la supériorité qu'il craignoit dans son rival. Sandrart a-t-il été le confident de Rubens? on sait assez que non, & il est fort apparent qu'ils ne se sont jamais vus, l'a-t-il puisé dans les auteurs? il n'en cite aucun, & fort peu l'avoient précédé sur cette matiere. Ce sera sans doute une conjecture, dont l'école de Rubens ne lui aura aucune obligation, & comme il dit ensuite que ce procédé répondit aux vues de celui qui en usoit, tandis que les derniers ouvrages de Jordaens attestent le contraire, il est aisé de décider combien on doit y ajoûter foi.

Jaques Jordaens exécuta ce travail sur les cartons avec beaucoup de distinction & réprit ensuite la peinture à l'huile avec le même goût qu'auparavant. Il est vrai que ses tableaux se vendirent pendant quelque tems à meilleur marché: mais le prix des choses ne suit pas toujours leur valeur intrinséque, la rareté les fait hausser, & on avoit baisser les mêmes choses lorsqu'elles déviennent communes. C'est ce qui est arrivé aux ouvrages de notre artiste, il avoit extrêmement multiplié ses tableaux par son assiduité au travail. On en voyoit quantité en Espagne, dans les Païs-Bas appartenants à cette couronne, & dans les Provinces-Unies: mais malgré cette abondance ils furent recherchés. L'Allemagne la Suéde, le Dannemark & la France en demanderent & on les employa à l'ornement des palais des Rois & des Princes, aussi-bien que des églises. Les talents de ce peintre ne brillent nulle part avec tant d'éclat que dans ses tableaux en grands. Ces sortes d'ouvrages seroient seuls capables de le faire placer au rang des plus célebres artistes, quand même il n'auroit possédé que ce talent, mais la variété de ses productions nous fait voir, qu'il ne connoissoit point d'autres bornes que celles de son art.

Charles Gustave Roi de Suéde lui fit peindre douze grands tableaux de la Passion de Notre-Seigneur pour l'ornement d'une salle, qu'on peut regarder comme autant de chefs-d'œuvre, les figures y sont si artistement travaillées quelles paroîssent comme en mouvement, & si bien arondies & détachées des fonds, qu'on diroit qu'elles sont en relief: avantage qui accompagne tous ses grands ouvrages. La Princesse Amelie de Solms lui en fit faire un de quarante pieds de hauteur à la gloire du feu Prince Fréderic Henri son époux, qui fut placé dans le Salon de la maison du bois proche de la Haie. Ce grand capitaine y étoit représenté sur un char de triomphe attelé de chevaux blancs avec des grouppes d'une belle invention, qui font allusion à ses actions héroïques. Il a fait une gallerie entiere & spatieuse pour le Roi de Dannemark exécutée avec un succès capable d'éterniser sa mémoire. Il réussissoit encore mieux dans le sujets moins élevés, & y rendoit plus parfaitement la nature, parceque demandant moins de noblesse, ils étoient plus convenables à son caractére. Témoins son Roi qui boit, un satyre soufflant le chaud & le froid, & une assemblée d'hommes & de femmes assis au tour d'une table & conversant ensemble. Ce dernier tableau est dans le palais Electoral à Dusseldorf.

Nous voyons dans la fable de Pan & de Syrinx peints de grandeur naturelle, que le paysage étoit du ressort de son pinceau: le site est choisi heureusement, le ciel clair rendant de beaux coups de lumiere, les arbres & le lointain bien représentés, & les accompagnements marquent un génie fécond. Cette piéce montre encore combien il étoit expéditive dans ses ouvrages, puisqu'on dit qu'il n'y employa que six jours. Il grava aussi à l'eau forte quelques tableaux du Titien & quelques-uns des siens: mais les connoisseurs n'ont point trouvé dans son burin, ce qu'ils ont loué dans son pinceau, & ces piéces ne peuvent point ajoûter à sa gloire: mais d'un autre côté ses desseins la relevent beaucoup & sont estimés. Si la correction du dessein & l'élévation des airs de têtes avoient répondu à sa grande intelligence & à sa belle composition, on auroit eu en lui un peintre accompli, & ses tableaux auroient une perfection qui leur manque.

Il vecut jusqu'à l'âge de 84 ans, étant mort à Anvers en 1678.





LVCAS VAN VDEN
PICTOR RVRALIVM PROSPECTVVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit *Cum priuilegio*
Vorsterman sculp.

LUC VAN UDEN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Luc van Uden naquit à Anvers en 1595. Son pére, peintre de la Reine d'Angleterre, malgré la médiocrité de ſon talent, fut ſon prémier maître, & ne lui eut inſpiré qu'une maniere bien commune, ſi la bonté de ſon génie ſuppléant au défaut de l'éducation, ne lui eut ſuggeré des moyens plus efficaces pour arriver à la perfection de ſon art. Les diſpoſitions naturelles valent bien l'inſtruction, & ſi le déſir d'apprendre s'unit à elles, il n'eſt point d'obſtacle qu'un homme ne ſurmonte en matiere d'art ou de ſcience. C'eſt de quoi Luc van Uden nous fournit une preuve. Surpaſſant ſon pére par ſes progrès, il s'apperçut qu'il avoit beſoin d'un maître plus habile pour ſe former, mais les commodités lui manquoient pour en payer un. Dans ces circonſtances il eut recours à la nature. Maître excellent, qui ne refuſe ſes leçons à perſonne, & qui en donne des nouvelles à chaque inſtant, quand on prend la peine de le conſulter. Ce fut l'occupation de van Uden, & c'eſt dans cette école qu'il à pris la maniere grande & moëlleuſe par laquelle il s'eſt diſtingué entre les païſagiſtes.

Dès le prémier point du jour ſe dérobant aux douceurs du ſommeil, il alloit parcourir les campagnes, afin d'obſerver les effets merveilleux que la lumiere produit ſur les objets, dans des moments heureux & paſſagers de l'aurore naiſſante, & lorſque le ſoleil approchant de l'horiſon diſſipe les vapeurs de la terre par ſa clarté & par ſa chaleur. Le crayon à la main, il ſaiſiſſoit ces occaſions rapides pour ébaucher les beautés qui s'offroient à ſes yeux & retournoit au logis l'imagination remplie de ſes découvertes. Il paſſoit la journée en réflexions utiles ſur ce qu'il avoit vu, & en tranſportant ſur la toile ce qu'il avoit pour ainſi dire eſquiſſé ſur le papier, juſqu'à ce que le coucher du ſoleil le rappella au vrai attelier des grands païſagiſtes, pour étudier les nouvelles opérations de la lumiere, lorſque cet aſtre va ſe perdre ſous notre horiſon. Ce fut dans cette bonne école que van Uden forma ſon goût, prennant les leçons de la prémiere & de la plus excellente main. C'eſt ce vaſte & fécond original qui lui fournit les penſées enchantées qui le font admirer dans les cabinets, en le faiſant diſputer le pas aux Franciſques, aux Guaſpres, aux Pouſſins, & à tout ce que les écoles de l'Europe ont fourni de meilleurs païſagiſtes.

Malgré tant de capacité la fortune n'étoit qu'une marâtre pour notre artiſte, elle ne lui donnoit que le néceſſaire à la vie. La mort de ſon pére ne le mit point plus à ſon aiſe, il ne lui laiſſoit qu'une ſucceſſion fort mince. Cette ſituation peu heureuſe a peut-être contribué à l'excellence, où il a porté ſon art, dit l'auteur du ſupplément de l'abregé de la vie des peintres imprimé à Paris en 1752. Eraſme de Rotterdam penſoit autrement, quand le penchant qui nous porte à l'étude d'un art ou d'une ſcience, dit-il, ne fait pas plus d'impreſſion ſur nous, que les promeſſes ou l'eſpérance de parvenir par là à la poſſeſſion de quelque autre objet, c'eſt une marque qu'il n'avoit point aſſez d'aſcendant ſur notre cœur pour le porter à y exceller: mais quand une inclination naturelle nous entraine & qu'elle eſt accompagnée de zèle & d'application, c'eſt alors que l'iſſue de nos entrepriſes eſt toujours glorieuſe. Cet artiſte commença à ſe ſouſtraire au ſommeil & à s'appliquer avec ardeur à la peinture, dans un âge où la jeuneſſe n'a point coutume de s'inquiéter beaucoup l'eſprit du lendemain.

Le peu d'éducation que van Uden avoit eue, la vie champêtre qu'il avoit menée pendant quelques années, pour ſe procurer une connoiſſance plus exacte de la nature, & ſon aſſiduité à l'étude l'avoient privé des uſages du monde & l'avoient pour ainſi dire enterré dans ſon attelier. Bien différent de ces peintres qui ont vu beaucoup de païs, il n'étoit gueres propre à ſe faire valoir par ſa préſence. Ses ouvrages lui rendirent ce bon office, ils étoient recherchés, tandis qu'il étoit encore inconnu. Le célebre Rubens les vit & conçut de l'eſtime pour celui qui les avoit peints. Informé que c'étoit van Uden, & apprennant

combien peu il étoit favorisé de la fortune, il résolut de lui rendre service. Des qu'il l'eût rencontré, il lui témoigna de l'estime, l'introduisit chez les connoisseurs & lui procura de l'occupation. Van Uden commença à débiter ses ouvrages, son sort s'adoucissoit & sa réputation se répandoit : mais Rubens acheva de l'établir en se servant de son pinceau pour peindre les ciels & les paysages de ses tableaux. Il n'en falloit point davantage pour accréditer van Uden, qui savoit parfaitement accommoder sa maniere & son ton de couleur à celui de Rubens : mais celui-ci voulant étendre sa protection encore plus outre, peignit lui-même quelques belles figures dans les tableaux de notre paysagiste : ce qui eut un tel effet, que dès lors van Uden eut toujours de quoi s'occuper, & faire valoir son talent.

Appuié du crédit de Rubens & éclairé de ses sages conseils, il forma de grandes entreprises qui lui firent un grand nom. La ville de Gand lui demanda plusieurs grands tableaux, pour la décoration des chapelles de son église cathédrale. C'est ici que le pinceau de van Uden étala une bonne partie des beautés qu'il savoit produire, en rangeant avec autant d'ordre que d'agrément les richesses & l'abondance de la nature. Ici ce sont des côteaux charmants, des vues enchantées & une agréable verdure qui y régnent. Là ce sont des lointains admirables, variés quelquefois d'un grand nombre d'objets différents, des bois, des rochers, ayant tantôt des arbres crûs dans leurs fentes, tantôt des ruisseaux qui se précipitent. Des cieux clairs contribuent à en dévoiler les charmes, tout y est intéressant, tout s'y soutient, & par tout régne une touche légere avec laquelle il feuille parfaitement ses arbres, ensorte qu'il ne leur manque que le mouvement, pour faire décider que c'est la nature même. Ces belles piéces exposées aux yeux du public & chargées de plusieurs figures très bien faites, mériterent l'approbation de tous les connoisseurs, firent connoître van Uden pour un excellent maître & lui assignerent une place honorable dans les cabinets des curieux. C'est ainsi que la protection de Rubens fit sortir les talents de van Uden de l'obscurité où ils languissoient, pour les mettre au plus beau jour : mais après la mort de Rubens nous perdons encore notre artiste de vue. Cependant la multitude de ses ouvrages peut persuader qu'il n'a point demeuré oisif, & qu'il éprouva pendant toute sa vie combien il est avantageux d'être protegé des grands hommes, quoiqu'on ait le bonheur de posséder de beaux talents.

Il mourut vers l'an mil six cent soixante, âgé d'environ soixante-cinq ans. C'est ce que nous avons pu découvrir par rapport à sa personne. Ceux qui ont écrit sa vie ou qui ont parlé de lui ne paroîssent point mieux instruits de ces faits, tous, exceptez un seul, dont nous avons parlé ici, n'en faisant aucune mention. Il est aussi incertain s'il a formé des éleves ou non, on sait seulement qu'un de ses fréres nommé Jaques s'adonna au même genre de peinture : mais qu'à beaucoup près il ne l'égala point. On ne peut rien voir de plus propre que la maniere de dessiner de Luc van Uden, ses desseins sont des plus finis, on ne peut y méconnoitre la nature. Il y a deux cabinets à Paris, un à Gand & un à Anvers, ou on garde bien précieusement quelques-uns de ses tableaux, & où on admire aussi bien qu'à la cathédrale de Gand sa maniere grande & moëlleuse, qui le distingue des autres paysagistes, une touche légere élegante & précise la caractérise. Des figures parfaitement dessinées ajoûtent quelque chose à la beauté de ses ouvrages, où il paroît toujours fin & piquant dans les petits, large & décidé dans les grands.

THEO-





THEODORVS ROMBOVTS

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit *Cum priuilegio*

Paul. du Pont sculp.

THEODORE ROMBOUTS PEINTRE.

&c. &c. &c.

THéodore Rombouts naquit à Anvers en 1597. Il ne paroît pas que ſes parents euſſent eu deſſein d'abord d'en faire un grand maître, vu la médiocrité du peintre chez qui ils l'avoient mis pour apprendre cet art : mais les belles diſpoſitions qu'il montra dès le commencement, les faiſant changer de ſentiment, ils le placerent chez Abraham Janſſens. Dans cette nouvelle école, il ſe livra à la peinture avec une ardeur & un goût que cet art n'a point toujours le don d'inſpirer, & y fit des progrès ſi rapides qu'au bout de quelques années, ſurpaſſant ſon maître par la beauté de l'invention, de ſes ordonnances pour les grands ſujets, & de ſon coloris, il crut devoir chercher des modéles plus parfaits pour former ſon goût & ſa maniére. Il alla voyager en Italie, n'étant encore âgé que d'environ vingt ans. La jalouſie que Janſſens conçut de voir préférer les ouvrages de ſon diſciple aux ſiens, hâta un peu ce départ & inſpira en même tems une nouvelle émulation à l'éleve.

Arrivé à Rome il étudia & copia avec une avidité extrême quelques tableaux des plus célebres artiſtes. Ces originaux répandirent de vives lumiéres dans ſon eſprit, il ſe ſentoit de nouvelles forces & bruloit du déſir de voler de ſes propres ailes. Sa Minerve le flattoit d'un heureux ſuccès, & lui promettoit une belle réputation, s'il pouvoit trouver l'occaſion d'employer ſon pinceau. Elle ſe préſenta enfin, & il parut qu'il ne s'étoit point trompé. Un gentil-homme françois, qui ſe trouvoit alors à Rome, fit le prémier uſage de ſon pinceau en lui demandant douze tableaux hiſtoriques, dont les ſujets étoient tirés du livre de la Génèſe. Il réuſſit parfaitement dans ce coup d'eſſai, & depuis tout lui fut favorable en Italie.

Dans ces heureux commencements, Rombouts appliquant une bonne partie de ſon tems au travail, reſervoit l'autre à l'étude de ſon art & à la continuation de ſes recherches, afin d'avancer dans la glorieuſe carriére qui venoit de s'ouvrir. Son nom alla prévenir le Grand-Duc de Toſcane en ſa faveur, il n'eut, qu'à paroître pour jouïr de l'eſtime de ce généreux Mécene des artiſtes. Etant allé de Rome à Florence, il y fut reçu avec le bel accueil que ſa réputation lui avoit préparé, le Grand-Duc l'employa pendant pluſieurs années à de grands ouvrages. Le ſuccès avec lequel il remplit l'attente du Prince, lui mérita de grandes récompenſes : de ſorte que ſe voyant comblé d'honneur, & ſa fortune conſidérablement augmentée, il réprit le chemin de la Flandre pour venir faire connoître à ſa patrie l'habileté de ſon pinceau.

La fortune l'accompagna dans les Païs-Bas, & dès qu'il y fut arrivé, il vit les principaux s'empreſſer à lui demander de ſes tableaux, à peine pouvoit-il ſuffire aux déſirs des curieux, plus il les multiplioit, plus ils étoient recherchés, la maniere de peindre qu'il s'étoit faite ayant le don de plaire aux Flamands auſſi-bien qu'aux Italiens. Dans cet applaudiſſement univerſel préſumant un peu trop de ſon talent, il crut pouvoir entrer en lice avec les plus fameux peintres qui floriſſoient alors en Flandre. Ce deſſein juſqu'ici ne paroiſſoit point encore blamable, l'émulation a ſon mérite, elle excite à l'étude, évertue les hommes, & les porte ſouvent à aſpirer à une perfection qu'ils négligeroient s'ils n'en étoient pas quelquefois émus : mais ils doivent prendre garde qu'elle ne dégénere point en envie. C'eſt ce que Rombouts a négligé. La réputation de Rubens faiſoit ombrage à celle où il aſpiroit, & il ne voyoit qu'avec peine l'approbation qu'on donnoit au pinceau de celui-là. Peut-être avoit-il hérité de ce défaut de ſon maître Janſſens ennemi déclaré de Rubens. Soit qu'il l'ait eu par héritage, ſoit qu'il y ſoit tombé parcequ'il regardoit ce peintre comme un obſtacle à la ſupériorité de ſon pinceau, il lui fut très préjudiciable à bien des égards. On a beau dire qu'il ne peignoit jamais mieux que lorſqu'il étoit animé contre Rubens, cela ne peut compenſer les dommages que cette jalouſie lui cauſa.

Se laiſſant trop emporter à ſa paſſion, il ne garda plus aucune méſure, il en vint juſqu'à mettre ſes ouvrages en parallele avec ceux de ce grand maître, & fit expoſer aux yeux du

du public, dont il attendoit le jugement les trois piéces ſuivantes. Un St. François ravi en extaſe recevant les ſacrés ſtigmates. Abraham ſur le point de conſommer le ſacrifice de ſon fils Iſaac, & la juſtice ſous l'émblême de Themis, avec tout l'appareil qui a coutume de l'accompagner. Il eſt vrai qu'il a excellé dans ces trois piéces, vrais chefs-d'œuvre de ſon pinceau, on convient que Rubens même fut ſurpris ſur tout à la vue de la troiſiéme: mais on tombe d'accord, que le tout étoit inférieur aux plus beaux ouvrages de celui-ci, ainſi la gloire que Rombouts remporta dans cette occaſion, ce fut d'avoir lutté avec quelque égalité de force contre le plus célebre peintre de ſon tems, & s'il n'eut point l'avantage de vaincre il put dire, *in magnis tentaſſe ſat eſt.*

Rendons ſincérement à Rombouts la juſtice qui lui eſt due, & diſons avec les connoiſſeurs, que dans ces tableaux peints avec un coloris, dont l'artifice ne cédoit point à celui de Rubens, on devoit admirer un ſtile élegant, des penſées heureuſes, des fictions hardies; effets aſſez ordinaires du génie & de l'anthouſiame, & ſi nous ajoûtons à cela une ordonnance très bien entendue nous aurons marqué tout ce qui peut juſtifier ce parallele d'ailleurs inégal. Lorſque Rombouts ſe trouvoit fatigué d'avoir peint des ſujets ſérieux, qui demandoient des efforts de génie & d'imagination, il avoit coutume, pour délaſſer ſon eſprit, de peindre des boutiques de Charlatans, des aſſemblées de cabarets, des décorations de théatre & autres ſujets de cette nature. Les perſonnages y étoient repréſentés avec beaucoup d induſtrie & une naïveté qui rendoit parfaitement la nature. Ces piéces étoient fort recherchées, la plûpart des cabinets les avoient reçues & elles ne contribuerent pas moins à l'accroiſſement de ſa fortune, que ſes tableaux ſérieux & hiſtoriques. Il amaſſa des richeſſes conſidérables: mais il les diſſipa en peu de tems par une entrepriſe inconſiderée qui hâta probablement la fin de ſa vie.

Toujours entêté d'aller de pair avec Rubens, il eſſaya de ſe mettre de niveau avec lui par la ſomptuoſité de ſon logement. Dans ce deſſein, il fit jetter les fondements d'une magnifique maiſon à Anvers, il en vit élever les murailles avec joie pendant quelque tems, dans la flatteuſe eſpérance d'arriver enfin à une égalité ſi ardemment déſirée: mais à peine l'édifice étoit-il parvenu à ſa moitié, qu'il vit ſes fonds épuiſés & les reſſources manquer par les maux qu'une guerre ſurvenue occaſionna. Il eut tout le loiſir de ſe réprocher la témérité de ſon entrépriſe, & il apprit, mais trop tard, que pour voler auſſi haut que Rubens, il eût dû avoir ſes ailes, s'il ne vouloit nous rappeller la derniere avanture d'Icare. Pour cacher ſon foible & éviter le mépris, dont ſa vanité alloit le couvrir, il fit courir le bruit qu'il devoit ſe rendre à la cour du Grand-Duc de Toſcane, pour y travailler à quelques grands ouvrages qui l'occuperoient long-tems. Tandis qu'il feignoit de ſe préparer à ce voyage, le chagrin, dont ſon cœur étoit rongé, minoit ſes forces, & le diſpoſoit inſenſiblement au paſſage de la vie à la mort, qui vint finir ſon déplaiſir en 1637, au rapport de quelques auteurs, & ſeulement trois ans après au rapport de Campo Weyerman. Son corps fut inhumé dans l'égliſe des Carmelites d'Anvèrs.

Il faut convenir que Rombouts avoit du talent, & du génie, qu'il poſſédoit très bien la partie du coloris. Sa réputation en auroit certainement tiré plus d'avantage, ſi moins prévenu en ſa faveur, il eut ſu éviter prudemment d'entrer en parallele avec Rubens, ſes défauts auroient moins paru & ſes beautés davantage. Au reſte ſi c'eſt une foibleſſe en lui d'avoir aſpiré avec un empreſſement ſi marqué d'égaler Rubens. C'eſt d'un autre côté un ſujet de louange d'avoir pu le faire avec quelque fondement, & c'eſt dommage qu'il lui en ait couté les biens & la vie, une plus longue auroit pu lui donner le loiſir d'arriver à un plus haut degré de perfection.





CORNELIVS SCHVT

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit.

Vosterman sculp. *Cum privilegio.*

CORNEILLE SCHUT PEINTRE.

&c. &c. &c.

IL y a eut deux peintres de ce nom vers le même tems, l'oncle & le neveu. Nous ne ferons qu'indiquer celui-ci, afin qu'on ne le confonde point avec celui ; dont nous devons parler , il mourut en Eſpagne dans un âge avancé vers l'an mil ſix cent ſoixante & ſeize. L'oncle naquit à Anvers en mil ſix cent. Un beau génie, de bonnes études, un excellent maître, tout nous promet un grand artiſte. La nature lui donna toutes les diſpoſitions néceſſaires à un habile peintre, l'éducation, l'étude de la Poéſie les cultiverent, & l'école du célebre Rubens les perfectionna. Ce fut là que profitant des leçons de ce grand homme, & que formant ſon goût ſur le ſien , il apprit à imiter la nature , & à exprimer par ſon pinceau les beautés que l'on admire dans ſes ouvrages. Pour le peu qu'on les examine, on verra que ſon talent étoit principalement pour les grands ſujets d'hiſtoire , ſon génie s'y nourriſſoit, ſes idées s'y développoient, & puiſant l'allégorie dans la Poétique, il la faiſoit briller dans ſes tableaux & les rendoit intéreſſants par les embéliſſements bien choiſis qu'il y introduiſoit avec autant d'eſprit que d'art. Il n'eut pas beſoin de luſtrer les païs étrangers pour aller ſe former ſur les grands hommes qu'ils avoient produits, la maiſon de Rubens pouvoit lui fournir cet avantage, elle étoit ornée de peintures, de ſtatues , d'architecture du plus grand & du meilleur goût. Le bel antique ſe trouvoit dans ſon cabinet, une rare collection d'eſtampes & de deſſeins qui ne devoient rien pour la beauté à leurs originaux, pouvoient l'inſtruire à fond de la maniere de chaque nation , & il trouvoit dans ſon maître des touches ſavantes, un grand goût, une élévation de penſées, un coloris excellent, & tout ce qu'il pouvoit déſirer pour ſe diſtinguer dans ſon art.

Il ne négligea aucun de ſes objets, tous en général furent celui de ſes études, & chaque en particulier celui de ſes réflexions ; ainſi, ſans ſortir de la maiſon de ſon maître , il devint excellent artiſte & bon connoiſſeur, en état de juger ſainement des talents des habiles gens de l'Europe & de l'antiquité. Sorti de cette école, il travailla pour ſon compte, mais le ſuccès ne répondoit point à ſon mérite , ſes tableaux n'étoient que fort médiocrement recherchés. Cet avantage n'eſt point toujours la marque ſûre des grands talents , le tems où un peintre commence à paroître, contribue quelquefois beaucoup à donner la vogue à ſes ouvrages & ſi Corneille Schut avoit paru plutôt ou plus tard ſur les rangs , il eſt fort probable qu'il eût été plus goûté : mais Rubens & van Dyck s'étoient alors emparé de l'approbation du public, & il étoit difficile à un jeune peintre de ne pas voir ſes talents éclipſés par ceux de ſes grands hommes. Dans ce tems dur, van Dyck lui donna des marques authentiques de l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite, en faiſant ſon portrait pour le faire graver enſuite, & l'inſérer dans la collection des grands hommes de ſon tems qu'il publia.

Cependant Corneille Schut continuoit de manquer d'occupation & ſon chagrin en augmentoit chaque jour. On rapporte que dans un mouvement d'impatience, il éclata groſſierement en plaintes contre Rubens, comme s'il eut été la cauſe de cette diſgrace. Le maître informé du procédé de ſon diſciple , s'en vengea d'une maniere digne de la grandeur de ſon ame : mais d'autant plus capable de charger de confuſion un homme qui penſe, qu'elle tournoit à ſon avantage , malgré l'indiſcretion de ſes plaintes. Il eſt moins dangereux, mais plus injuſte, d'offenſer un homme doué d'un vrai mérite, qu'un autre, dont l'intrigue & la fourberie ont cauſé l'élevation : celui ci convaincu d'un revers inévitable de fortune , ſi les myſtéres d'iniquité par leſquels il ſe ſoutient venoient à être dévoilés, ne reſpectera aucune loi pour ſe vanger du tort qu'il prétend lui avoir été fait : mais le prémier, ſe repoſant ſur l'innocence de ſes voies, & ſur le témoignage de ſa conſcience, ſentira qu'on ne peut tarir la ſource de ſon bonheur par des emportements, preſque toujours hors de ſaiſon , prendra ſon parti en galant homme & ne tirera qu'une vengeance convenable à ſon caractére. C'eſt ce que Rubens fit à l'égard de Schut , en lui procurant de l'oc-

l'occupation, au lieu de lui ôter le peu qu'il auroit pu en avoir, afin de l'obliger par là à abandonner le païs.

Une conduite si peu méritée de la part de Schut, le faisant rentrer en lui-même, lui donna occasion de connoître son tort, & de faire valoir ses talents, il eut commission de faire un grand tableau pour une coupole dans l'église de notre Dame à Anvers, où il étala les beautés de son art. Il représente l'assomption de la Vierge Marie environnée d'Anges, une Trinité remplit le haut. La composition est ingénieuse, les ornements qui environnent le bas sont bien entendus, on y remarque un pinceau mâle & vigoureux, beaucoup de feu & une touche legére. Il plut au chapitre de cette église qui lui en procura plusieurs autres dans la suite. Presque toutes les églises d'Anvers suivirent l'exemple de la capitale, ainsi l'occupation lui vint par une voie qui l'auroit peut-être beaucoup plus desœuvré qu'il n'étoit auparavant, s'il avoit eu le malheur d'offenser une ame moins noble que celle de Rubens. Il vaut mieux consulter son art sans amour propre, pour voir s'il n'a rien qui déplaise aux connoisseurs, que de rejetter le peu de cas qu'ils en font, sur l'excellence de celui des autres. Si Corneille Schut eut pris ce parti, il y en a qui disent qu'il auroit pu s'appercevoir que son dessein peu correct, pour ne point consulter assez la nature, & un ton de couleur qui le faisoit tomber quelquefois dans la farine étoient les véritables causes du peu de debit qu'il faisoit de ses tableaux.

Nous ne déciderons point ici, si cette critique étoit bien fondée ou non : mais il est certain qu'on a parlé de lui comme d'un maître habile dans son art. Outre le témoignage que van Dyck lui donna, Daniel Seghers excellent peintre de fleurs, si connu, & si utile à son ordre par celles qu'il a peintes pour le Prince & la Princesse d'Orange, & qui étoit capable de juger du mérite d'un artiste, faisoit estime du pinceau de Corneille Schut & l'employoit souvent pour faire des Camayeux dans les vuides de ses tableaux & de ses guirlandes de fleurs, où il réussissoit parfaitement, observant avec beaucoup d'intelligence la dégradation des teintes par l'affoiblissement du clair & de l'obscur. Nous lisons d'un autre côté qu'en revanche Seghers a quelquefois orné de fleurs des ouvrages de Schut: mais pour constater la chose il auroit fallu indiquer où ces tableaux étoient, ceux qu'on voit à Anvers n'offrant rien de semblable aux yeux des curieux, & n'en connoissant point ailleurs de la main de ce peintre qu'une Assomption dans l'église des Jésuites de Gand. On regarde communément pour les plus excellents de ses ouvrages une grande piéce allégorique composée à l'occasion de la paix entre la France & l'Espagne gravée par Hollart, & une Assomption qui sert alternativement avec trois autres tableaux à la décoration du grand autel des Jésuites d'Anvers

Fécond & judicieux comme son maître, dans l'ordre de ses riches compositions, il y fit souvent éclater ce qu'on peut puiser de plus beau sur ce sujet dans la poésie qu'il aimoit, & à laquelle il s'appliquoit; on a même vu d'assez beaux vers de sa façon & ses ordonnances poétiques font beaucoup d'honneur à ses talents. Il grava à l'eau forte plusieurs piéces de son invention & presque tous les graveurs, qui ont travaillé d'après Rubens, ont aussi travaillé d'après lui; nous les passons sous silence pour trancher au court. Ses desseins sont en grand nombre & fort connus & seroient beaucoup plus estimés qu'ils ne sont, si les têtes étoient moins grosses & les physionomies plus variées. On ne sait s'il a été marié ou non, ses éleves ne sont point plus connus, les dernieres années de sa vie, le tems, le lieu & les circonstances de sa mort, sont encore des choses entiérement inconnues, & dont les auteurs qui ont parlé de lui ne font pas la moindre mention.

GUIL-





GVILIELMVS DE VOS.
ANTVERPIÆ PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti. *S. à Bolswert sculpsit.*

GUILLAUME DE VOS PEINTRE.

&c. &c. &c.

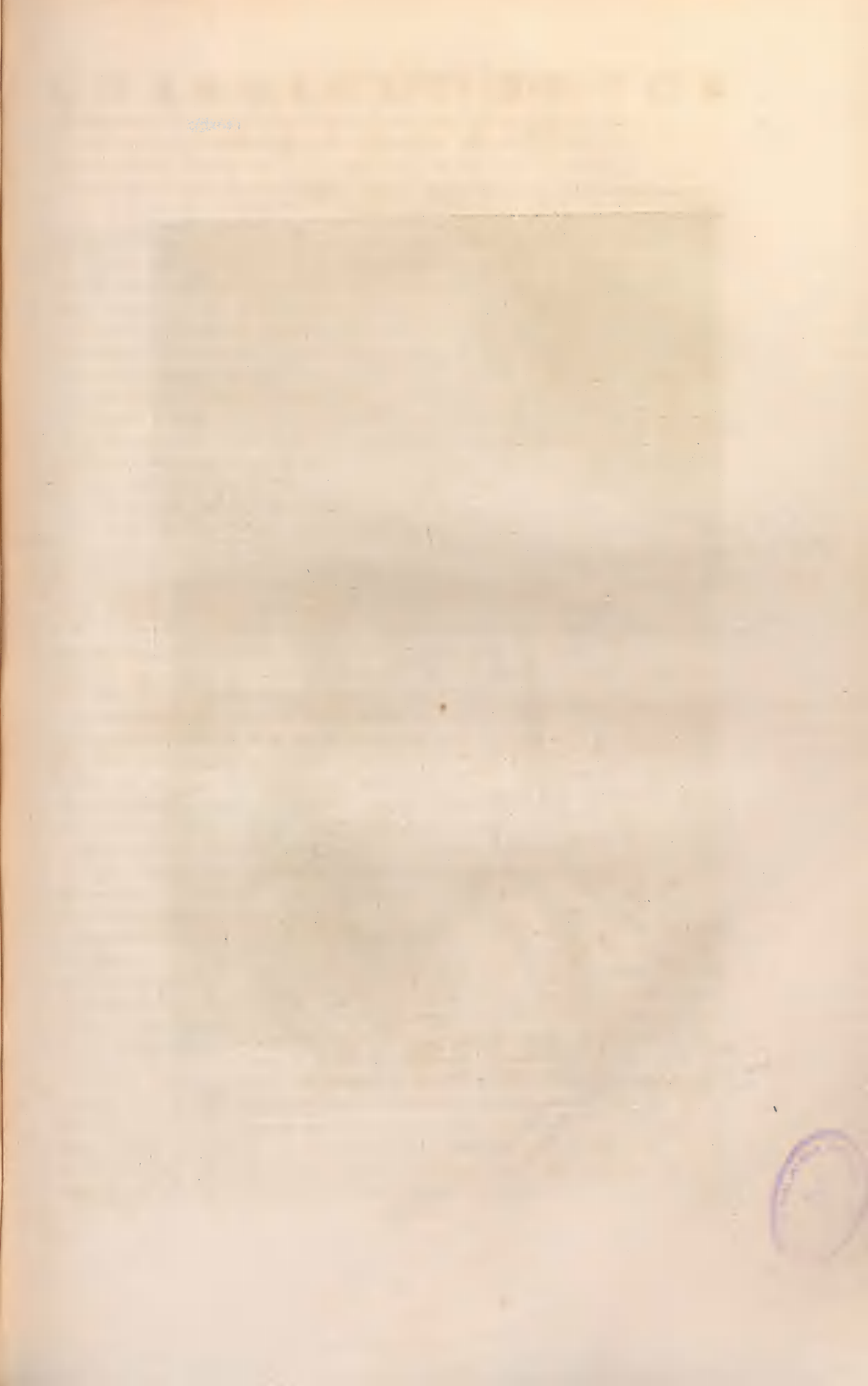
A voir le grand nombre de peintres, qui ont porté le nom de *De Vos*, on ſeroit tenté de croire que le génie pittoreſque a été un don particulier qu'il a plu à la nature de départir aux perſonnes de ce nom. La chronique des peintres flamands fait mention de ſept de Vos, entre leſquels Pierre & Martin furent les plus anciens. Celui-ci a été loué de tous les auteurs qui ont parlé des artiſtes flamands célebres par la peinture, & ſes ouvrages ont juſtifié abondamment les éloges qu'il en a reçus. Il fut des prémiers qui firent florir cet art dans ſa patrie. En voici encore quatre contemporains d'Antoine van Dyck, qui ſe ſuivront les uns les autres, & qui ont ſoutenu par leurs beaux talents la gloire que leurs parents s'étoient acquiſe par l'excellence de leurs pinceaux. Nous commencerons par Guillaume de Vos que nous croyons plus âgé que les trois ſuivants. Il étoit fils de Pierre de Vos & neveu de Martin de Vos artiſtes d'Anvers, où il naquit, ſans qu'on ſache en quel tems. Iſſu d'un pére qui étoit auſſi fils d'un peintre aſſez habile pour avoir été trouvé digne d'être reçu dans l'académie établie dans cette ville, la peinture devint l'objet de ſes occupations & de ſes études dès le bas âge, & enſuite celui de ſon panchant le plus vif. Il apprit les prémiers élements de cet art dans la maiſon paternelle : mais ſon oncle Martin, dont nous avons fait mention, charmé des belles diſpoſitions que ſon neveu faiſoit paroître, ſe chargea de ſon éducation & l'appella chez ſoi, dans le deſſein de le former, en lui découvrant tous les ſecrets de ſon art, qu'il avoit appris du Tintoret, ou puiſé dans les meilleurs maîtres italiens pendant ſon ſéjour en ce païs.

Le jeune de Vos profitant ſagement des leçons d'un oncle ſi généreux, & auſſi zèlé pour ſa perfection, qu'habile dans ſon art, fit des progrès rapides dans cette école, & s'éleva au deſſus de preſque tous les éleves qui venoient en grand nombre prendre les leçons de Martin de Vos. S'il s'en eſt trouvé parmi eux à qui il dut céder le pas, ce n'a été que Venceſlas Coeberger, pour les autres quelque habiles qu'ils ayent été, ils ſont toujours demeurés au deſſous de lui, & tous les auteurs conviennent que Coeberger & lui ont été les plus excellents artiſtes qu'ils ſoient ſortis de l'école de Martin de Vos. Il eſt ſurprenant que les écrivains de la vie des peintres ſe ſoient bornés ici en parlant de Guillaume de Vos, & qu'après avoir fait concevoir les plus belles eſpérances de ſes talents par le récit de ſes beaux commencements, ils aient paſſé ſous ſilence les ſuites qu'on en pouvoit juſtement attendre. Tout ce qui nous reſte à dire de lui ſe réduit à ces circonſtances, dont nous n'avons pu déterrer les dates, ni apprendre le détail. Sortant de chez ſon oncle il alla à la perſuaſion de ce ſage conſeiller chercher de nouveaux modéles à ſuivre, de plus grands maîtres à imiter & des originaux plus parfaits à copier. Ne pouvant mieux les trouver réunis qu'en Italie, il y dirigea ſes pas, y continua ſes études & ſatisfit ſa curioſité en viſitant les écoles italiennes, les égliſes & les palais de ce païs, où on ne ſe laſſe point d'admirer les chefs-d'œuvres des maîtres des beaux arts, qui en ſont un des principaux ornements. Tel eſt le génie des grands artiſtes : toujours déſireux d'une plus grande perfection, ils ne peuvent démeurer tranquilles tant qu'ils n'ont approfondi & épuiſé tout ce qui peut contribuer à étendre leurs progrès & à donner à leur art toute la perfection qu'on y peut ſouhaiter.

Il revint enſuite dans les Païs-Bas, la patrie rappelle preſque toujours la plûpart des hommes à talents, il ſe fixa à Anvers, fut fait membre de l'académie de peinture qui y floriſſoit alors, où les peintres médiocres n'auroient pu trouver place, & ſelon toutes les apparences, il finit ſes jours dans cette ville, qui lui avoit donné la naiſſance. Nous ne diſons rien de ſa maniere ni de ſes ouvrages, celle-là & ceux-ci ſont inconnus; ſoit que les

les malheurs du tems les aient faits périr, ſoit que paſſés entre les mains des perſonnes qui n'en connoiſſent point le mérite, ils n'euſſent point eu le bonheur de tomber ſous les yeux des curieux capables de les remettre au grand jour, & de faire paroître par là les beaux talents de leur auteur, qui ſe trouvent en quelque maniere enſévelis dans l'oubli & privés des éloges qu'ils auroient pu prétendre avec juſtice.

COR-





CORNELIVS DE VOS
PICTOR ICONVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit
Kosterman sculp.

Cum priuilegio.

CORNEILLE DE VOS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

ON ne conteste point à la ville de Hulst la gloire d'avoir donné le jour à Corneille de Vos : mais on ne sait point au juste en quelle année. Il y a quelque apparence qu'il étoit neveu du précédent, & frére ainé de Paul de Vos, dont nous parlerons dans la suite. Leur pére se nommoit Pierre, & exerceoit ses talents dans la peinture en cette ville. De là il s'est transporté quelquefois dans celles du voisinage avec sa famille, lorsqu'il y eut a peindre des ouvrages de longue haleine, & c'est peut-être ce qui a donné sujet de croire à quelques-uns, que Paul de Vos naquit à Alost. Opinion que nous n'avons point cru devoir suivre, parceque nous ignorons les raisons sur lesquelles elle peut être fondée. Notre artiste encore moins connu que son frére, naquit vers l'an mil six cent quatre-vingt-dix. La nature l'avoit doué d'une physionomie heureuse, qui annonçoit la beauté de son génie, & son pére le destina de bonne heure à la peinture, que presque tous ses proches parents avoient exercée avec succès. La belle réputation, l'estime du public & les biens considérables, que Martin de Vos son grand-oncle avoit acquis par cet art, étoient des puissants motifs propres à engager ceux de sa famille à marcher sur ses traces, s'ils vouloient se faire un grand nom & jouir d'une fortune semblable à la sienne.

Corneille de Vos commença a apprendre les élements de la peinture, sous les yeux & la direction de son pére. L'authorité & les exemples des parents, font ordinairement beaucoup d'impression sur l'esprit des enfants, & les soins d'un pére pour son fils, ayant généralement parlant, des avantages qu'on ne trouve gueres dans ceux d'un étranger, ont aussi souvent plus d'efficacité. Un maître, craignant quelquefois de se voir surpasser dans la suite, par un éleve qui montre de belles dispositions, ne donne que trop souvent ses leçons avec réserve : mais un pére a des sentiments bien différents. Charmé de se voir renaître en quelque maniere dans ses enfants, il ressent une double satisfaction, lorsque trouvant ceux-ci dociles à ses instructions, il a lieu de se flatter d'y voir revivre avec avantage des talents & un art qui font l'objet de son amour & l'appui de sa fortune. Sa gloire, son intérêt, & un certain amour propre se mettent de la partie ; il s'ouvre sans reserve, & dévoile même avec joie à ses enfants dévenus ses éleves tous les secrets de son art, & leur trace la route sûre qu'ils doivent tenir, pour arriver à la plus haute perfection. Ce fut ce que Pierre de Vos fit pour l'avancement de son fils. Celui-ci profitant soigneusement des bonnes instructions de son pére, marcha à pas de géant dans l'aimable carriére de la peinture qui lui étoit ouverte. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux progrès, & après avoir étudié quelques années dans cette école, il donna à son pére des preuves convainquantes, que s'il ne surpassoit point, du moins il égaleroit les grands artistes de son païs.

Plus avancé en âge, & dévenu assez habile pour ne trouver plus rien à apprendre sous la direction de son pére, il voyagea dans le dessein de se perfectionner : mais nous ne savons vers quelles contrées il dirigea ses pas, combien d'années durerent ses voyages dans les païs étrangers, ni quelles y furent ses études & ses occupations. Cette période de sa vie est entierement inconnue. La coutume des peintres flamands étoit d'aller voir les écoles d'Italie, & il est probable qu'il marcha sur leurs traces. Ceci cependant n'est que conjecture. Il revint dans sa patrie & s'établit à Anvers, où il a travaillé long-tems. Il tint chez soi une école de peinture, qui a été fort fréquentée. Plusieurs éleves distingués par leur savoir s'y sont formés, & leurs beaux talents ont rendu ceux de leur maître fort recommandables. Sa touche large, facile & décidée annonce le grand artiste. On le reconnoit aisément dans les ouvrages de Jean Cossiers, le meilleur de ses éleves, qui a sui-

vi ſon goût & ſa maniere dans preſque tout ce qu'il a fait en Flandre. Nous n'avons pu découvrir d'autres circonſtances de la vie de Corneille de Vos, & on ne trouve point vers quel tems il mourut. Tel fut le ſort de pluſieurs autres artiſtes ſes contemporains. Le mérite n'a pas été pour lui, ni pour eux un titre ſuffiſant pour engager les écrivains de ſon ſiécle à donner au public toute la connoiſſance de leurs perſonnes & de leur talents qu'on pourroit ſouhaiter, tandis qu'ils ſe ſont étendus fort amplement ſur le chapitre de quelques autres, qui avoient une capacité fort médiocre en comparaiſon de celle de notre artiſte & de ceux de ſa famille.





SIMON DE VOS

PICTOR IN HVMANIS FIGVRIS MAIORIBVS ET MINORIBVS ANTVERP.

Ant. van Dyck pinxit.
Paul. du Pont sculp.

Cum priuilegio.

SIMON DE VOS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUoique plusieurs bons artistes nommés de Vos se soient distingués dans la peinture, pendant le cours du seiziéme & du dix-septiéme siècle, l'origine & la vie de chacun en particulier n'en est pas plus connue. On ne sait point qui fût le pére de celui dont nous devons parler ici. La seule conformité de nom dans un même païs, & un même talent dans la peinture, à la différence du goût près, peuvent donner sujet de croire qu'il étoit de la même famille que les précédents. Nous passerons légerement sur cet article. Ce n'est point sur la qualité de l'extraction d'un peintre, qu'il faut poser les fondements de son éloge: mais sur l'habileté qu'il a fait paroître dans son art. Il pourroit être issu d'un sang noble & illustre & avec cet avantage avoir rampé dans une médiocrité peu estimable. Au contraire quelqu'obscure que puisse avoir été sa naissance, s'il a possédé des talents supérieurs, il occupera toujours avec justice une place distinguée entre les excellents peintres, & ses ouvrages figureront avantageusement dans les cabinets les mieux choisis avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres. C'est par ce seul endroit que nous voulons envisager Simon de Vos: les auteurs de la vie des peintres ayant gardé le silence sur l'histoire de la sienne, & s'étant contentés d'indiquer seulement la ville qui lui donna le jour, & le tems auquel il naquit. Nous commencerons avec eux, & au défaut de la connoissance des actions de sa vie, nous ferons une courte mention de ses ouvrages, principaux monuments de sa gloire, que la durée des tems a épargnés, & que les connoisseurs regardent toujours avec plaisir.

Suivant l'opinion commune Simon de Vos naquit à Anvers, en mil six cent trois, année féconde en peintres selon la remarque de Mr. Houbraken. On ne dit point de qui il apprit les prémiers élements de son art: mais on convient unanimément qu'il en possédoit à fond la théorie, & la pratique, & qu'il ne s'est point écarté de l'une ni de l'autre dans la composition & l'exécution de ses ouvrages. Il n'étoit point de ces artistes, dont le talent est borné à un seul genre de peinture: ses vastes études, ses méditations refléchies sur les principes de son art, & son assiduité au travail, avoient mis son pinceau en état de se signaler dans les plus beaux & les plus nobles sujets historiés. Un goût élevé lui donna de l'éloignement pour les sujets bas, où, quoique les beautés de l'art puissent se faire sentir, le génie du peintre n'y acquiert ordinairement que fort peu d'honneur. Dans la peinture il en est à peu près de ces derniers tableaux & des tableaux d'histoire, comme des farces & de la tragédie au théatre, on voit aisément combien un goût l'emporte au dessus de l'autre, toutes choses étant d'ailleurs égales. On en a vu assez souvent regretter beaucoup de peines & de tems employés à de belles bagatelles: au lieu qu'il arrive rarement de s'en répentir, quand on les a consacrés à des objets qui en étoient véritablement dignes. Le goût de Rubens n'est il pas préférable à celui de Brauwers?

Il y a toute apparence que ces considérations furent les regles que Simon de Vos suivit dans l'exercice de son art. Donnant à ses ouvrages tout le loisir nécessaire, pour les porter à un degré de perfection capable de mériter l'estime du public, à qui il se proposoit de plaire, il ne traita que des sujets propres à lui attirer l'approbation des personnes qui pensent & qui ont le goût bon, & nous ne trouvons nulle part qu'il ait jamais donné dans des Bambochades. Ses productions ordinaires étoient des tableaux d'histoire, dit Campo Weyerman. Il en fit quantité dans ce genre tant en grand qu'en petit, qui eurent la vogue & lui firent une belle réputation. Ceux-ci occupant une place honorable dans les cabinets des curieux sont les guarands certains de la supériorité de ses talents, & ceux là font l'ornement des sales dans les châteaux de la noblesse du païs & dans les mai-

ſons des riches particuliets. Les principales villes du Brabant comme Bruxelles, Anvers, Malines &c. en ont poſſédé la plus grande partie, mais nous ne voyons point qu'ils aient été beaucoup répandus au de là des Païs-Bas. Il n'en eſt pas de même des tableaux de chaſſe qu'il a peints avec beaucoup de ſuccès, & dont les payſages auſſi bien que les animaux annoncent un grand maître. Ils ſont les fruits de ſes quarts-d'heures perdus, & faiſoient ſouvent l'amuſement de ſon eſprit, lorſqu'il vouloit lui donner quelque relache, après avoir travaillé des ſujets qui demandoient beaucoup d'application. Les Princes d'Allemagne & les Seigneurs flamands témoignerent un empreſſement égal d'avoir des chaſſes de la façon de Simon de Vos. Les animaux y charment ſur tout par l'air de vie qu'il leur donnoit: ce qui fait croire qu'il en a quelquefois deſſiné d'après nature, ſoit dans les ménageries, ſoit en aſſiſtant lui-même aux parties de chaſſe. Un de ſes tableaux dans ce genre, qu'on voit chez l'Electeur Palatin, eſt plus que ſuffiſant pour conſtater ce que nous en avons dit.

PAUL





PAVLVS DE VOS

Antverpiensis, pictor in omni genere animalium etiam venationum, nec minus Instrumentorum tum bellicorum tum aliorum per totum orbem celebris

A. van Dyck pinxit

A. Lommelin sculp.

PAUL DE VOS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

MEssieurs Houbraken & Descamps ne s'accordent point sur le lieu ni sur le tems de la naissance de Paul de Vos. Le prémier dit qu'il naquit à Hulst, petite ville de la Flandre hollandoise, en l'année mil six cent sept, & le second le fait naître à Alost, ville la plus orientale de cette Province, en l'an mil six cent. Sans vouloir décider en faveur de l'un ou de l'autre, l'amour du vrai nous fait pancher pour l'opinion du prémier. Nous en disons la raison en parlant de Corneille de Vos. Il n'est point étonnant que le lieu & le tems de la naissance de notre artiste ne soient pas bien certains, la suite de sa vie étant encore plus inconnue. Ce n'est point par la plume des historiens que sa mémoire s'est conservée: mais c'est principalement par le rare mérite de ses ouvrages, & à en juger par eux, il fut un de ces peintres qui apporta en naissant les germes précieux des beaux talents, qui lui ont acquis une grande réputation dans la suite. Si l'éducation y a contribué en quelque chose, la nature semble en avoir fait la meilleure partie, tant en qualité de principe que d'original. C'est elle qu'il copioit par tout dans ses paysages ainsi que dans les animaux, dont il avoit coutume de les peupler, & il le faisoit avec une facilité que les meilleurs maîtres ne sauroient inspirer, si cette grande maîtresse n'avoit auparavant jetté d'une main libérale les heureuses semences dans l'ame de ceux qu'elle a destiné pour exceller dans la peinture.

Si on pouvoit douter que la fortune ait paru quelquefois une dure marâtre à l'égard de certains habiles artistes, nous ferions parler ici les Gysbrechts Thys, les Hercules Zegers & plusieurs autres: mais elle n'eut jamais de caprice pour Paul de Vos, elle lui fut toujours une mére bienfaisante, & non contente de le combler de biens dans son païs, elle l'accompagna constamment dans ses voyages, & lui menagea l'estime des grands pour qui il a presque toujours travaillé. Bien différent d'un grand nombre de peintres qui doivent chercher le debit de leurs tableaux, il fut souvent obligé de se dérober à la vue des curieux, parcequ'il ne pouvoit satisfaire à leurs désirs de posséder de ses ouvrages, & qu'ils étoient ordinairement retenus avant-même que d'être commencés. Il fut donné à fort peu de particuliers de pouvoir en obtenir, à cause du grand prix, dont l'Empereur & le Roi d'Espagne les payoient. Mr. Houbraken nous apprend qu'il voyagea dans plusieurs cours de l'Europe, où ses travaux & sa sage conduite lui firent beaucoup d'honneur & lui mériterent de grandes récompenses. Sa Majesté Catholique l'appella à Madrid & lui fit des présents considérables en reconnoissance des belles chasses, dont il avoit enrichi plusieurs appartements de ses palais.

Il n'a point tenu au Roi d'Espagne que notre artiste se fixât dans sa capitale: mais l'amour de la patrie l'emporta sur les bontés & sur les désirs de ce Prince. De Vos partit regretté des Espagnols, après leur avoir laissé des marques de son talent capables d'éterniser sa mémoire, & arriva dans les Païs-Bas à la satisfaction de la prémiere noblesse, qui faisoit une grande estime de ses tableaux. Le Duc d'Arschot un des plus puissants Seigneurs de ces Provinces, fut celui qui l'occupa le plus. Outre les grandes chasses qu'il lui fit faire pour la décoration de ses châteaux, il acheta bien cher tout ce qu'il put trouver de sa façon & en forma un cabinet qui a souvent mérité les éloges des curieux & des connoisseurs. Paul de Vos travailloit encore pour ce Seigneur en mil six cent soixante-deux: mais on ne sait point s'il vecut encore long-tems après, ni où il mourut, après avoir été si recherché & estimé, pendant le tems, où sa vie est connue du moins en partie: ainsi celui qui avoit été chéri des plus puissants monarques de son tems, à cause de ses rares talents, fut presque oublié par les auteurs ses contemporains.

R 2 Pour

Pour ce qui regarde ſes ouvrages, nous ajoûterons en finiſſant le recit abregé de ſon hiſtoire, que les chaſſes & les animaux furent les ſujets les plus ordinaires de ſes compoſitions. Dans ceux-ci ſon pinceau guidé principalement par la nature, en ſuivoit heureuſement la variété. Sa touche y eſt vraie juſqu'à tromper la vue, légere & fort expreſſive. Elle rend parfaitement les paſſions, tant dans les figures humaines que dans celles des animaux, & il ſe trouve peu d'artiſtes, qui aient peint ceux-ci avec autant de reſſemblance qu'il a fait. On a vu encore quantité de tableaux de ce maître, repréſentant des batailles, où les horreurs de la guerre & les différents caractéres des combattants ſont exprimés avec une énergie ſurprenante. Il a donné à ſes figures tout le feu & toute l'action qu'on pouvoit y ſouhaiter, les chevaux ſemblent ſe mouvoir avec fierté & intrépidité, comme s'ils entroient dans les ſentiments de ceux qui les montent. Maître abſolu de ſon pinceau, il fait voir par ces ſortes de piéces, qu'il ſavoit peindre d'une maniere forte & vigoureuſe lorſque le ſujet l'exigeoit, & faire ſuccéder à propos des touches libres & un goût heurté à la délicateſſe du travail, qu'on remarque dans quelques-uns de ſes payſages & dans les figures qu'il y a toujours introduites avec choix, pour rendre ſes compoſitions plus riches & ſes ſujets plus intéreſſants.

PIER-





PETRVS BREVGEL
ANTVERPIÆ PICTOR RVRALIVM ACTIONVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

PIERRE BREUGHEL
DIT LE JEUNE PEINTRE.
&c. &c. &c.

CE Pierre Breughel étoit frére de Jean Breughel, dont nous parlerons ci-après. Il seroit aisé de croire ce que nous trouvons de ces deux fréres dans divers auteurs qui ont écrit la vie des peintres, où qui en ont parlé en d'autres occasions, si on les lisoit séparément. Quelques fautes d'impression qu'on supposeroit avoir été copiées d'un auteur par un autre avec précipitation & sans examen, aideroient à concilier la narration de l'un avec celle de l'autre, & si on y trouvoit point toute la vrai-semblance qu'un lecteur éclairé est en droit d'exiger d'un historien, on éviteroit du moins des contradictions ou des impossibilités bien marquées, que l'on trouve dans le recit qu'ils en font, lorsqu'en lisant la vie des deux fréres, on cherche à s'en éclaircir dans celle du pére. Ici on découvre des faits, peut être vrais en eux-mêmes : mais qui répugnent absolument entre eux & se détruisent par les dattes qu'on y a mises. Nous donnerons du jour à ce recit obscur, après avoir dit briefvement ce qui est généralement avoué de Pierre Breughel *le vieux*. Il étoit fils d'un paysan de Breughel village situé près de Bréda, il apprit la peinture de Pierre Coek; passa ensuite en France, de là en Italie & revint à Anvers où il fixa son séjour jusqu'à ce qu'il alla se marier avec la fille de son maître. Pour lors il s'établit à Bruxelles, & y mourut. Il s'étoit fait aggréger à l'école des peintres d'Anvers.

L'auteur de l'abregé de la vie des peintres imprimé à Paris en 1745 chez André de Bure l'ainé, rapporte les mêmes choses & dans son recit marque la naissance du pére en 1565, son aggrégation à l'école d'Anvers quatorze ans avant sa naissance, c'est-à-dire, en 1551. prémiere impossibilité. La naissance d'un de ses fils en 1575 deuxiéme impossibilité morale, & qui pour la rareté du fait auroit souvent été remarquée, si elle eut été une réalité. Le vieux Breughel ayant aimé à plaisanter, auroit fourni par une paternité si précoce abondante matiere de plaisanterie. On dira que ce sont des fautes d'impression, je veux bien en convenir: mais ces fautes d'impression sont en partie soutenues par la suite du discours. L'auteur marque la mort du fils à l'âge de soixante-sept ans, en 1642, tems auquel quelques auteurs ont marqué celle du pére, auroit-il confondu l'un avec l'autre dans le court recit qu'il en fait? il à donné séparément la vie d'un des deux fréres, & il a eu soin de marquer à la marge lorsqu'il parloit de l'autre dans la vie du pére. Abrégeons cette critique; les faits se détruisent d'eux mêmes ou du moins leurs dattes: il seroit inutile de les refuter. L'auteur du dictionaire des beaux arts est tombé dans quelqu'unes de ces fautes quoique marquées, pour ainsi dire, en gros caractéres. On peut les y voir aux articles des deux Breughels. La plûpart des autres auteurs ont évité ce détail parcequ'ils n'y ont peut-être point trouvé la certitude qu'ils auroient souhaittée. Nous suivrons leur exemple & ne raconterons ici la vie de ce peintre que superficiellement sans fixer d'époque. Nous citerons nos guarands, afin que si ce que nous avancerons ne se trouve point d'accord avec ce que d'autres en ont dit, on puisse voir la source, où nous l'avons puisé, & être convaincu que nous avons fait choix de ce que nous avons cru de plus vrai-semblable.

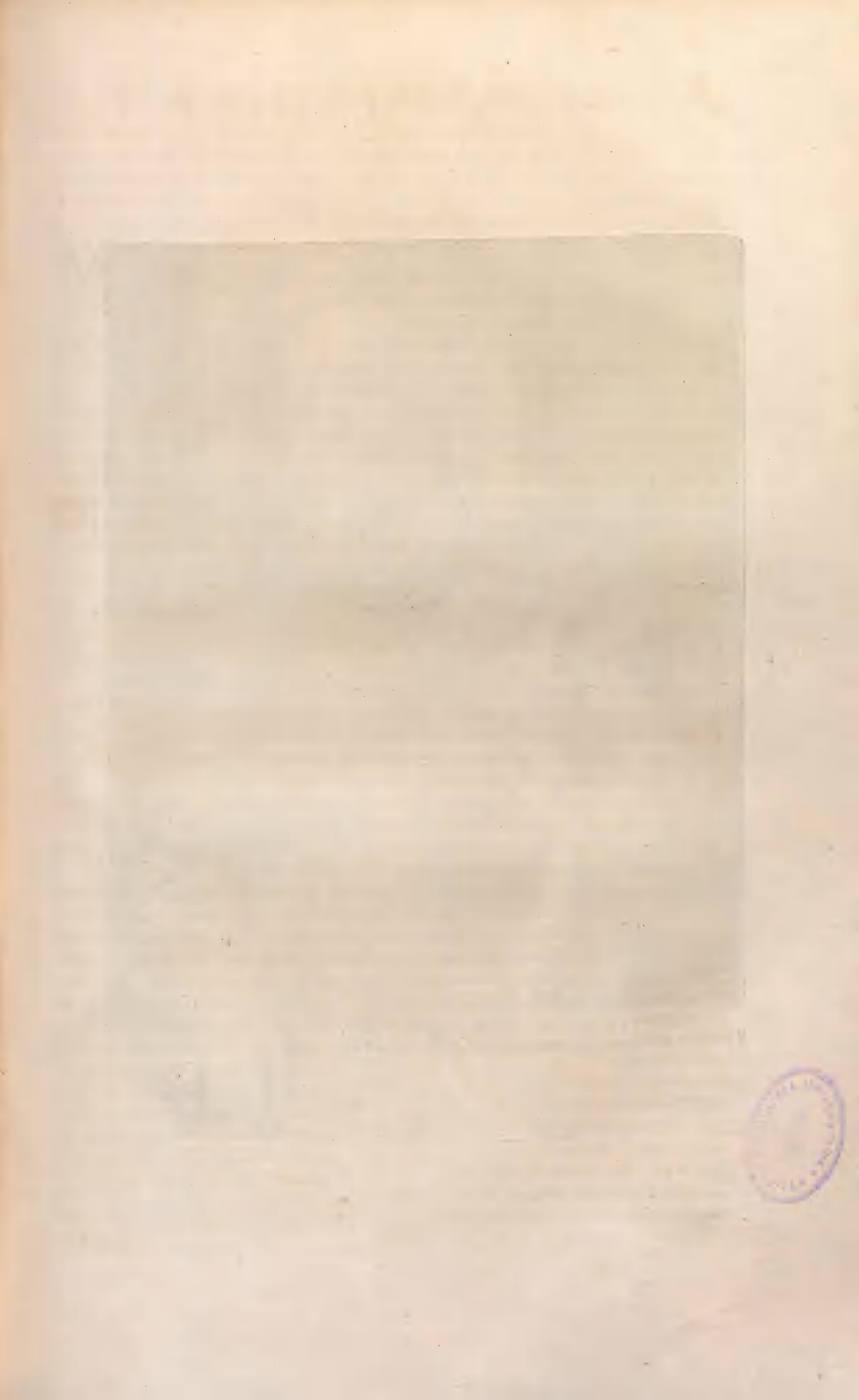
Plusieurs excellents artistes ont porté le nom du lieu de leur naissance & negligé celui de leur famille. Il y a quelque apparence que Breughel le vieux en usa ainsi, & transmit ce nom à ses fils. Mr. le Comte nous le fait soupçonner en disant, tome second page 217., qu'il porta le nom du lieu de sa naissance, & qu'il y avoit des Princes parmi ses ayeuls. En ce cas il seroit originaire d'une famille noble & illustre, dont une branche au moins auroit été confondue par des revers de fortune avec les paysans & réduite à vivre dans cet état. Le fils, dont nous parlons ici, naquit à Bruxelles, vu que son pére s'y étoit établi par son mariage, & qu'il n'en sortit plus. Ayant perdu son pére dans sa jeunesse il alla apprendre les principes de la peinture chez Coningsloo ou Cooninxloo qui épousa la veuve d'un des petits-fils de Pierre Koek. Quoique ce maître s'attachât principalement au por-

portrait, notre jeune Breughel donna dans un genre tout différent, où il excella dans la ſuite. Lorſqu'il ſe vit en état de pouvoir profiter de l'étude des grands maîtres, il paſſa en Italie. Il ſemble que cette école n'étoit pas moins conſiderée des peintres flamands, que ne furent autrefois celles de Corinthe & d'Athénes parmi les Grecs, où les ſciences attiroient même quelquefois de grands perſonnages d'Italie.

Soit que ſon inclination le portât à voyager, ſoit que la coutume du tems & du païs le déterminât, il marcha ſur les traces de ſon pére, paſſa les Alpes, & comme lui ſe fit connoître par les beaux ouvrages qui ſortirent de ſon pinceau. Le Grand Duc de Toſcane en ayant oui parler, l'employa à peindre dans ſon palais, où il a repréſenté Orphée jouant de la lire devant Pluton & Proſerpine aſſis ſur leur trône. Ces ſortes de piéces étoient parfaitement du reſſort de ſon pinceau, car nous apprennons d'une voix commune que ſon goût dominant étoit de peindre des ſiéges de villes, des feux & des incendies. Il pouvoit laiſſer prendre un libre eſſort à ſon eſprit dans cette occaſion, où il s'agiſſoit de peindre des divinités Infernales, dont on a feint le ſéjour enflammé. Le même auteur nous apprend qu'il y fit auſſi un payſage repréſentant la tentation de St. Antoine au déſert, c'eſt celui que nous avons critiqué au commencement de ce diſcours, mais il ne nous dit point quel en fut le ſuccès. Il n'eſt point difficile d'y ſuppléer par conjecture. Le Grand Duc étoit connoiſſeur, il aimoit la peinture & les peintres, ne faiſoit mettre la main au pinceau qu'à ceux qu'il croyoit dignes de ſes récompenſes, & ne laiſſoit placer dans ſes galeries ou dans ſon palais, que des ouvrages qui ſentoient le grand-maître; ainſi l'occupation que Breughel trouva chez ce Prince eſt un préjugé favorable à ſon mérite & à celui de ſes tableaux.

Il revint en Flandre, ſon talent lui fit un nom, mais il ne paroît point qu'il ait égalé ſon pére ou ſon frére, ſes ouvrages ſont plus rares que les leurs & ne ſont point ſi recherchés. La coutume qu'il avoit de repréſenter des diables & des embraſements lui ont fait donner le nom de Breughel d'enfer, & non ſes mœurs, que nous croyons ſans réproche. Le nom de Pierre qu'il avoit de commun avec ſon pére, nous empêche de rapporter pluſieurs autres circonſtances, de crainte d'attribuer au fils ce qui ſeroit propre au pére, ceux qui ont parlé de ces artiſtes n'ayant point toujours joint à leurs noms les épithetes par leſquels on les diſtinguoit. Le lieu & le tems de ſa mort & les autres particularités de ſa vie ne ſont point venues à notre connoiſſance, les auteurs flamands ayant gardé le ſilence ſur ſon chapitre & quelques françois qui en ont fait mention ne nous paroiſſant point aſſez inſtruits là-deſſus, pour oſer avancer ici ce qu'ils en ont rapporté. On dit que ſes deſſeins ſont plus détaillés que ceux de ſon pére, mais on obſerve en même tems que celui-ci employoit moins de bleu dans les fonds de ſes tableaux que l'autre.

Avant que de finir nous obſerverons que trois Breughels ſe ſont diſtingués dans la peinture, le pére & les deux fils, & que le génie ſatyrique à trouvé à chacun ſon ſobriquet particulier. L'eſprit facétieux du pére qui méloit toujours quelque trait de cette trempe dans ſes tableaux même les plus ſérieux l'a fait appeller par les flamands Pierre le Drole. Quoiqu'ils conviennent d'ailleurs que cette plaiſanterie ne ſe remarquoit gueres que dans ſon pinceau. La coutume de s'habiller proprement & de porter des habits de velour, à attiré à Jean le Sobriquet de Breughel de velour, & celui, dont nous parlons ici, ayant montré un goût décidé à peindre des diables des incendies & les feux, dont ont à coutume de déſoler les villes aſſiégées lui ont fait donner celui de Breughel d'enfer comme nous avons dit ci-deſſus. Nous ſerions obligés à Mr. le Comte s'il nous avoit indiqué le nom de la famille illuſtre, d'où il a tiré l'origine primitive de ces artiſtes & nous découvririons peut-être que ces noms ridicules qu'on leur a donnés, avoient leur ſource dans une ſécrete jalouſie contre eux: mais n'avançons rien témérairement, & défendons à nos ſoupçons d'aller chercher du myſtére dans la conduite d'autrui, & principalement dans celle des morts, dont les cendres ont acquis le droit de répoſer en paix.




THEODORVS VANLONIVS
PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM LOVANII
Paul. du Pont sculp.
Ant. van Dyck pinxit.
Cum priuilegio.

THEODORE VAN LOON
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Mr. Houbraken, dans ſon grand théatre des peintres du Païs-Bas, parlant de Théodore van Loon, rapporte qu'il étoit natif de la ville de Louvain, & ſelon la maniere dont il s'y explique, ce fut vers la fin du ſeiziéme ſiécle qu'il y vint au monde, mais Mr. Deſcamps, qui a écrit depuis peu la vie des peintres flamands avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, aſſure que la ville de Bruxelles donna la naiſſance à cet excellent artiſte ſans en marquer le tems, cependant l'inſcription miſe au bas de ce portrait gravé par Paul Ponce qui fut ſon contemporain, ſemble favoriſer l'opinion de Mr. Houbraken. Sa famille, ſon maître & les prémiers années de ſa vie ſont des choſes ignorées, & ſelon toutes les apparences elles demeureront inconnues, de même que les principales circonſtances de ſa vie, qui auroient pu faire paroître ici dans le peintre habile, le bon citoyen & le galant-homme: perſonnage toujours déſiré dans la ſocieté, dont le caractére eſt aſſûré de plaire, & dont les exemples ne peuvent être qu'inſtructifs & agréables. Mais où pourroit-on aller conſtater aujourd'hui les faits qui nous le montreroient tel, les auteurs de ſon tems ayant négligé de coucher par écrit les principales particularités de ſa vie? Théodore van Loon loin de leur être redévable à cet égard; pourroit plutôt ſe plaindre de leur ſilence, ſi ſon talent n'avoit ſuppléé à ce défaut. C'eſt lui qui l'a tranſmis juſqu'à nous, ce ſont ſes ouvrages qui publient hautement ſon excellence, & c'eſt par eux, que ſa mémoire devenue précieuſe aux yeux des connoiſſeurs, continuera de l'être tant que ceux-là ſubſiſteront, quand même toutes les langues ſe tairoient, & que toutes les plumes ceſſeroient d'écrire ſur ſon chapitre.

Ayant appris les élements de la peinture dans ſa patrie, & dévenu aſſez bon peintre pour pouvoir ſubſiſter honorablement de ſon art, il alla continuer ſes études en Italie. Dans ce ſéjour des beaux arts & que l'on peut regarder comme la patrie des plus excellents artiſtes, il s'attâcha long-tems à ſe former ſur les beautés que l'on admire dans les ouvrages de Raphael. Pendant qu'il s'appliquoit à copier ce rare original, il fit connoiſſance avec Carlo Maratti qui avoit choiſi le même maître pour être guide de ſon pinceau & de ſa maniere. Les mêmes vues les appellant journalierement dans les mêmes endroits, ils lierent enſemble une étroite amitié, & bientôt la maniere de Maratti, qui tenoit beaucoup de celle de Raphael, plut à ſon ami van Loon juſqu'au point qu'on la reconnoit dans tous les ouvrages que celui-ci a faits depuis. Il demeura un bon nombre d'années en Italie, où Florence & Rome l'occuperent ſucceſſivement. On voit encore avec plaiſir quantité de ſes tableaux qui décorent les palais & les égliſes de l'une & de l'autre de ces deux villes, & qui prouvent avec pluſieurs autres que la Flandre a produit d'excellents peintres.

Revenu de Rome à Bruxelles, il y travailla avec beaucoup de réputation. Ses ouvrages y furent recherchés, & preſque toutes les principales villes du voiſinage voulurent en poſſéder. On y reconnoiſſoit par tout le grand goût de l'école italienne; une belle élevation dans toutes les piéces qu'il compoſoit: un deſſein fin & exact dans les figures, des phyſionomies accompagnées de nobleſſe & de Majeſté, enſorte que ſi ſon coloris eût toujours répondu à ces avantages, on auroit pu le croire véritablement italien, tant il reſſembloit à Maratti dans les productions de ſon pinceau. C'eſt à ſes ombres principalement qu'on a quelquefois trouvé à rédire. Pour ſes tableaux ils ſont généralement eſtimés, exceptez quelques-uns, qu'on dit tirer ſur le noir. Selon l'opinion commune, Théodore van Loon mourut à Bruxelles après s'y être fait un beau nom & des amis: mais on ne dit point en quelle année. Ses ouvrages les plus connus dans les Païs-Bas ſont, deux tableaux d'autel dans l'égliſe des carmelites de Bruxelles & pluſieurs en petit dans celle de ſaint Gau-

geri de la même ville. L'église des Béguines de malines est ornée de deux grands tableaux de sa façon, dont l'un représente l'adoration des Mages, & l'autre la visitation de la vierge Marie, & dans l'église des Jésuites, on en voit un autre représentant saint François Xavier prosterné devant Marie & l'enfant Jésus. Des demons & des sorciers qui semblent fuir derriére le saint, sont allusion à la puissance qu'on lui a attribuée sur les esprits immondes.

AN-


UNIVERSITARIA
VILLA



ANTHONIVS VAN OPSTAL. BRVXELLENSIS PICTOR ICONVM.

Anthonius van Dyck pinxit. *Iacobus de Man exc.*

ANTOINE VAN OPSTAL
PEINTRE.

&c. &c. &c.

ANtoine van Opſtal étoit natif d'Anvers, où il apprit à fond le deſſein & la peinture, & d'où nous ne voyons point qu'il ait ſorti pour aller étudier dans les païs étrangers le goût & la maniere, dont ſes compatriotes ont paru pour la plûpart ſi curieux : mais content des copies excellentes qu'ils en avoient rapportées, & des ouvrages de Rubens qu'on pouvoit conſulter alors comme un original vivant, il s'appliqua ſi utilement aux unes & aux autres, qu'il fut regardé avec juſtice comme un des plus habiles peintres de ſon tems. Quand les auteurs ne nous en aſſûreroient point, les égliſes & les chapelles de la ville d'Anvers, dont les autels ſont ornés de ſes tableaux, le diroient hautement, & beaucoup de maiſons appartenantes à la nobleſſe de la ville & des environs, où les grands ſujets hiſtoriés qu'il a peints, décorent des appartements entiers pourroient en convaincre les connoiſſeurs. Il eſt aiſé de voir quel fut ſon talent principal & ſon occupation favorite. Quoique petit de taille, à ce que l'on dit, il donna dans les ſujets les plus grands & les plus majeſtueux, d'où il ne deſcendoit, que pour peindre des nimphes d'une rare beauté, & des figures d'enfants, qu'il faiſoit orner de fleurs par les meilleurs artiſtes d'Anvers & de Bruxelles, qui excelloient dans ce genre de peinture, le faiſant rarement lui-même, parceque ſon inclination le portoit beaucoup plus à peindre des figures humaines. Peut-être auſſi n'y auroit-il pas ſi bien réuſſi : car ſouvent un peintre, comme un autre artiſte, n'eſt pas moins curieux de donner des preuves authentiques de l'étendue de ſes talents que de leur beauté.

Comme il ne s'étoit point appliqué pendant ſa jeuneſſe à ſe faire une maniere particuliere : mais qu'il s'étoit toujours attaché à copier fidélement ce qu'il avoit pu découvrir de plus excellent dans la ville d'Anvers, il s'acquit beaucoup plus d'honneur lorſqu'il travailla d'après les grands maîtres que par les piéces de ſon invention. Le pinceau étant ſon talent principal & l'ordonnance le foible de ſon art. Mais la longue habitude qu'il avoit contractée de rendre fidélement les ouvrages d'autrui, lui ayant donné la facilité de ſe transformer heureuſement, pour ainſi parler, en tous ceux qu'il choiſiſſoit pour modéles, ne le dédommageoit-elle point du défaut d'excellence dans cette partie de ſon art qu'on appelle l'ordonnance ? Nous n'entreprendrons point d'en décider, & nous en laiſſerons le jugement aux maîtres de l'art : mais il eſt certain que pouvoir prendre autant de manieres qu'on copie de différents maîtres, eſt un talent aſſez rare dans la plûpart des peintres, dont on reconnoit la main, dès qu'ils l'ont miſe à un ouvrage. Ce don d'une imitation parfaite réuſſit ſi bien à van Opſtal, qu'il ſe fit admirer par là de tous les connoiſſeurs flamands & françois. Un ſeul exemple conſtatera invinciblement qu'il le poſſédoit & nous l'alléguerons pour conclure ſon éloge.

Un tableau d'autel peint par Rubens & qui orne le rétable de la chapelle de la confrairie du Mail dans l'égliſe de notre-Dame à Anvers, eſt celui dont nous voulons parler. Il conſiſte en cinq grandes piéces différentes. La principale couvre le contre-rétable & repréſente une deſcente de croix. Le dedans d'un des volets le myſtére de la viſitation de la Vierge Marie, & celui de l'autre le juſte Siméon ſous la figure d'un venérable viellard, tenant l'enfant Jéſus entre ſes bras, & tout brillant des rayons de la Divinité qu'ils rejailliſſent ſur lui. Leur dehors repréſente d'un côté ſaint Chriſtophle d'une taille giganteſque, portant le ſauveur du monde ſur ſes épaules & pliant ſous ce fardeau précieux & de l'autre un religieux, qui la lanterne à la main ſemble éclairer les pas de ce Saint. Ce grand & rare morceau qui a toujours été regardé comme le chef-d'œuvre du célebre Rubens, avoit excité depuis long-tems la convoitiſe de quelques curieux en France : mais voyant qu'ils

qu'ils ne pouvoient l'obtenir à prix d'argent, ils résolurent de le faire copier le plus exactement qu'il seroit possible, afin de satisfaire en quelque maniere leur curiosité. Le talent d'Antoine van Opstal leur étoit connu, ils jetterent les yeux sur lui pour l'exécution de leur dessein. Notre artiste s'en chargea avec plaisir, & s'en acquitta d'une maniere qui surpassant de beaucoup leur attente, les remplit de joie & d'étonnement. Il ne fit gueres moins d'honneur à son talent par cette copie, que Rubens en avoit acquis par l'original, & tous les connoisseurs convinrent unanimément, que la France ni les Païs-Bas ne possédoient point de peintre capable d'exécuter des piéces comparables à ces deux chefs-d'œuvre dans leur différent genre.

La maniere ordinaire de vivre d'Antoine van Opstal étoit une routine journaliere qu'il tint constamment jusqu'à sa mort, dont on ne trouve ni la date, ni le lieu dans les auteurs: cependant on ne doute point qu'il ne mourût à Anvers. Assidu au travail, il s'y occupoit depuis son lever jusques vers le soir. Pour lors il donnoit quelques heures de relâche à son esprit, en allant se divertir dans la compagnie de ses amis & des autres peintres, où ils avoient coutume de s'assembler à ce dessein. Jean Mytens très connu par ses beaux portraits fut un de ses éleves.

HO-


UNIVERSITARIA



HORATIVS GENTILESCIVS, ITAL.e
PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM, IN ANGLIA.

Ant. van Dyck pinxit
Vosterman Sculp.
cum priuilegio.

HORATIUS GENTILESCUS
PEINTRE ITALIEN.
&c. &c. &c.

LA plûpart des bons peintres flamands, ont abandonné pendant quelque tems leur patrie pour aller en Italie. Quelques-uns s'y sont établis & après y avoir passé leur vie y sont morts, presque inconnus de leurs compatriotes. Cette région n'a dédommagé la Flandre des grands artistes qu'elle lui enlevoit que par un fort petit nombre des siens. Notre Horace Gentilescus que les Flamands nommoient *Gentiel*, fut un de ceux-là. Il étoit natif de Florence véritable pépiniere de peintres & heureux refuge des beaux arts en Occident, lorsque la barbarie mahométane les chassa de l'Orient. Sandrart son intime ami & contemporain ne marque point le tems de sa naissance. Ceux qui ont écrit après lui sur le même sujet n'ont point ajoûté à la connoissance qu'il en donne, & les Italiens ne l'ayant point compté dans leurs différentes écoles, parcequ'il quitta leur païs de bonne heure & n'y retourna pas, il est demeuré inconnu en quelque maniere, & on ne sait de qui il a été éleve: ainsi étant obligé de suivre Sandrart, nous ne ferons point mention des commencements de sa vie.

Dès qu'il se sentit en état de plaire au public par son pinceau, il résolut de voyager, afin de voir ce qu'il y avoit de plus curieux en Europe. Il commença par l'Espagne, où il fit quelques grands tableaux pour Sa Majesté Catholique, qui ont été placés au palais de l'Escurial avec ceux des autres peintres italiens, qui décorent les appartements de cette maison royale. De là il s'embarqua pour passer en Angleterre: mais après y avoir fait quelque séjour, ne trouvant point à s'y occuper selon ses vues, il partit & vint dans les Païs-Bas. La beauté de ses ouvrages l'y fit connoître presqu'aussi-tôt & rechercher avec empressement. Sa réputation volant rapidement d'une Province à l'autre, fut solidement établie par tout où ses tableaux parurent. Il excelloit sur tout, dans la représentation des grands sujets d'histoire. Le Brabant & la Hollande l'occuperent alternativement, & dans l'un & dans l'autre il s'y acquit de l'honneur & des amis, tant par son talent pour la peinture, que par ses maniere honnêtes, & son genre de vie noble & réglée. Affable à l'égard d'un chacun, prévenant & généreux envers ses amis, il ne fréquentoit que les meilleures compagnies, où il étoit d'autant mieux reçu que négligeant les usages de sa patrie, il s'accommodoit prudemment à ceux des étrangers parmi lesquels il vivoit.

Ce fut pendant son séjour en Hollande, qu'il contracta amitié avec Sandrart son historien, & qu'il conseilla à celui-ci d'aller voir les écoles italiennes, & ce fut principalement de là que le bruit de ses talents passa jusqu'aux oreilles de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne. Ce Prince curieux en peinture & libéral envers les peintres, demanda deux tableaux à notre artiste. Celui-ci les fit à Amsterdam: l'un représentoit Marie Madeleine pénitente pleurant ses pechez, & l'autre Loth avec ses deux filles à l'entrée d'une caverne. L'auteur que nous suivons ne dit pas seulement de les avoir vus; mais il ajoûte qu'ils étoient parfaitement bien exécutés, d'un dessein très correct, d'un coloris brillant & solide & d'un grand goût. Etant peintre de profession & par conséquent connoisseur, son témoignage ne peut être ici suspect: mais si quelqu'un pensoit que l'amitié étroite, dont ces deux artistes étoient unis, auroit fait parler l'un trop avantageusement des ouvrages de l'autre, il n'a qu'à voir Charles prémier appellant ensuite Gentilescus à son service, pour détruire ce soupçon; car ces deux piéces ayant confirmé l'idée avantageuse de leur auteur que l'on avoit donné à ce Prince, elles mériterent son approbation, & celle des curieux qui se trouvoient à sa cour, & assurent par conséquent à notre artiste l'honneur que l'écrivain hollandois lui a fait.

Gentilescus sensible à l'honneur que Sa Majesté Britannique lui faisoit, abandonna les Païs-

Païs-Bas & ſe rendit en Angleterre, où il peignit pluſieurs grands ouvrages pour ce Prince, & où il mourut ſans qu'on ſache en quelle année. On ignore s'il fut toute ſa vie au ſervice de ce monarque, & le détail de ſes occupations, pendant le ſéjour qu'il y fit, les brouilleries domeſtiques, qui agiterent ce royaume vers ce tems-là, ayant plus occupé les écrivains de cette nation, que les artiſtes étrangers. Il avoit une ſœur en Italie nommée Arthémiſe, qui excelloit dans le même genre de peinture que lui, & dont Sandrart fait auſſi l'éloge. Il alla la voir pendant qu'il voyageoit dans ce païs, dit qu'elle peignoit même dans l'académie, indique quelques-uns de ſes ouvrages & rapporte l'accueil gracieux qu'elle lui fit.





PALAMEDES PALAMEDESSEN
PRÆLIORVM PICTOR IN HOLLANDIA.

Ant. van Dyck pinxcit.
Paul. Pontius sculp.

Cum priuilegio.

PALAMEDE PALAMEDESSEN STEVERS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUoique Palamede Palamedessen Stevers fût né à Londre, on le met cependant à juste titre au nombre des peintres hollandois, parceque la Hollande a été proprement sa patrie, n'étant venu au monde en Angleterre que par cas fortuit. Son pére flamand d'origine étoit établi à Delft. Excellent artiste il savoit parfaitement bien manier le marbre, le jaspe, l'agate & les pierres rares de cette nature, dont il faisoit des têtes, des vases & autres choses semblables avec beaucoup d'adresse & un succès merveilleux. Ce talent le fit connoître en Angleterre Jaques I. Roi de la Grande-Brétagne l'y appella afin de l'employer à son service. Prévoyant qu'il y feroit un long séjour, il conduisit sa femme avec lui, & ce fut pendant cet intervalle qu'elle accoucha de notre Palaméde vers l'an mil six cent sept. Le pére ayant achevé les ouvrages que Sa Majesté avoit souhaittés, retourna en Hollande pour y continuer l'exercice de son art, ramenant avec soi sa femme & son fils, qui demeura depuis dans cette Province, y vecut & y mourut. Ainsi on a cru devoir le mettre plutôt au rang des artistes du Païs-Bas, que de le compter parmi ceux de la Grande-Brétagne, qui ne l'a possédé que passagérement.

Dès son enfance on remarqua en lui un goût décidé pour la peinture, on le vit souvent employer au dessein la plume, dont il devoit se servir pour écrire, sans que son pére s'appliquât à faire cultiver ces semences précieuses, qui auroient produit un grand artiste. Peut-être destinoit-il son fils à toute autre chose: mais pour voir d'heureux progrès dans les enfants, il faut que les parents consultent moins leurs vues, que les inclinations & le goût de ceux-là. La plûpart des hommes naissent avec quelque talent particulier, la nature les ayant destiné tous à quelque art, emploi ou profession: mais si on veut qu'ils y excellent, il faut correspondre aux vues de cette mére commune, qui, quoique l'on fasse, tend toujours invariablement au but de ses desseins, & y arrive même souvent en dépit d'une éducation qui s'y oppose. C'est ce que l'expérience nous montre dans celui dont nous traitons. Destitué de maître qui l'instruisit dans la peinture, le penchant qu'il avoit pour cet art lui inspira le moyen de suppléer au défaut de leurs leçons, par l'étude de leurs ouvrages. Dans cette carriére, son génie lui tenant lieu de guide, il y fit un grand chemin pendant sa jeunesse. Avec quelle facilité & quelle promptitude n'auroit-il pas égalé ou surpassé les meilleurs artistes, si les préceptes savants d'un habile peintre, secondant ses inclinations & ses talents naturels, étoient venus contribuer à former son pinceau & à épurer son goût, en lui traçant la route qu'il devoit tenir dans le chemin de la perfection, où son penchant l'avoit engagé?

Ne nous plaignons point de la négligence ou de l'obstination du pére à ne point faire cultiver les dispositions & les talents du fils, la nature peut en avoir disposé ainsi pour faire mieux connoître sa puissance ou le mérite de ses dons. Le secours d'un maître auroit pu faire briller davantage l'art de Palamede: mais il faut avouer que ses talents naturels auroient été moins éclatants & moins précieux aux yeux des hommes; on auroit pu attribuer à l'éducation, ce qui étoit uniquement un don naturel ou le fruit d'une étude réfléchie. Se servir de maître à soi-même, faire des progrès qui mettent au niveau des grands hommes sans autre secours que celui de son génie; enfin être l'œuvre de ses propres soins, n'est-ce pas un avantage plus estimable & plus digne d'admiration, que d'exceller à l'aide des leçons d'un maître réiterées pendant plusieurs années? le prémier fut l'appanage de Palamede: ainsi nous croyons pouvoir l'exalter d'autant plus, qu'il est préférable en soi-même au second. Avec celui-là l'homme peut se faire considérer par tout, tandis que celui-ci a besoin d'un secours étranger pour avoir son mérite. L'esprit d'indépendance que les hom-

hommes aiment héréditairement ajoûte quelque choſe à la probabilité de cette opinion: quoique Palamede n'apprît la peinture ſans maître par aucun autre motif, que parceque ſes parents ne jugerent point à propos de lui en donner un.

Il lui arriva comme il eſt aſſez ordinaire aux grandes ames, plus elles rencontrent de difficultés dans l'exécution de leurs deſſeins, plus elles redoublent leurs efforts. Les obſtacles qu'il eut à ſurmonter ne firent qu'irriter ſon penchant pour la peinture, il ſe propoſa les tableaux d'Eſaie van den Velden pour modéle, s'attacha aſſiduement à les copier & à les imiter. Dans l'ardeur du déſir de ſe voir bon peintre, dont il étoit épris, on l'entendit ſouvent ſe dire à ſoi-même pour s'animer au travail, *allons recommençons encore une fois*. Ce zèle infatiguable le ſoutenant dans une entrépriſe auſſi difficile, il ſe fit une telle habitude de ſuivre le maître qu'il s'étoit propoſé, que les copies égalerent non ſeulement les originaux: mais qu'il peignit auſſi pluſieurs piéces de ſon invention dans la même maniere & le même goût. Ses productions lui firent de la réputation, les connoiſſeurs de ſon tems les honorerent de leurs éloges, & il ſe vit enfin en état de paroître avec les habiles maîtres par une route nouvelle & peu frayée. Ses compoſitions ſont ingénieuſes, la multitude des ſujets dans les tableaux où il a repréſenté des armées, tantôt en marche, tantôt campées, loin d'être confondus, y ſont diſtingués avec beaucoup d'art & de ſoin. Les païſages des campagnes où elles ſe trouvent, forment avec les figures des tous harmonieux. Il brille particuliérement dans les eſcarmouches & dans les combats entre des partis, ou des corps conſidérables de cavalerie. Sa touche imite bien le poil des chevaux, ces animaux paroîſſent agités de l'ardeur militaire des combattants qui les montent Les perſonnages ſont frappants, les paſſions & les caractéres rendent la naïveté de la nature: enſorte qu'on croiroit voir les ouvrages d'un peintre formé dans les meilleurs écoles.

Sa paſſion extrême pour la peinture, croiſſant à proportion qu'il avoit l'avantage de plaire au public, il n'en ſeroit point demeuré où il étoit, & ſe ſeroit pouſſé beaucoup plus loin, ſi la mort inexorable n'étoit venue trancher le fil de ſes jours glorieux & laborieux dans la trente-uniéme année de ſon âge, lorſqu'il donnoit les plus belles eſpérances de faire paroître des chefs-d'œuvre, qui auroient mis le ſeau de l'immortalité à ſon nom, & rendu ſes talents précieux à la poſtérité. Son corps fut enterré à Delft, où il mourut le vingt-ſixiéme de Mars mil ſix cent trente-huit. Il eut un frére nommé Antoine &c., qui fut auſſi excellent peintre de portraits. Celui-ci fut reçu en mil ſix cent trente-ſix, dans le corps de ces artiſtes qui floriſſoient à Delft, élu pluſieurs fois doyen de cette illuſtre compagnie, & la derniere en mil ſix cent ſoixante & treize.

DA-





DANIEL MYTENS

HOLLANDVS PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant. van Dyck pinxit.
Paul. du Pont sculp.
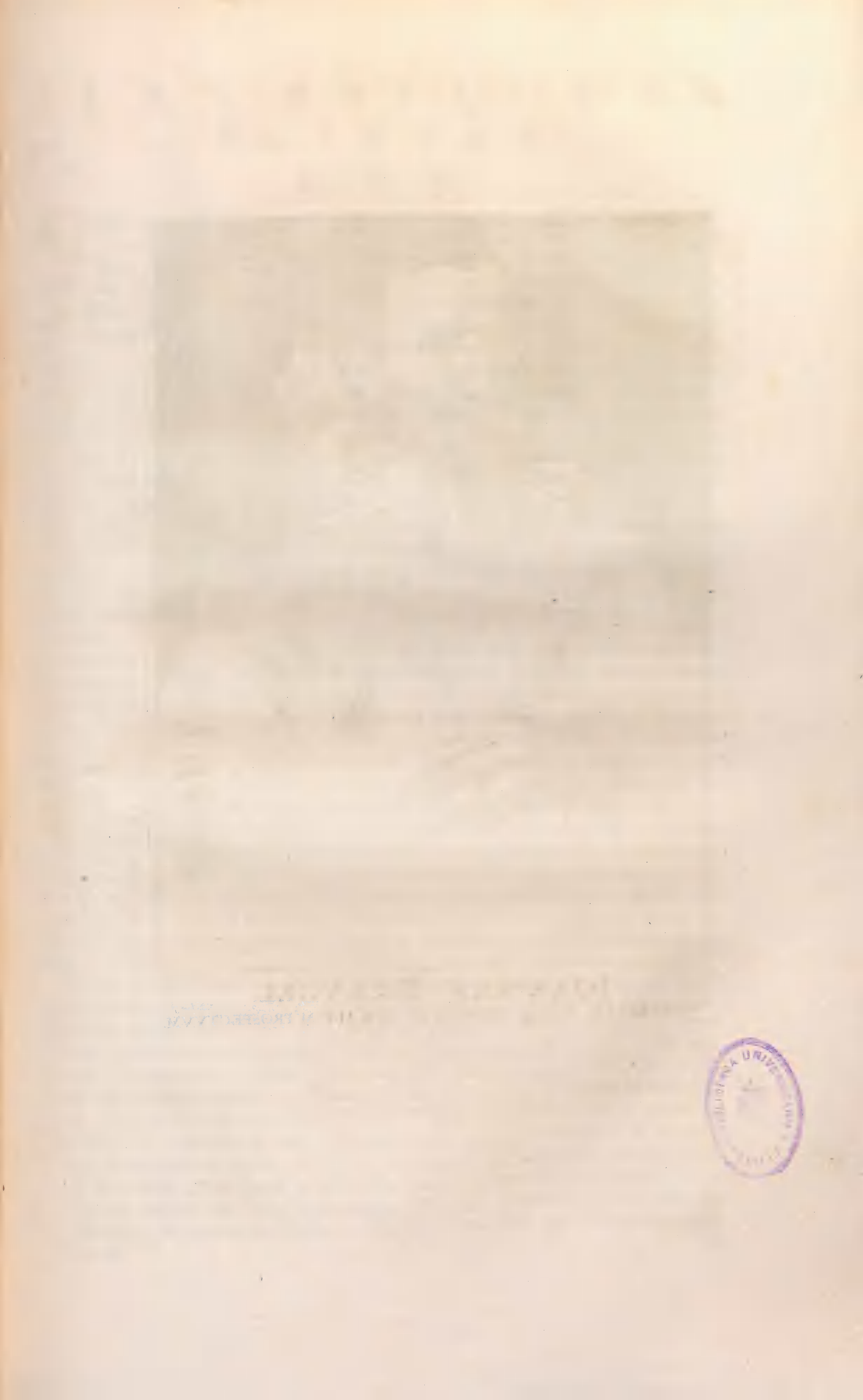
Cum priuilegio.

DANIEL MYTENS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

SI Corneille de Bie ne s'eſt point trompé, Daniel Mytens, dont nous allons parler, étoit Hollandois de nation. Ce n'eſt point l'envie d'ôter à la Hollande la gloire d'avoir été la patrie de cet artiſte, qui nous fait parler ainſi : mais la crainte que l'auteur brabanzon n'ait point aſſez examiné l'origine du peintre. Nous trouvons deux autres Mytens natifs de Bruxelles, dans les artiſtes, dont les auteurs flamands ont donné la vie au public : Arnold & Jean. Le prémier paſſa jeune en Italie, s'y établit & y mourut, peu de tems après qu'il eût marié à Rome une de ſes filles avec Mr. de Somer d'Amſterdam. Le ſecond étant devenu fameux peintre de portraits, fut appellé en Hollande pour y peindre ceux du Comte Henri de Naſſau, de la Comteſſe de Stirum ſon épouſe & de pluſieurs autres perſonnes de la prémiere diſtinction : mais nous ne trouvons aucun Hollandois nommé Mytens qui ſe ſoit appliqué à la peinture ni aux autres beaux arts, raiſon qui nous fait douter ſi Corneille de Bie n'a point peut-être pris le lieu où les Mytens ont exercé leurs talents pour celui de la naiſſance de Daniel, qui ayant le même talent que Jean Mytens & ayant comme lui peint grand nombre de portraits en Hollande, auroit pu donner par là occaſion à la mépriſe que nous voudrions éviter.

Les hiſtoriens qui ont traité ce ſujet & qui ſont en petit nombre, ne nous donnant point des lumieres ſuffiſantes pour éclaircir nos doutes, & pouvoir prononcer ici avec confiance, nous paſſerons dans cette incertitude à ce qu'ils nous ont fourni quant à l'exercice de ſon art. Il s'occupoit principalement à peindre les figures humaines de grandeur naturelle. Sa maniere douce & Suave le firent rechercher, & la beauté de ſes carnations le firent admirer des meilleurs peintres-même. Ce talent l'engageoit à peindre le nud autant que la nature du ſujet qu'il traitoit le lui permettoit. Il obſervoit ſoigneuſement les regles de la modeſtie dans tous ſes ouvrages, ne laiſſant rien ſortir de ſon pinceau, qui ne fût d'une exacte bienſéance. Circonſpection qui donne un préjugé favorable à ſa probité & à la régularité de ſes mœurs : la plûpart des peintres qui ont pris des libertés blamables en ce genre, ayant rarement parus irréprochables d'ailleurs dans leur conduite. Il fit quelques voyages à Bruxelles & à Anvers, où auſſi bien qu'en Hollande, il peignit les portraits de quantité de perſonnes illuſtres par leur naiſſance, leurs emplois ou leurs mérites qui lui valurent des ſommes conſidérables. C'eſt dans la derniere de ces villes qu'il fit connoiſſance avec le chevalier Antoine van Dyck ; qui a peint alors le portrait que vous voyez ici.

La plus grande partie des ouvrages de Daniel Mytens étant renfermés dans les maiſons des perſonnes pour leſquelles ils ont été faits, ſont demeurés cachés aux yeux du public, & ont peut-être contribué par là au ſilence que les écrivains de ſon tems ont gardé ſur ſon chapitre. On ignore le lieu & l'année de ſa mort.





IOANNES BREVGEL

ANTVERPIÆ PICTOR FLORVM ET RVRALIVM PROSPECTVVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

JEAN BREUGHEL
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUelques auteurs François qui ont écrit la vie des trois Breughels, ou qui en ont parlé en abrégé, sont si peu exacts, pour ne rien dire de plus, en ce qui regarde le pére, qu'on ne sauroit croire sur leurs paroles ce qu'ils ont avancé des fils par rapport à leur naissance. Afin de ne point ennuyer notre lecteur par des rédites, nous le prions de se donner la peine de lire ce que nous avons remarqué au commencement de la vie de Pierre Breughel le fils, il verra pourquoi nous ne marquons point les années de leur naissance, & pourquoi nous disons que Bruxelles les vit naître. Jean Breughel étoit fils de Pierre Breughel & d'une fille de Pierre Koek que son pére avoit épousé. Ayant perdu ce pére, lorsqu'il étoit encore jeune, il fut élevé chez sa grand-mére maternelle, où il cultiva les premiers principes de la peinture qu'il avoit reçus du vivant de son pére, jusqu'à ce qu'il passa chez Pierre Goe-kindt. Il apprit de celui-ci à peindre à l'huile & trouva dans son cabinet des commodités, que les jeunes peintres sont souvent obligés d'aller chercher dans les païs étrangers, je veux dire les tableaux des grands maîtres. Il profita de cette occasion, copia ces originaux; & fit à loisir ses réflexions sur leur rapport avec ses desseins. Cette pratique le mena si loin qu'en peu d'années il crut devoir voyager, s'il vouloit arriver à une plus haute perfection.

Dans ce dessein il quitta son maître & s'en alla à Cologne, où occupé uniquement à étudier la nature & à peindre des fleurs, il se fit un nom qui passera à la postérité la plus réculée. Ses tableaux furent regardés comme des prodiges, on n'avoit encore rien vu de si excellent dans ce genre. Ses fleurs, pour la plûpart d'un grand fini, avoient toutes les beautés de la nature. Un succès égal à peindre des fruits étoient assez de talents pour se faire une grande fortune. Cependant le génie de notre artiste le porta à embrasser encore le païsage, où ce qu'il avoit appris jusqu'ici pouvoit être d'un grand usage pour les ornements. Heureux dans ses entréprises, tout réussit selon ses souhaits. Il peignit quelques vues de mer ornées de petites figures, qui furent louées des connoisseurs. L'occupation ne pouvoit lui manquer s'il eut voulu s'arrêter à Cologne : mais plus désireux d'exceller dans son art qu'avide des richesses, il s'en alla en Italie, où sa réputation l'avoit déja devancé. Breughel n'eut qu'à se présenter pour être bien reçu, & il ne fallut que voir un de ses tableaux, pour en faire désirer une quantité. Rome si accoutumée à voir les productions des plus habiles artistes, fut touchée de celles de notre peintre. On lui demanda plusieurs païsages qui ajoûterent un nouvel éclat à son nom, & qui persuaderent que la réputation n'avoit donné qu'une idée imparfaite de ses beaux talents. Les petites figures dont il les embelissoit, les fleurs & les fruits y répandoient une agréable variété qui plaisoit encore plus par l'excellence du travail, que par la multitude distribuée avec beaucoup de goût.

La ville de Milan suivit l'exemple de celle de Rome, & lui demanda plusieurs tableaux pour orner ses principaux édifices. Les plus célébres peintres italiens de ce tems employerent leur pinceau avec le sien, dans les mêmes tableaux, où chacun dans son genre semblant disputer de l'excellence, contribua à former de véritables chefs-d'œuvre. Entre ceux de cette sorte que l'on voit à Milan, il ne faut point oublier un païsage frais, fin & piquant représentant un désert, où le fameux Gio-Batista Crespi à peint la figure de St. Jérome. C'est un des beaux morceaux que Jean Breughel ait fait. Il est dans la galerie de l'Archevêché de cette ville. Il y en a un deuxiéme entierement de Breughel, c'est une chasse remplie de beaucoup de figures, le coloris, la nature, l'expression, tout y est admirable : on ne sait à quelle partie donner la préférence, chacune annonce un grand maître.

Quelque avantage que l'Italie pût promettre à Breughel, vu l'estime que l'on faisoit de ses tableaux, il ne pouvoit se résoudre à y demeurer. Les beautés que la nature lui offroit le

le charmoient. Mais ne voulant point se laisser séduire par là, ni perdre les belles idées qui dans la suite pouvoient lui être fort utiles, il alla souvent se promener dans les environs de Rome, de Milan & des autres villes où il fit quelque séjour. Là, le crayon en main, il dessina ce qui lui plut davantage. Ici ll fit des réflexions à l'aide des quelles il trouva le moyen d'introduire une riche variété dans ses païsages. Après cette étude il s'achemina vers les Païs-Bas, persuadé qu'il pourroit avoir part à l'estime, dont on honoroit les habiles peintres. Le succès répondit à son attente, il fit paroître des essais, ou pour mieux dire des coups de maître. Une riche abondance, un grand goût, un beau fini se faisoient remarquer dans tous ses tableaux. Ces avantages étoient le fruit de ses études, de ses voyages & de son génie. Les plus grands peintres étoient étonnés de ses rares talents, chacun d'eux en particulier attestoit son mérite. Le public éclairé lui rendoit semblablement justice.

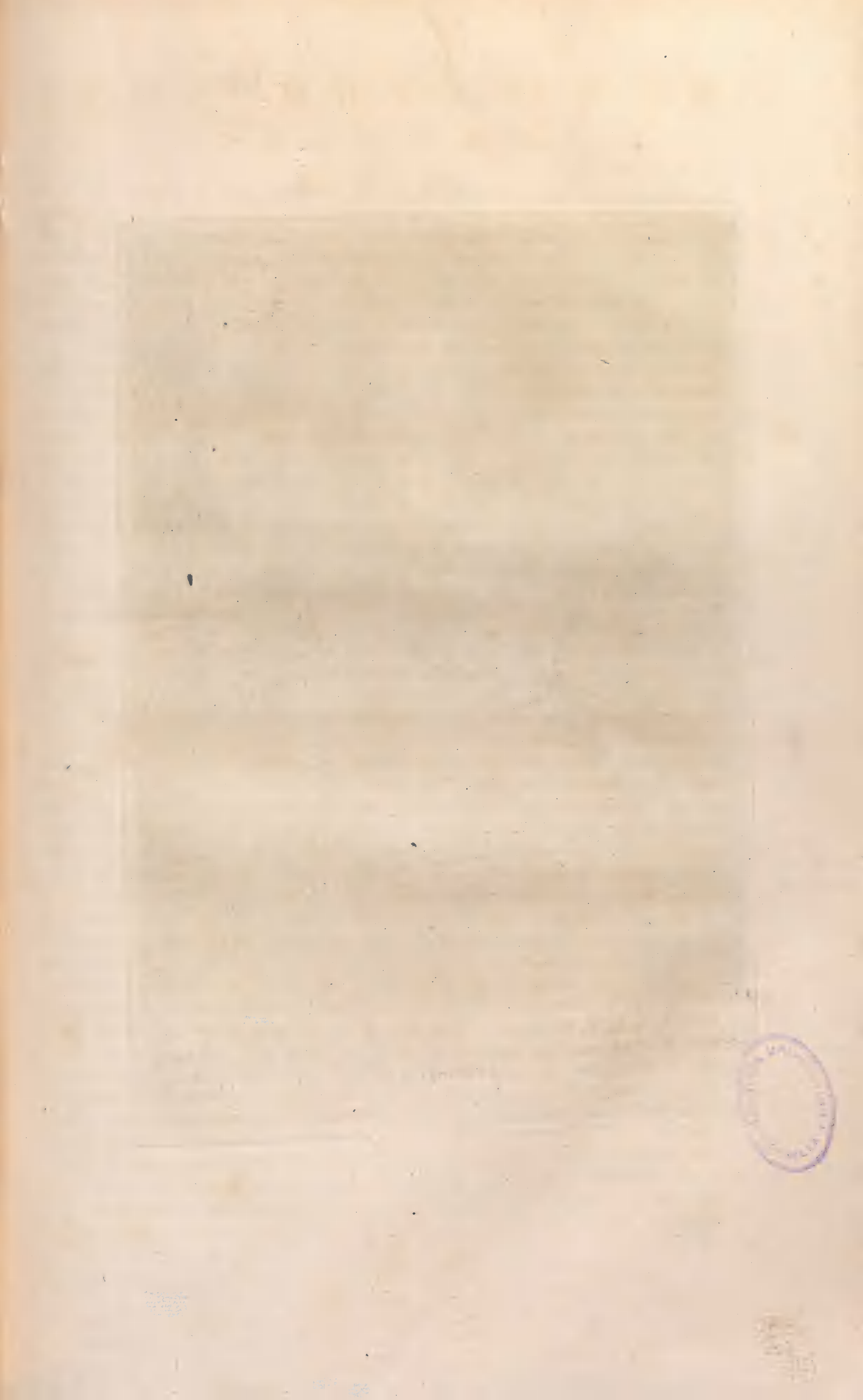
On vit les meilleurs peintres flamands faire usage de son pinceau. Les van Baelen, les Rottenhamer étoient charmés lorsqu'ils le pouvoient engager à faire les fonds de leurs païsages. Les Steenwick, les Mompre le prioient de faire les figures dans les leurs, il n'étoit point borné dans son art. On ne peut rien voir de plus beau & de plus fini dans toutes ses parties qu'un tableau qu'il a travaillé avec Rubens: il représente le paradis terrestre. Ce séjour de délices contenoit des beautés que l'homme n'a découvertes nulle part, depuis qu'il en a été chassé. Nos deux peintres se sont tellement efforcés d'y faire briller leurs talents, qu'il n'est pas aisé de décider, qui des deux doit céder à l'autre. Rubens y a peint Adam & Eve d'un fini si achevé & en même tems d'un si grand goût, qu'il semble s'être élevé au dessus de soi-même, & Breughel y à fait le païsage, les animaux, les fruits, les fleurs avec tant d'art & d'agrément, qu'il nous retrace merveilleusement une demeure digne des créatures innocentes. Il a varié ce tableau à l'infini, les insectes les reptiles ne se trouvent nulle part si bien représentés.

Un auteur françois, qui a écrit l'abrégé de la vie des plus fameux peintres, dit, qu'il avoit été fait pour Guillaume III. Roi de la Grande-Brétagne, & Mr. Descamps dans la vie de Jean Breughel, dit, qu'il est passé du cabinet de Mr. de Bie, le Mécène de Gerard Douw, dans celui de Mr. de la Court van der Voort à Leiden, l'un & l'autre peuvent avoir raison.

La multitude de tableaux que Breughel faisoit, & le grand debit lui acquirent des richesses assez considérables, dont il se faisoit honneur. Mr. Florent le Comte nous apprend dans son cabinet d'Architecture &c. tome 3. qu'il a aussi gravé des païsages: mais il ne nous dit point si c'est avec succès, & dans son deuxiéme tome, il dit de même que Félibien, que Breughel mourut en 1642, ce qui pourroit bien être un peu sujet à caution. Il est surprenant que la vie & la mort d'un artiste aussi célebre que Breughel soient si peu connues, après avoir enrichi les cabinets des curieux d'une infinité d'excellents tableaux qui devoient rendre sa personne aussi chere à ses contemporains, qu'ils ont rendu son nom respectable à la postérité. Ils sont dispersés par toute l'Europe. La bibliothéque Ambrosianne à Milan en a plusieurs, le Roi de France, l'Electeur Palatin, le Duc d'Orléans & beaucoup d'autres. Nous ne les indiquerons point le nombre en est trop grand, & pour faire voir combien ils sont estimés, il nous suffira de rapporter ce que Mr. Houbraken a dit de deux qu'il a vu vendre à Amsterdam en 1713. Dans l'un Rubens avoit peint les figures de Vertumne & de Pomone, & dans l'autre celles d'un Satyre & d'une nymphe endormie. Ces deux morceaux monterent à plus de neuf mille livres de France. Par cet échantillon on peut juger du talent de l'artiste.

On ne peut traiter le païsage avec plus d'esprit qu'il n'a fait, les arbres y sont feuillés au parfait, les fonds riches, les plantes, les fleurs & les fruits extrêmement finis, & les figurines, qui s'y trouvent quelquefois en grand nombre, sont extrêmement bien dessinées. On ne critique dans ses ouvrages que ses lointains un peu bleus. Ses desseins sont précieux au yeux des connoisseurs.

AN-





ANDREAS VAN ERTVELT
PICTOR TRIREMIVM NAVIVMQVE MAIORVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit. *S. à Bolswert sculpsit.*

ANDRE VAN ERTEVELT
PEINTRE.
&c. &c. &c.

ON ſait peu de choſe d'André van Ertevelt. Il étoit natif d'Anvers. Cette ville, véritable pépiniere de peintres, a vu naître une bonne partie de ceux, dont nous parlons dans cet ouvrage : mais il ne paroît point qu'elle ſe ſoit appliquée avec un ſoin égal, à tranſmettre à la poſtérité, l'hiſtoire de ces illuſtres artiſtes, qui ne pouvoient que contribuer à ſa gloire. Si leur nombre fut grand, leurs goûts & leurs manieres ont été auſſi bien différents & par ce moyen le récit de leur vie fourniroit un mélange varié agréablement. Les uns ſe ſont diſtingués à peindre l'hiſtoire, d'autres le portrait. Pluſieurs s'appliquerent au païſage, quelques-uns à repréſenter des animaux. Les jardins, les jets d'eau, les caſcades occupérerent le pinceau de ceux-ci, & les fleurs fournirent à ceux-là matiere d'exercer & de faire briller leurs talents. Ertevelt fit choix d'un ſujet bien différent & moins rebattu, & s'attacha principalement à repréſenter dans ſes tableaux l'empire de neptune tranquil ou furieux, & ſe fit un grand nom par la vérité & la force avec leſquelles il rendit les tempêtes & les orages.

Un homme nourri ſur la mer, accoutumé aux plus furieuſes bouraſques de cet élement courroucé, qu'il auroit conſidérées avec toute l'attention & le ſang froid poſſible, ne pourroit en décrire le ſpectacle avec plus de naïveté, qu'Ertevelt ne l'a exprimé par ſon pinceau. Les diverſes nuances de l'eau agitée, les vagues ſe pouſſant impétueuſement & allant ſe briſer contre des rochers, ainſi que des ciels orageux, font un fort bel effet dans pluſieurs de ſes ouvrages. Dans d'autres s'abandonnant au feu de ſon imagination, ſon génie pittoreſque ſemble ſuivre pas à pas ſa verve poétique, & ſon pinceau fait paroître une belle compoſition, une grande énergie, une ſage hardieſſe, en repréſentant les plus affreuſes tempêtes. Des flots comme des montagnes s'élevent juſqu'aux nues, des ténebres obſcures peintes d'un côté en augmentent l'horreur, & de l'autre le ciel irrité lance des éclairs, qui découvrent des vaiſſeaux errants au gré des flots & au caprice des vents, les uns élevés ſur les eaux, les autres en ſortant après y avoir été comme engloutis. Des débris de naufrage ſe font appercevoir ailleurs: rien n'y eſt oublié de ce que la nature peut offrir à la vue dans ces occaſions, & elle y eſt retracée elle-même, avec toute la force que la qualité du ſujet demande.

Il ſavoit répandre également une agréable variété dans ſes marines tranquilles, où la lumiere d'un ſoleil clair fait des effets raviſſants ſur les eaux, avec des vaiſſeaux bien deſſinés & exactement détaillés, voguants à pleines voiles vers les ports & vers les iſles qu'il y a ingénieuſement introduits: enſorte qu'il frappe, charme, ſatisfait le ſpectateur, & ne lui laiſſe rien de plus parfait à déſirer que la nature; mais qui ſe trouveroit rarement ſi bien variée en un même tems dans un ſi petit eſpace, tant ſes compoſitions ſont riches & abondantes. Il eſt fâcheux que la vie de cet artiſte, ſoit en quelque maniere enſévelie dans l'oubli, à juger de lui par ſes ouvrages, il étoit du nombre de ces grands hommes qui méritent des égards, & nous ſouhaittons qu'un autre plus éclairé ou plus heureux que nous, faſſe des découvertes ſur ſon chapitre, & lui paye tôt ou tard l'intérêt de la gloire que ſes contemporains ont négligé de lui rendre, en le paſſant pour ainſi dire, ſous ſilence dans l'hiſtoire de la vie des peintres. Pour nous, nous finirons de nous acquiter envers lui, en appliquant aux tableaux, où il a repréſenté des tempêtes les vers ſuivants, s'ils n'ont point la grace de la nouveauté, ils auront du moins le bonheur d'expoſer en peu de mots une idée de ſon rare talent. *Ertevelt*

Le crayon à la main aſſis ſur le rivage,
D'où Neptune paroît tranquille ou furieux.
A ſut ſi bien en dérober l'image,
Qu'en voyant ſes tableaux, ſouvent le curieux
Croit entendre gronder l'orage,
Dont les effets trompent ſes yeux.





IVSTVS SVTTERMANS
ANTVERPIENSIS PICTOR MAGNI DVCIS FLORENTINI.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

JUSTE SUTTERMANS
PEINTRE.

&c. &c. &c.

QUoique ce peintre ſoit natif d'Anvers, on ne ſait que très peu de choſe de ſa vie. Il y apprit les prémiers élements de la peinture : mais dans la ſuite devenu artiſte & connoiſſeur, & ſentant la différence qu'il y a entre le goût des Flamands & celui des Italiens, il prit la réſolution de quitter ſa patrie pour quelque tems, & d'aller perfectionner ſes études en Italie; afin de puiſer les véritables beautés de ſon art, dans leurs ſources les plus pures & les plus vives. Le déſir qu'il avoit de devenir excellent peintre lui fit exécuter ce projet preſqu'auſſi-tôt qu'il en eut formé le plan. Il traverſa la France ſans s'y arrêter, ſon eſprit & ſes déſirs n'étant occupés que de l'idée avantageuſe qu'il s'étoit faite de ces grands originaux ſur leſquels il alloit réformer ſon goût, épurer ſa maniere & tenter de devenir lui-même original, en ſe frayant une nouvelle route après avoir marché pendant quelque tems ſur leurs traces.

Il ſe rendit d'abord à Rome, où les Flamands avoient plus de commodités pour étudier que les autres nations étrangeres. Son génie heureux & ſon déſir ardent d'atteindre la perfection de ſon art, ſoutenus d'une application aſſidue, le firent marcher à grands pas dans cette belle carriére. Il dévoroit des yeux ces rares chefs-d'œuvre dans leſquels l'art ſemble vouloir l'emporter ſur la nature, & d'une main également habile & fidéle, les traçant avec le crayon ſur le papier, il en gravoit bien avant l'air, la force & la naïveté dans ſon imagination par ſes études, & s'accoutumoit à les rendre enſuite dans toute leur perfection ſur la toile avec le pinceau. Un an de ſéjour à Rome le métamorphoſa ſi heureuſement, qu'on ne retrouvoit plus le Flamand dans Juſte Suttermans. Quelques-uns de ſes ouvrages parurent enſuite, & c'en fut aſſez pour gagner les ſuffrages du public, & pour mériter ſon empreſſement: mais notre artiſte plus curieux de dévenir excellent peintre que riche & opulent, ne s'arrêta point en ſi beau chemin. Il continua ſes études avec ſa prémiere ardeur, & après avoir copié ce qu'il trouva de meilleur, de plus digne de ſes remarques & de plus propre pour le conduire à la perfection où il aſpiroit, il partit de Rome & vint à Florence, pour y étudier les maîtres de cette école.

Les prémiers tableaux qu'il peignit dans cette ville, étant tombés par hazard ſous les yeux du Grand-Duc, frappérent ce Prince curieux & connoiſſeur. Il s'informa de l'artiſte qui les avoit faits, & ayant appris que c'étoit un jeune peintre flamand nouvellement arrivé, il le fit inviter de ſe rendre auprès de ſa perſonne & lui demanda quelques ouvrages pour la décoration de ſon palais. Suttermans ſenſible à l'honneur que le Prince lui faiſoit, témoigna ſa reconnoiſſance en acceptant la commiſſion & s'en acquitta ſi bien que le Grand-Duc l'engagea à entrer à ſon ſervice, l'honora de la qualité de ſon peintre & lui accorda une penſion gracieuſe. Il n'en faut point davantage pour conſtater ſa capacité, toute l'Europe étant informée combien ce Prince magnanime s'entendoit en peinture & en artiſtes. Cependant nous ne pouvons omettre que Juſte Suttermans eut l'avantage de s'inſinuer bien avant dans les bonnes graces de ſon maître & de ſon bienfaiteur, non ſeulement par la beauté de ſon talent : mais encore par ſes manieres honnêtes, ſa ſage conduite, ſon humeur agréable & ſa politeſſe: enſorte que le Prince l'honoroit ſouvent de ſa viſite & s'entrétenoit familierement avec lui ſur les beautés de la peinture, & l'entendoit avec plaiſir diſcourir ſur cette matiere.

La bienveillance que le Grand-Duc témoignoit à notre peintre, lui attira celle de tous les courtiſans. Chacun d'eux le cultivoit & ſe faiſoit un mérite d'être du nombre de ſes amis. Suttermans peignit pluſieurs tableaux pour quelques-uns d'entre eux qui lui furent gracieuſement payés, qui ont immortaliſé ſon nom à Florence, & que les Italiens ont tou-

toujours vus avec plaiſir. Il s'y fit une fortune aiſée & l'auroit certainement rendue brillante, s'il y eut demeuré plus long tems, vu le haut degré d'eſtime où ſa perſonne & ſes ouvrages y étoient : mais le déſir de revoir ſa patrie eut plus de pouvoir ſur lui que la conſidération de ſes intérêts, il quitta la ville de Florence malgré les avantages, dont il y jouiſſoit, & revint à Anvers. On vit avec joie combien ſon voyage en Italie lui avoit été avantageux, tant du côté des talents que de celui de la fortune. Pluſieurs égliſes & maiſons religieuſes furent décorées de ſes tableaux, qui font encore aujourd'hui honneur à ſa mémoire, après l'avoir fait à ſon pinceau pendant le cours de ſa vie. On ne dit point en quelle année il mourut : on ſait ſeulement qu'Anvers qui l'avoit vu naître, fut le lieu de ſa mort & de ſa ſépulture.

FRAN-



FRANCISCVS FRANCK IVNIOR

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MINORVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit

Guillielmus Hondius sculpsit. *Cum priuilegio.*

FRANÇOIS FRANCK
DIT LE JEUNE PEINTRE.
&c. &c. &c.

NOus ne trouvons point de famille dans l'hiſtoire des peintres flamands, qui ait produit tant de ces artiſtes que celle des Francks. Voici le troiſiéme qu'Antoine van Dyck a immortaliſé par ſon pinceau, & s'il falloit ici rapporter les autres qui ſe ſont appliqués à cet art, nous pourrions produire une longue liſte de leurs noms: mais nous ne devons parler que des prémiers ſuivant le titre de cet ouvrage, il eſt uniquement deſtiné à faire connoître au public les perſonnes illuſtres, dont on trouvera ici les portraits, & dont l'hiſtoire ou les archives des familles nous ont donné quelque idée. Le jeune François Franck étoit fils de cet autre François Franck, dit le vieux, dont nous avons parlé, & frére de Sébaſtien qui précéde. Il naquit en mil cinq cent quatre-vingt & probablement dans la ville d'Anvers. Fils de peintre il s'appliqua à la peinture dès ſa jeuneſſe, devint éleve de ſon pére & dans la ſuite s'attacha à ſa maniere de peindre tant en grand qu'en petit: ainſi il fut redévable de ſes talents à celui, qui lui avoit donné le jour; mais devenu connoiſſeur en peinture à proportion qu'il y avoit fait des progrès, il ſentit les défauts ordinaires du goût flamand, & voyant combien la maniere italienne l'emportoit ſur celle de ſon païs, il prit la réſolution d'aller épurer ſon art dans les écoles tranſalpines, qui avoient tant de charmes à ſes yeux.

Après avoir approfondi les ſecrets de la peinture chez ſon pére, qui lui en dévoiloit les myſtéres avec plaiſir, il vit ce que la Flandre poſſédoit de plus excellent en ce genre, & ſe mit en chemin pour l'Italie. Chaque école dans ce païs, comme par tout ailleurs, a ſon mérite particulier, l'une brille par la correction de ſon deſſein; un goût noble & élevé, une compoſition ingénieuſe caractériſent l'autre: la beauté, l'éclat & la ſolidité du coloris diſtinguent avantageuſement celle de Véniſe, & ce fut celle-ci qui fit le plus d'impreſſion ſur l'eſprit du jeune Franck. Il s'arrêta long-tems dans cette ville, s'occupant à étudier la maniere de chaque maître, pour trouver la route qui conduit à leur coloris, dont ils ont caché ſoigneuſement les traces par une fonte preſqu'inſenſible des couleurs. Il y fit de grands progrès, on s'en apperçut facilement dans ſes tableaux: mais je ne ſais s'il ne lui eut pas été plus avantageux de ne point s'y livrer avec tant d'aſſiduité. Un grand maître venu après lui, avoit coutume de dire, qu'il étoit dangereux aux jeunes artiſtes de s'attacher au coloris de l'école vénitienne, parceque ſes charmes ſéducteurs faiſoient tant d'impreſſion ſur l'eſprit du peintre, qu'il étoit à craindre qu'il ne le fit négliger les autres parties eſſentielles à la peinture. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans les ouvrages du jeune Franck, ſon coloris brillant en fait le principal mérite: & on lui réproche une compoſition, où il montre fort peu d'ordre, généralement parlant. Si l'avis de ce peintre poſtérieur fut venu plutôt & eut parvenu à ſes oreilles, peut-être ſe ſeroit-il gardé de cet écueil, qui a été préjudiciable à pluſieurs autres.

Il ſemble que Véniſe occupa entierement pendant quelque tems l'eſprit de Franck. Toute l'Europe ſait les divertiſſements & les ſpectacles uſités pendant les carnavals dans cette ville floriſſante. Ils devinrent les ſujets des tableaux de nôtre peintre, qui imitateur de la maniere de ſon pére juſques ici, n'avoit repréſenté que des ſujets graves ou nobles. Si on pouvoit le féliciter de l'amélioration de ſon coloris depuis ſon ſéjour en Italie, on ne pouvoit d'ailleurs que s'étonner ſur la dégradation de ſon goût. Ce mal ne fut point de longue durée, il en comprit les ſuites & recommença à traiter l'hiſtoire, comme il avoit fait auparavant. Il revint à Anvers où ſes tableaux lui firent quelque réputation, & où il fut un des prémiers qui y fit briller la beauté de l'école vénitienne. Cette nouveauté charmoit, on n'avoit des yeux que pour ſes ouvrages, il fut reçu avec diſtinction dans le corps des

des peintres de cette ville. Cependant à force de considérer l'éclat de ses productions, on cessoit de les admirer, & on remarquoit les défauts de Paul Véronese au milieu de son coloris imité dans les tableaux de Franck : je veux dire quelquefois des inventions plates, quelquefois un choix d'objets peu judicieux, où une distribution mal entendue. Ces défauts l'on fait regarder pendant quelques années pour sectateur servil de l'école vénitienne, en imitant les perfections & les imperfections.

Le tems, l'étude & la pratique sont d'excellents maîtres à un esprit docile & curieux d'apprendre, Franck profita de leurs instructions au milieu des grands ouvrages, dont il fut chargé à Anvers, & s'acquit enfin la réputation de bon peintre. Un tableau & ses deux volets qu'il fit pour la chapelle des quatre couronnés à Anvers, décida de son mérite & réuni tous les suffrages en sa faveur. Il passa pour son chef-d'œuvre & a été loué des connoisseurs. Le sujet en est tiré des Actes des Apôtres. Il s'est attaché constamment depuis à peindre des sujets de cette nature, empruntés tantôt du vieux, tantôt du nouveau Testament, qui soutinrent sa réputation. Il en traita plusieurs d'après l'histoire romaine, qu'on voit en Flandre & en Brabant. Corneille de Bie s'étend fort au long sur les louanges de ces ouvrages. Il les chante en vers. Cette façon d'exprimer le bien ou le mal prend souvent des libertés hiperboliques qu'on n'approuveroit point dans la prose. Mr. Houbraken les a restreintes à une signification beaucoup plus naturelle & plus vrai-semblable, en parlant passagerement de notre artiste : mais cependant toujours d'une maniere fort avantageuse, & au rapport de ces Mrs.; on peut se former une haute idée des talents du jeune Franck. Nous apprennons d'ailleurs, qu'outre la bonté de son coloris, il touchoit ses ouvrages avec beaucoup de finesse : mais s'il a été marié, ou s'il a formé des éleves, sont des faits qu'il ne nous a point été possible de vérifier & que nous sommes obligés de laisser dans l'incertitude, en ajoûtant que les auteurs qu'ils rapportent sa mort, la datent de mil six cent quarante-deux, & disent qu'il a été enterré dans l'église de St. André à Anvers.

CHRIS-





CHRISTOPHORVS VANDER LAMEN
ANTVERPIENSIS, PICTOR CONSORTII IVVENILIS.

Antonius van Dijck invenit. *Petr. Clouet sculpsit.*

CHRISTOPHLE VAN DER LAENEN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUoique les grands talents aient toujours mérité l'estime de ceux qui en connoissent le prix, & que Christophle van der Laenen en ait possédé d'excellents pour la peinture, cependant ceux qui ont écrit la vie des peintres flamands ne paroissent point s'être mis beaucoup en frais pour donner à la postérité une connoissance circonstanciée de celle de cet artiste. Le mauvais usage qu'il a fait des dons précieux que la nature lui avoit départis, y auroit-il contribué? & la liberté scandaleuse qu'il donna quelquefois à son pinceau auroit-elle flétri sa mémoire & aigri ces historiens jusqu'à vouloir priver le public des particularités innocentes de sa vie? c'est ce qui ne nous paroît pas fort vraisemblable. La modestie de plusieurs auroit pu les engager à ne point entrer dans le détail odieux des sujets trop libres qu'il a traités, mais quand on voit Weyerman garder en quelque maniere le silence sur son chapitre, lui qui s'égaie ordinairement sur cette matiere, & qui n'est jamais plus éloquent que quand il s'agit de plaisanter grossiérement dans ce goût, il faut qu'une autre raison ait déterminé les auteurs hollandois & françois à garder le silence dans les divers ouvrages qu'ils ont donnés en faveur des peintres & de la peinture, vu qu'ils ne disent presque rien de celui-ci. Sa naissance, sa mort, le lieu ou les lieux de l'une & de l'autre ne sont rapportés nulle part, & demeurent enveloppés dans des ténébres obscures, d'où on pourra d'autant moins les retirer, qu'on avancera plus en âge, les auteurs ses contemporains ayant negligé de les rapporter. Mais finissons de nous plaindre de ce qu'il est presque ignoré, pour faire mention de ces ouvrages, dont on peut parler sans offenser la chasteté des oreilles & sans manquer au respect qui est dû au lecteur.

Les auteurs hollandois ont coutume de parler de van der Laenen, d'abord après avoir rapporté la vie d'un peintre accoutumé à peindre des églises, & débutent en le mettant en opposition avec lui. En effet l'occupation de ces deux artistes étoit extrêmement opposée, l'esprit enjoué & non ennemi de la débauche que notre peintre fit paroître, l'engagea à représenter des sujets conformes au penchant qui le dominoit. Ses tableaux au rapport de Corneille de Bie & de Weyerman après lui, n'offrent que des amourettes, des parties de plaisirs, des assemblées d'une jeunesse volage, où les deux sexes paroissent vouloir s'inspirer l'un à l'autre les passions qui les enflamment par leurs gestes, leurs regards, leurs chansons & leurs danses. Les collations n'y sont point oubliées, les personnages représentent souvent gens qui boivent outre mésure, le vin, la nuit, l'amour, conseillers ordinaires des cœurs qui courent à leur défaite, ou qu'ils s'efforcent de remporter des victoires ont leurs places dans la plûpart, & on y voit sans déguisement tantôt les marques d'une cœur qui capitule, tantôt des attaques où la vertu n'oppose qu'une foible résistance, plus propre à exciter qu'à étouffer les passions. Si la liberté des sujets ne mérite point des éloges, on ne peut néanmoins nier que l'artiste n'y montre beaucoup de talent & ne donne des preuves d'une rare capacité. Non content d'y peindre les figures au naturel; il y a retracé les caractéres parfaitement bien & les airs qu'il donne ou les attitudes expriment les passions & les effets du vin avec une naïveté étonnante, qu'on ne sauroit assez louer si elle se trouvoit aussi bien répandue par tout ailleurs, que dans des tableaux, dont le tout ensemble n'inspire que des idées sales.

On remarque la même naïveté dans ses autres ouvrages, où il a peint des tabagies & des assemblées de buveurs: par tout c'est la nature qu'il rend, & le spectateur ne peut lui refuser son admiration, soit qu'il représente des compagnies de jour à la clarté du soleil, soit qu'il représente celles de nuit à la lueur de la chandelle. On voit dans les unes & dans les autres un grand effet de la lumiére, qu'il savoit artistement répandre sur les plus intéressantes parties de ses tableaux, afin d'y attirer l'œil. Son intelligence dans le clair obscur s'y fait

fait auſſi remarquer, il ſavoit diſtribuer ſes ombres fort à propos, donner par là du relief à ſes figures, & ſoutenir l'harmonie de ſes tableaux, en faiſant contraſter ſi heureuſement toutes les parties, qu'il donnoit la vie, l'ame & le mouvement à toutes ſes compoſitions toujours pleines d'eſprit. Quels chefs-d'œuvre cet artiſte n'auroit-il pas produit, ſi prennant le bon parti, il ſe fut attaché à l'hiſtoire, au lieu de s'occuper des vains paſſe-tems d'une jeuneſſe diſſolue. Son pinceau exempt des libertés blamables qu'on lui réproche juſtement, auroit traité noblement & élegamment les plus grands ſujets, & pourroit faire encore aujourd'hui les plus beaux ornements des temples & des palais des Princes, être admirés dans ces ſuperbes édifices, & ſervir de modéle à ceux qui cherchent à ſe former ſur de grands originaux. Glorieux avantages dont il s'eſt privé par un genre de peinture plus digne des ténébres que du grand jour, quoique la corruption du ſiécle ſemble vouloir en autoriſer la mode.

Nous n'avons oſé avancer qu'il étoit natif d'Anvers ſur l'autorité de l'inſcription qu'on trouve au bas de ſon portrait, parceque l'expérience nous a appris qu'on a mis les mêmes ſous pluſieurs autres, dont il eſt fait mention dans ce volume, & qui cependant ſont nés ailleurs. Il y a apparence qu'on en a uſé ainſi, par la ſeule raiſon qu'ils avoient été aggrégés à l'école de peinture floriſſante alors dans cette ville, & n'ayant pu découvrir rien de certain quant aux particularités qui concernent ſa naiſſance & la plus grande partie de ſa vie, nous avons cru qu'il falloit mieux laiſſer les choſes dans l'état d'incertitude où nous les avons trouvées, que de nous expoſer à donner pour vrai ce qui eſt peut-être faux en ſoi-même, afin de ne point abuſer le public toujours trop reſpectable à nos yeux, pour vouloir lui propoſer des faits de cette nature. Nous ſouhaittons d'ailleurs que d'autres plus heureux que nous puiſſent faire des découvertes plus amples & plus détaillées ſur le chapitre de van der Laenen que nous n'avons pu faire, ni dans les auteurs, ni dans les villes de Bruxelles d'Anvers & de Paris, d'où des perſonnes éclairées & aimant les beaux arts nous avez promis de nous communiquer leurs lumieres : mais qui ſe ſont trouvées dans l'impuiſſance de répondre à nos déſirs par rapport au ſujet préſent, malgré les mouvements qu'elles ſe ſont données à cet égard ſelon leurs promeſſes, & dont nous leurs ſeront toujours fort obligés.

JEAN



IOANNES LIVENS

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM LVGDVNI BATTAVORVM.

Ant. van Dyck pinxit. *Cum privilegio.*

Vosterman sculp.

JEAN LIEVENS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

JEan Livens étoit fils de Henri Livens habile brodeur enſuite fermier, & de Matilde Jeanne van Noortzant ſa femme. Il naquit en Hollande le 24 Novembre 1607. Le penchant extraordinaire qu'il fit paroître pour la peinture durant ſon enfance, fut cauſe que dès l'âge de huit ans, ſon pére le mit chez George Verſchoten pour y apprendre les prémiers élements de cet art. Des progrès étonnants répondant à ſon application, il fut envoyé à Amſterdam chez le célebre peintre Pierre Laſteman, afin d'y continuer ſes études. Son maître & les connoiſſeurs ne ſavoient aſſez admirer les talents de ce jeune éleve. Ses ouvrages loin de ſe reſſentir de la tendreſſe de ſon âge, reſſembloient plutôt à ceux d'un peintre formé. C'eſt ainſi que les grands hommes ont coutume de s'annoncer. Quatre ans d'école chez ces deux maîtres ſuffirent au jeune Livens, pour le faire regarder comme un habile artiſte. Un beau génie & une application aſſidue avoient fait en lui ce que le tems & l'inſtruction ne font dans les autres qu'à l'aide d'une longue ſuite d'années.

Privé de ſes maîtres n'ayant encore qu'environ douze ans & toujours déſireux d'atteindre la perfection de ſon art, il prit la nature pour guide en rentrant dans la maiſon paternelle, & par l'étude refléchie qu'il en fit & ſes ſoins à l'imiter, il ſe fit bientôt une belle réputation. Tous les connoiſſeurs étoient ſurpris de la rare capacité d'un jeune homme d'environ treize ans, & conçurent dès lors les plus belles eſpérances de ſes talents. Quelques ouvrages des meilleurs peintres des Païs-Bas, qu'il copia fixerent ſon goût & publierent ſon mérite. Nous liſons dans les hiſtoriens Hollandois qu'il imita ſi parfaitement un tableau de Corneille Corneliſſen de Haarlem qu'on ne pouvoit diſtinguer la copie d'avec l'original. On dit qu'il travailloit avec une attention toute particuliere, en voici la preuve. Le quatriéme de Novembre mil ſix cent dix-huit s'étant élevé de grandes diſputes à Leiden entre les Remontrants & la milice volontaire à haute paie, dont la diſcorde augmenta juſqu'à obliger les bourguémaîtres de la ville à mettre la bourgeoiſie ſous les armes pour faire ceſſer le tumulte; il continua à deſſiner proche de ſa fenêtre avec tant de ſoin qu'il ne s'en apperçut pas, & qu'il n'y fit point plus de réflexion que ſi c'eut été une quérelle étrangere, qui n'intereſſât point ſes concitoyens. Cet échantillon ſuffira pour convaincre le lecteur combien il étoit attentif à ſon travail, & ſes tableaux le perſuaderont de ſon habileté.

Ce fut vers ce tems-là qu'il fit le portrait de ſa mére, où il réuſſit merveilleuſement. Mais ce qui acheva d'établir ſa réputation, fut un tableau de ſon invention de grandeur naturelle, repréſentant une étudiant ſon bonnet ſur la tête, enveloppé dans ſes habits & aſſis près d'un feu de tourbe, liſant dans un livre. Cette piéce fit tant de bruit par la naïveté avec laquelle elle rendoit la nature, le grand goût qui y régnoit, & l'art avec lequel elle étoit exécutée, que le Prince d'Orange Fréderic Henri en ayant oui louer le mérite la fit acheter, & en fit préſent enſuite à l'ambaſſadeur de Sa Majeſté Britannique, comme d'un chef-d'œuvre de la peinture. Celui-ci étant de retour en Angleterre & voyant l'eſtime que ſon prince faiſoit de ce tableau, lui en fit préſent à ſon tour: ainſi Livens voyant ſes ouvrages recherchés dans ſon païs & chez les étrangers, conçut le deſſein de voyager à l'exemple de la plûpart des peintres. Ses talents étant connus à la cour de Londre, il s'y rendit. Son étudiant avoit prévenu le Roi en ſa faveur. Dès ſon arrivée il vit Sa Majeſté dans la diſpoſition d'employer ſon pinceau, & peu après il eut l'honneur de faire le portrait de ce Prince, celui de la Reine ſa femme, du Prince de Galles & de toute la famille Royale.

Les courtiſans ſuivirent l'exemple du Prince, la plûpart d'entre eux ſe firent peindre par Li-

Livens. Les plus puiſſants ſeigneurs du Royaume, & quantité de perſonnes de diſtinction ſe ſervant de ſon pinceau au même uſage, il amaſſa une ſomme conſidérable pendant environ trois ans qu'il s'arrêta en Angleterre. Il répaſſa de là à Calais, & enſuite à Anvers, où il ſe fixa. Quoique tout païs ſoit celui des excellents artiſtes, on ne peut nier que cette, ville ne fût alors le ſéjour des plus célebres qu'il y avoit dans les Païs-Bas. La peinture la ſculpture, principalement en marbre, ſembloient y avoir fixé leur ſéjour. Livens tenté de vivre en ſi bonne compagnie y demeura. Peut-être l'amour fut-il de la partie, puiſqu'il épouſa enſuite la fille d'un fameux ſtatuaire nommé Michel Colyns. Cette alliance l'attachant à Anvers pour le reſte de ſes jours, il y entreprit pluſieurs grands ouvrages pour des maiſons religieuſes.

Quoique la Hollande ſe vît privée de ſa perſonne par ſon établiſſement à Anvers, elle ne voulut point l'être de ſes ouvrages, ſa réputation s'y renouvelloit ſouvent par les beaux tableaux qui ſortoient de ſes mains, & leur mérite engagea le Prince d'Orange, la ville d'Amſterdam & l'Amirauté à lui demander quantité de piéces. Il peignit pour ſon Alteſſe un grand ſujet d'hiſtoire repréſentant Scipion l'Africain rendant une illuſtre Dame eſpagnole ſa priſonniere à un ſeigneur qui l'avoit fiancée, ſans avoir voulu jetter les yeux ſur cette beauté, & en ordonnant que la rançon qu'on lui avoit offerte pour ſa liberté, fût employée à l'augmentation de ſa dot. Ce ſujet étoit traité d'une maniere digne de la grandeur d'ame & de la rare continence du capitaine romain. Dans un voyage qu'il fit enſuite en Hollande, il a peint un autre grand ſujet tiré de l'hiſtoire romaine avec Govert Flink & Ferdinand Bol. C'eſt Fabius Maximus Quintus Conſul romain, qui en cette qualité préfere les honneurs dûs à la magiſtrature au reſpect dû à un pére, en faiſant deſcendre celui-ci de ſon cheval, pour s'acquitter de la commiſſion, dont le ſenat l'avoit chargé. Ce tableau eſt placé à la cheminée dans la chambre des Bourguémaîtres de l'hôtel de ville d'Amſterdam. On voit encore dans cette ville le portrait de Mr. Lambert Reinſt & de Madame Adelaïde Bikkers, & l'entretien d'un peintre avec un poéte ſur un Lion qu'il avoit peint. L'Amirauté lui fit faire auſſi le portrait du fameux Amiral Michel de Ruiter & celui de Corneille Tromp Vice-Amiral. Les poétes hollandois ont chanté la louange de ces tableaux dans leurs ouvrages & J. v. Vondel s'eſt étendu ſi amplement là deſſus qu'il ſeroit ſuperflu d'ajoûter à ce qu'il a dit de chacun en particulier, & à l'éloge que Philippe Angels à fait de ſon pinceau, dans un ouvrage ſur la peinture qu'il a publié en 1642.

Cet auteur nous y apprend que Livens peignit le ſacrifice d'Iſaac d'après la deſcription qu'en a faite Philon Juif. Son art y brille, & rend les objets avec toute la naïveté que la nature pourroit offrir, ſi elle ſe repréſentoit elle-même. Il continue l'éloge de notre peintre, en louant un tableau de ſon invention, où Bethſabée femme d'Uri paroît d'un côté avec tous les charmes de ſa beauté & David de l'autre jettant des yeux de convoitiſe ſur cette femme. Cupidon y eſt peint en l'air avec une fléche enflammée, dont la vapeur diſtille l'amour dans le cœur du Roi. Nous ſouſcrivons volontiers à tout ce qu'il dit de la maniere, dont cette piéce eſt peinte, & nous ne deſavouerons point que la touche en ſoit excellente, le coloris ſolide, le deſſein correct, que l'imagination & l'art du peintre ayent produit ici un tout fort harmonieux, pourvu qu'il nous permette de douter ſi la compoſition eſt dans les regles, juſqu'à ce que nous ſoyons informés, ſi la maxime d'Horace, qui accorde aux peintres & aux poétes la liberté d'inventer ſelon leur caprice, à donné un droit légitime à ces Meſſieurs de mêler le ſacré avec le profane & de confondre l'hiſtoire de la Bible avec la Mythologie payenne.

ADRIEN





ADRIANVS BROVWER
GRYLLORVM PICTOR ANTVERPIÆ,
NATIONE FLANDER.

Ant. van Dyck pinxit
S. a Bolswert sculp.

Cum priuilegio.

ADRIEN BROUWER
PEINTRE.
&c. &c. &c.

CEux qui ont donné au public les vies des peintres conviennent qu'Adrien Brouwer naquit en 1608: mais ils ne s'accordent point ſur le lieu de ſa naiſſance, les uns diſant qu'il eſt né à Oudenarde, d'autres au contraire qu'il eſt natif de Haarlem. Les raiſons que Houbraken allégue tome I. page 318. & ſuiv. pour combattre la prémiere de ces opinions & établir la ſeconde ont beaucoup de vraiſemblance.

Adrien Brouwer ſortit d'une famille dépourvue des biens de la fortune. Pendant ſa jeuneſſe, ſa mére l'occupoit à Haarlem à deſſiner des fleurs & des oiſeaux avec de l'encre ſur du linge, qu'elle travailloit enſuite à l'aiguille, & vendoit après les avoir découpés pour en faire des bonnets, & certaines parures que les payſannes portoient comme une eſpéce de buſtiere. Quoiqu'il n'eût eu juſqu'ici d'autre maître que ſon propre génie, il s'acquittoit de ſa tâche avec une facilité étonnante. François Hals peintre dans cette ville, l'ayant vu par hazard travailler, fut ſurpris de la maniere dont il deſſinoit & lui demanda s'il vouloit dévenir peintre. Le jeune Brouwer répondit qu'il le ſouhaiteroit, ſi ſa mére y vouloit conſentir. Elle le fit à condition que ſon fils y auroit ſa table franche. Il devint ainſi éleve de François Hals. Celui-ci ne tarda point à s'appercevoir du talent de ſon nouvel éleve. Les progrès qu'il fit dans ſon école le ſurprirent, & lui firent naître la penſée de vendre ſes ouvrages, pour ſe dédommager de la penſion qu'il lui donnoit. Perſuadé que ce commerce lui réuſſiroit, il ſépara Brouwer de ſes autres éleves, & le confina dans ſon grénier, où ſa femme lui fourniſſoit à peine le néceſſaire à la vie, tandis qu'il tiroit lui-même grand profit des ouvrages de l'éleve mal nourri, mal vêtu & à demi priſonnier.

Brouwer ennuyé d'un genre de vie ſi pénible, ſe déroba furtivement de la maiſon de ſon maître: mais ſa mére étant morte & ne ſachant où donner la tête, ſa miſére & ſon triſte équipage l'obligerent à y retourner, ſous les auſpices d'un des amis de François Hals, qui l'avoit rencontré par hazard & lui avoit promis un traitement plus raiſonnable. Il y trouva en effet quelque adouciſſement; mais ce ne fut point pour long-tems, car les autres éleves de François Hals ayant découvert le commerce clandeſtin que leur maître faiſoit des ouvrages de Brouwer, ils conſeillerent à celui ci de ſecouer le joug, l'aſſurant que ſes ouvrages ſe vendoient bien cher à Amſterdam. Encouragé par les conſeils de ſes compagnons, il médita une ſeconde fuite. Profitant de l'abſence de François Hals, il partit avec précipitation pour Amſterdam, réſolu d'y chercher fortune. Après quelques recherches de côté & d'autre, il entra dans la maiſon d'un nommé Zomeren, & s'y appliqua à peindre. Se voyant traité beaucoup mieux qu'il n'avoit été à Haarlem & commençant à connoître le prix de ſes ouvrages, il travailla avec joie & aſſiduité. Les petits tableaux qu'il peignit engagerent ſon hôte à lui conſeiller d'entreprendre quelque piéce plus conſidérable. Suivant ces ſages avis, il fit ſur cuivre une querelle entre des païſans & des ſoldats d'un effet merveilleux. Les caractéres & les paſſions y étant exprimés d'une maniere ſi naturelle, que cette piéce pouvoit paſſer pour être de quelque grand maître.

Sa réputation ſe répandant dans la ville, les curieux apprirent avec joie que le nouveau maître, dont François Hals avoit vendu les tableaux depuis quelque tems, y étoit arrivé: ils le chercherent de tous côtés, & découvrirent enfin qu'il étoit logé chez Zomeren. Mr. Vermandois vint l'y trouver. Il y vit le tableau, dont nous venons de parler, il fut ſurpris de l'artifice qui s'y trouvoit & de la raviſſante diſpoſition du tout enſemble. Il donna avec plaiſir cent ducatons que le peintre lui en demanda. Ce fut la prémiere ſomme un peu conſidérable que Brouwer ſe vit entre les mains, & ce fut avec elle qu'il commença à ſe livrer à la paſſion qu'il avoit pour la débauche, menant la vie gaie auſſi long-tems que ſon argent dura. Tel fut ſon train de vie pendant le reſte de ſes jours; il travailloit pour ſe divertir & ſe divertiſſoit enſuite pour conſumer le fruit de ſes travaux. Quoiqu'il fût né pau-

pauvre, la nature l'avoit doué d'un si beau talent pour la peinture, qu'il eût pu aisément accumuler de grandes richesses, si menant une vie reglé, il eut préféré son honneur à ses plaisirs. S'étant allé promener un jour sur le rivage de la mer, il eut le malheur d'y être dépouillé par des pirates. Cet accident qui auroit peut-être consterné tout autre que lui, ne rabattit rien de son humeur gaie, la ressource qu'il avoit découverte dans son pinceau le mettant en état de réparer bientôt ses pertes.

Revenu en ville à demi nud, il pensa à s'habiller. Son esprit goguenard lui inspira une nouvelle maniere de s'ajuster, il acheta de la grosse toile qu'il peignit & parsema de fleurs avec tant d'artifice, qu'elle effaceoit la beauté des étoffes connues jusqu'alors. Plusieurs des principales dames d'Amsterdam admirerent cette étoffe & firent inutilement parcourir toutes les boutiques de la ville pour chercher la pareille: Brouwer étoit le seul qui possédoit le secret de la trouver; mais ne voulant point exciter davantage leur désir, il les désabusa d'une maniere encore plus ridicule, en effaceant avec une éponge mouillée & en présence d'un grand nombre de personnes l'éclat & les fleurs de son habit. Brouwer s'acquit la réputation de très excellent maître. Il travailloit ordinairement dans les cabarets, & pour ainsi parler, entre la pipe & la pinte. Son caprice mettoit le prix à ses ouvrages, on dit même qu'il les eût plutôt immolés aux flammes, que de les donner à meilleur marché qu'il ne les avoit taxés, lorsque le caprice ou le besoin l'engageoient à les envoyer chez les curieux pour les vendre.

On lit quantité de faits sur le chapitre d'Adrien Brouwer, dont une partie suffiroit pour charger un homme d'un ridicule achevé, s'ils étoient tels qu'on les rapporte. Nous ne voulons pas accuser ces écrivains de calomnie, il est certain qu'il étoit extrêmement facétieux; mais nous ne voulons pas aussi entrer dans ce détail odieux: le grand talent qu'il avoit d'ailleurs pour la peinture, méritant bien qu'on passe quantité de ces choses sous silence. Ce que Rubens étoit pour les sujets majestueux, Brouwer l'étoit pour la représentations des sujets grotesques.

Après avoir exercé son art en Hollande, il lui prit envie d'aller voir les peintres qui florissoient à Anvers. Le voyage suivit de près le projet, & sans refléchir qu'il avoit besoin d'un passe-port pour y aller en toute sûreté, il se mit en chemin. A son arrivée; on reconnut qu'il étoit Hollandois, il fut arrêté comme espion, & mis en prison au château d'Anvers, où il eut le tems de se répentir de son imprudence. Une piéce qu'il fit dans sa prison & qui tomba sous les yeux de Mr. Rubens, le tira d'embaras. Celui-ci s'employa en sa faveur, lui obtint la liberté & le conduisit dans sa maison. L'accueil généreux qu'il fit au prisonnier relâché marque l'estime qu'il faisoit de son pinceau. Non content de le revêtir à ses dépens, il le fit asseoir près de soi à sa table & l'introduisit chez les personnes de distinction. Brouwer se lassa bientôt de cette vie reglée, & n'en conçut pas moins de dégoût que de sa prison. Il évita autant qu'il put Mr. Rubens & le quitta enfin pour réprendre son genre de vie.

Rendu à lui même, il devint bientôt amoureux de la femme d'un boulanger avec lequel il se lia, convenant parfaitement ensemble en humeur & en inclination. Le Boulanger s'accorda avec lui de le prendre dans sa maison, à condition qu'il l'instruiroit dans la peinture. Brouwer réussit à faire de son hôte un peintre, mais après avoir demeuré quelques années à Anvers vivant dans une grande familiarité avec son boulanger, il entreprit le voyage de Paris. Les peintres & les connoisseurs de cette grande ville ne pouvoient assez admirer les talents de Brouwer, les curieux s'empressoient à l'envie d'avoir de ses ouvrages; mais multipliant ses excès à mésure que l'argent lui venoit, il acheva de ruiner sa santé & de précipiter le cours de ses jours. Il revint à Anvers accablé d'infirmités & de pauvreté, se logea à l'hôpital & y mourut peu de jours après, à l'âge de trente-deux ans. Son corps fut enterré comme ceux des plus nécessiteux: mais l'excellence de ses ouvrages l'ayant distingué entre les plus habiles peintres, le Magistrat le fit transporter dans l'église des Carmes, & mettre une épitaphe sur sa tombe, où il est comparé au fameux Apelles.

COR-





CORNELIVS SACHTLEVEN

HOLLANDVS PICTOR NOCTIVM PHANTASMATVM

Ant. van Dyck pinxit. *Cum priuilegio.*
Kosterman sculp.

CORNEILLE SACHTLEVEN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

LA ville de Rotterdam vit naître les deux Sachtleven fréres, dont les auteurs de la vie des peintres font mention. Herman en mil six cent neuf & Corneille dans un tems que l'on ne désigne point. Une même inclination les porta à s'adonner à la peinture. Le prémier fut éleve de van Goyen, devint un des meilleurs païsagistes de son tems, fit des tableaux très piquants par le choix agréable des sites, par la beauté de son coloris, & par l'art admirable avec lequel il a représenté des lointains clairs & légers, qui semblent fuir & s'échapper de la vue. Il mourut à Utrecht dans un âge fort avancé. Corneille qui doit faire le sujet de ce discours est moins connu, les prémieres circonstances de sa vie sont rapportées différemment, & les autres sont presque ignorées. Un auteur françois dit qu'il a été éleve de son frére Herman: mais les écrivains hollandois sont d'un sentiment tout opposé, & croient avec beaucoup d'apparence qu'il étoit plus âgé que lui. Ils rapportent qu'il florissoit du tems d'Antoine van Dyck: ainsi il n'a pu être l'éleve de son cadet, qui étoit alors en Italie pour y continuer ses études & se former sur les grands modéles qu'on voit dans ce païs: circonstance qui nous cache le véritable maître de notre Sachtleven: mais si la maniere d'un peintre pouvoit en donner une connoissance certaine, il faudroit croire qu'il a été éleve de David Téniers le pére, puisque ses ouvrages tiennent plus de la maniere de celui-ci que de tout autre, & qu'il a fait quantité de tableaux entierement dans le goût de ce maître.

Quoiqu'il eût été excellent artiste, il n'est cependant point arrivé à la perfection de son frére. Il est fort probable qu'il ne sortit point des Païs-Bas & qu'il se contenta d'étudier ce qu'il y put découvrir de meilleur. Il se plaisoit à représenter des assemblées de soldats & des corps de garde à la façon de Brouwer. On en voit où son génie & son pinceau semblent se disputer le pas, chaque figure rend la nature avec une naïveté particuliere, la physionomie exprime la passion ou le caractére des différents sujets qu'il avoit en vue. D'un côté on y voit des soldats jouant aux cartes: d'un autre il s'en trouve passant le tems à fumer sous la cheminée peints avec autant de liberté que d'habileté, ici assis sur un banc ils discourent ensemble; là un officier appuyé légerement sur sa pique les regarde ou leur donne ses ordres: par tout l'harmonie regne & la beauté de l'ordonnance enchante. Des fusils à un ratelier, des épées posées à un coin ou pendantes contre la muraille, quelques chapeaux avec des plumets, ou des écharpes avec des franges d'or & d'argent sont les meubles ordinaires tirés d'après nature, dont il garnit ces lieux. Les devants sont souvent variés & embellis par d'autres équipages militaires comme hallebardes, drapeaux & tambours & offrent un coup d'œil charmant & agréable, qui frappe & plait en même tems, chaque figure saisit d'étonnement, on continue par admirer & on ne peut réfuser des louanges au génie qui a enfanté ces compositions, ni au pinceau qui les a exécutées.

Quand le talent de Sachtleven auroit été renfermé dans les ouvrages, dont nous venons de parler, c'en eut été assez pour lui mériter une place honorable parmi les bons artistes de son tems, plusieurs, dont les productions ne valent point celles-là, y ont été admis: mais ce beau génie n'en demeura point là & on voit de ses tableaux d'un autre goût & en plus grand nombre qui constatent son habileté, ce sont des fêtes de Flandre, des assemblées de buveurs, appellées staminées dans ce païs, & principalement des païsages, où l'agriculture & tout ce qui y sert sont représentés dans la maniere de David Téniers qu'il suivoit pour ces sortes de sujets. Il y a heureusement réunis tous les objets qui pouvoient rendre ces tableaux intéressants, & les a extrêmement variés, tantôt ce sont des fermes ou maisons de païsans avec leurs basses cours, tantôt des chariots, des herses, des charues & autres in-

ſtruments qui ſervent au labourage rendus avec beaucoup de vérité. Des animaux allant aux champs ou en revenant animent le tout & font voir l'étendue du talent du peintre par la touche délicate avec laquelle ils ſont peints d'après nature. Il y introduit des païſans & païſannes, dont il exprime élegamment les attitudes. Ailleurs on voit les intérieurs de ces maiſons repréſentés avec un ſuccès égal, les meubles & les utenſiles y ſont rangés dans un ordre capable de faire croire qu'il entendoit le menage de la campagne, & on eſt ſurpris de voir un artiſte élevé dans la ville, entrer avec ordre dans le détail le plus menu des arrangements de ces demeures ruſtiques, où il plait aux connoiſſeurs juſques dans les étables qu'il y a joints & ſe fait admirer dans leurs cabinets.

S'il avoit auſſi bien entendu le coloris, qu'il a ſu imiter le naturel, il ne ſeroit peut-être pas auſſi décidé qu'il eſt que ſon frére lui étoit ſupérieur dans ſon art: mais il en eſt des peintres en cette qualité, comme de tous les hommes en général, il y a dans les uns & les autres du plus & du moins, & quelque vertueux que ceux ci paroîſſent ſi on ſe donne la peine de les examiner de près on y appercevra des défauts; de même ſi on fait ſubir la rigueur de l'examen aux plus beaux ouvrages des meilleurs peintres, à peine en pourra t-on trouver où il n'y ait à réprendre. Les Michels-Anges, les Tintorets, les Titiens, les Véroneſes, les Carraches & les Rubens n'ont pas été exempts de défauts qu'on a oſé cenſurer, ne ſeroit-il pas étonnant ſi Sachtleven avoit excellé également dans toutes les parties de ſon art, d'ailleurs d'une exécution très difficile, arrivant aiſément qu'un peintre livré au feu de ſa veine échauffée en néglige une, tandis que d'un pinceau libre & moelleux il exprime les autres dans la perfection? Notre artiſte mourut à Rotterdam fort regretté des gens de bien & des curieux, dont il s'étoit acquis l'eſtime par la ſageſſe de ſa conduite & ſes beaux talents. On ne connoit qu'un de ſes éleves natif d'Utrecht & nommé Guillaume van Bommel, qui lui a fait honneur. Il voyagea en Italie, puis en Allemagne, où il a plus travaillé que tout ailleurs. A l'exemple de ſon maître il donna dans le païſage & y excella, ſon ſéjour à Tivoli lui avoit donné le tems de ſe former des riches idées qu'il a peintes enſuite & où ſouvent il répreſente des caſcades, des eaux qui ſe précipitent du haut des montagnes & des rochers eſcarpés.

A R-





ARTVS WOLFART
PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit.
Corn. Galle sculpsit.
Cum priuilegio.

ARTUS WOLFART PEINTRE.

&c. &c.

ARtus Wolfart natif d'Anvers étoit issu d'une famille ancienne & fort considérée dans son païs, qui par ses belles qualités, son amour pour sa patrie & les services importants rendus à son Prince, s'étoit fait connoitre dès long-tems à la cour de Bruxelles, & avoit mérité par ces voies justes & légitimes d'être élevée à des emplois très honorables. Un de ses proches parents avoit été pourvu de la charge de Drossart de Brabant du tems de l'Archiduc Albert, l'occupoit encore à la mort de ce Prince, & en cette qualité assistoit à sa pompe funebre. Nous ne rapporterons point ici ses autres ancêtres, qui de génération en génération ont transmis l'honneur & la vertu à leurs enfants. Vérité que nous ne croyons point révocable en doute: ainsi nous passerons à ce qui le regarde personnellement & à son habileté dans la peinture. Motif principal qui a engagé le chevalier Antoine van Dyck à faire son portrait, afin de graver par là son nom au temple de la mémoire, & pour apprendre à la postérité que dans les derniers tems même, les personnes d'une naissance distinguée se sont fait un plaisir de s'appliquer à cet art.

Les parents d'Artus Wolfart, prirent un soin particulier de son éducation. On lui fit apprendre de bonne heure tout ce qui étoit convenable à la qualité de sa naissance, & propre à soutenir l'honneur de leur maison. Le dessein en fit partie, non en vue qu'il devînt peintre: mais parceque cet art étant alors dans un état très florissant à Anvers, & faisant souvent l'entrétien des belles compagnies, il convenoit à un jeune homme qui devoit paroître dans le monde d'en connoître au moins superficiellement les principes & les beautés. Contre leur attente, Artus en fut épris, presqu'aussi-tôt qu'il commençât à s'y appliquer. Les langues n'eurent plus pour lui les mêmes attraits qu'elles avoient eus auparavant, il retrancha une partie du tems qu'il avoit coutume de leur donner pour l'employer au dessein: enfin il les abandonna entierement pour se livrer sans réserve à la peinture. Ses parents en eurent quelque mécontentement: mais l'amour tendre qu'ils avoient pour lui, les empêcha de s'opposer efficacément à la forte inclination qu'il témoignoit. Ils dissimulerent dans l'espérance qu'elle changeroit avec l'âge: mais au contraire elle augmenta. Travail, étude, lecture tout s'y rapportoit. L'histoire ancienne fortifioit son penchant, & la haute estime où il voyoit les Rubens & les van Dyck, chéris des Princes, honorés des grands, estimés de leurs semblables, admirés de leurs concitoyens, l'encourageoit à faire tous ses efforts pour leur ressembler.

Ses talents naturels cultivés avec soin pendant quelques années se développerent, il copia avec succès les modéles qu'on lui donnoit: il continua par enrichir les copies de ces originaux, & enfin ennuyé de cette servitude, qui l'empêchoit de s'abandonner au feu de son imagination, il s'affranchit des maîtres, donna l'essort à son esprit, peignit d'invention, & d'une maniere qui sentant son artiste, faisoit voir qu'il ne s'étoit adonné à la peinture qu'en suivant les impressions de sa Minerve. La lecture des auteurs sacrés & profânes ayant rempli son imagination de belles idées, il les arrangea avec intelligence & son pinceau les exécuta avec art. On vit paroître ses tableaux qui plurent au public & charmerent les curieux. Des grands sujets historiés de la Bible, les miracles des Saints, les Dieux tant vantês par les poétes, les fables & quelques plaisanteries dévinrent alternativement la matiere de ses compositions, rendirent ses talents recommandables, & firent rechercher ses ouvrages. Il y en a toutefois qui estiment beaucoup plus ceux dont les sujets sont de peu de conséquence. Selon quelques auteurs flamands, on remarquoit avec plaisir dans les uns & dans les autres, un grand goût d'ordonnance, un pinceau frais & moelleux & un excellent coloris. C'est sur ces trois avantages que roulent toutes les louanges qu'ils lui donnent, & ils gardent un profond silence sur son dessein & sur ses qualités personnelles.

JAQUES CALLOT
GRAVEUR.
&c. &c.

TOute puiſſante que ſoit l'éducation ſur l'eſprit des hommes, il faut avouer que la nature l'eſt encore beaucoup davantage. Jaques Callot nous en fournit une preuve. Né à Nanci d'une pére occupant la place de Héraut d'armes à la cour du Duc de Lorraine, & iſſu d'une famille, qui deux cents ans auparavant rempliſſoit avec honneur les prémieres charges de l'Etat ſous les derniers Ducs de Bourgogne, on le deſtina à toute autre choſe qu'à la Gravure: mais les effets du deſtin ſont inévitables. Le deſſein n'entre ordinairement dans l'éducation des jeunes gens de diſtinction, que pour leur donner une idée des beaux arts qui en dépendent. Par ce principe il fit partie de celle de Callot: mais par une ſécrete diſpoſition de la nature, il décida de ſa vocation. Ce jeune homme ayant témoigné dès ſon enfance une vive inclination pour le deſſein, en griffonnant & en faiſant de ſon chef des Eſquiſſes, où des perſonnes plus avancées en âge trouvoient beaucoup de jugement, s'y livra ici avec joie. Cet amuſement devint la principale & preſque l'unique de ſes occupations. Envain ſes parents s'efforcerent de l'en détourner, leur oppoſition ne fit qu'irriter ſon penchant, enſorte que déseſperant de les voir conſentir à ſes déſirs, il ſe déroba ſecretement de chez eux pour aller en italie, où il avoit oui dire que cet art floriſſoit plus que par tout ailleurs.

L'argent étant venu à lui manquer, il ſe joignit à une troupe de bohémiens, gens accoutumés de voyager à bon marché, & continua ſa route avec eux juſqu'à Florence, où il les quitta. Là il trouva une reſſource honorable dans l'affection qu'un officier du Grand-Duc de Toſcane conçue pour lui. Ce généreux Florentin informé du motif de ſon voyage, l'envoya chez Canta Gallina peintre & graveur tout enſemble. Le jeune Callot ſe trouvant dans cette maiſon, comme dans ſon centre, profita de l'occaſion & fit de grands progrès. Le déſir d'une plus grande perfection s'accrut dans ſon jeune cœur, il réſolut de devenir original & paſſa à Rome pour étudier les merveilles, dont cette ville eſt ornée.

Ce voyage ne répondit point à ſes eſpérances, car à peine y fut-il arrivé, qu'il fût reconnu par des marchands de ſon païs & reconduit à Nanci malgré ſes répugnances. Son pére l'obligea d'abord à réprendre ſes études: mais ſon goût pour la gravure l'emportant ſur toute autre conſidération, il s'évada encore une fois & réprit le chemin d'Italie. Il avoit déja traverſé les Alpes & s'avançoit à grands pas vers Rome; lorſque ſon frére ainé le rencontrant à Turin, l'obligea de revenir avec lui en Lorraine. Ces contre-tems auroient dû ce ſemble faire perdre à Callot l'eſpérance de revoir l'Italie: mais ni les reproches, ni les remontrances de ſa famille, ni les contradictions qu'il rencontroit dans l'exécution de ſon deſſein ne purent produire cet effet: enſorte que ſon pére vaincu par ſes priéres & ſes ſollicitations réitérées, lui permit enfin d'aller à Rome, avec un gentil-homme que le Duc de Lorraine envoyoit vers le Pape.

Arrivé en ce ſéjour ſi long-tems déſiré & protegé de l'Envoyé de ſon Prince, il ſe mit ſous la conduite de Jule pariſien pour ſe perfectionner dans le deſſein. De là il paſſa chez Philippe Thomaſſin, pour apprendre à graver au Burin & à l'eau forte. Ses progrès répondirent au déſir ardent d'exceller dans ſon art. Déja ſes ouvrages commençoient à le faire connoître, & à lui donner de la réputation, lorſque tout à coup il s'apperçut de la jalouſie de ſon maître par rapport à ſa femme. Il n'en fallut point davantage à cet habile éleve qui n'avoit de l'ardeur que pour ſon art. Il s'éloigna de ce maître ombrageux & ſe retira à Florence.

Le Grand-Duc informé de ſes rares talents, déſira de le voir & l'employa à pluſieurs ouvrages. Une penſion honorable ſuivit de près le ſalaire de ſes travaux. Callot ſe vit à ſon aiſe. En homme curieux d'une plus haute perfection, il uſa de ſa fortune pour ſon avance-

ment.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



IACOBVS CALLOT
CALCOGRAPHVS AQVA FORTI NANCEII IN LOTHARINGIA.
NOBILIS.

Ant. van Dyck pinxcit.
Vorsterman sculp.

Cum priuilegio.

ment. Il se lia étroitement avec les excellents artistes, que le Grand-Duc faisoit travailler alors aux ornements d'une galerie, & fit de nouveaux progrès par leurs instructions & leurs exemples. Je passe sous silence ses prémiers ouvrages ne voulant indiquer que quelques-unes de ses principales productions, en parcourant le reste de sa vie : quoique ses coups d'essai fassent honneur à son génie & à sa main, vu l'âge peu avancé auquel il les à donné au public.

Pendant son séjour à Florence, il cultiva avec soin les plus célebres artistes, qui y florissoient alors, spécialement Alphonse Parigi & Remigio Canta-Gallina son prémier maître transalpin. Il s'attacha à la maniere de celui-ci, qui lui plut sur tout, & pour y réussir mieux, il commença à dessiner en petit, & à graver à l'eau forte : convaincu que cette maniere d'exécuter avoit non seulement plus de délicatesse : mais aussi qu'elle étoit plus propre pour donner aux sujets que l'on traite l'esprit & la vivacité que le graveur se propose d'y repandre. Son génie vaste & fécond étoit ennemi de la contrainte; car plusieurs connoisseurs prétendent remarquer moins de graces dans ce qu'il fit d'après d'autres maîtres, que dans les piéces qu'il grava d'invention ou d'après nature. Dans ces deux derniéres son esprit ayant la liberté de distribuer ou d'orner ses sujets selon ses idées, il le faisoit toujours avec un ordre ravissant, qui frappe l'esprit & charme la vue, par l'expression naturelle des différents caractéres.

Quelques planches de comédie, qu'il grava pour le Grand-Duc dans le goût de Canta-Gallina, les batailles gagnées & les victoires remportées par les Princes de la maison de Médicis : productions de son esprit, aussi bien que la foire de Florence, où la nature lui servit d'original : sont des piéces enchantées, qui lui acquirent l'estime de Cosme de Médicis à un tel point, que si ce Prince eut vecu, il l'auroit probablement fixé à Florence : mais la mort lui ayant enlevé ce protecteur, il pensa à aller s'établir ailleurs.

Le Pape & l'Empereur l'inviterent inutilement de se rendre dans leur cour, il préféra sa patrie à tout autre païs en quittant la Toscane, & retourna à Nanci, où le Duc de Lorraine lui fit un sort gracieux. Pour s'y fixer plus constamment, il se maria avec une demoiselle nommé Cathérine Puttinger, issue d'une famille noble & originaire de Marsal, de laquelle il n'eut point d'enfant. De là sa réputation volant par toute l'Europe, il vit les Princes s'empresser à faire graver de sa main les évenements les plus glorieux & les plus intéressants de leur regne. Ce fut dans cette vue, que l'Infante Isabelle Claire Eugénie le fit venir à Bruxelles, pour graver le siège de Bréda, que le Marquis de Spinola faisoit alors, & qui finit ensuite par la reddition de la place. Il exécuta cet ouvrage en six feuilles, avec un art & une naïveté qui lui mériterent l'estime & les récompenses de cette sage & religieuse Princesse.

Louis XIII. Roi de France voulant dans la suite transmettre à la postérité l'image naturelle du siège de la Rochelle & de celui de St. Martin en l'isle de Ré, où sa Religion, son autorité & sa gloire sembloient s'intéresser également, ne jugea personne plus propre que Callot pour l'exécution de son dessein. Il l'attira dans son camp, & le chargea de ce soin. Notre artiste s'en acquitta avec un succès merveilleux, Sa Majesté en ayant été ravie en admiration. En conséquence elle fit tout ce qu'elle put pour le retenir à son service. Marques d'estime, promesses, pensions; tout fut mis en usage : mais tout fut inutile par l'attachement que Callot témoigna pour son Prince & sa patrie.

Comme il excelloit dans les figures en petit, il s'est surpassé en quelque maniere dans les représentations de ces trois sièges, où il a dû nécessairement travailler dans ce goût, pour pouvoir renfermer dans un petit nombre de planches la grande multitude de personnes, les villes & leurs environs qui s'y trouvent bien distingués & très reconnoissables. Sur le devant les figures sont encore médiocrement grandes : mais allant toujours en diminuant à proportion de l'éloignement qu'elles représentent, elles se trouvent dans les lointains les plus reculés, d'une petitesse presque imperceptible, sans rien perdre de la force de l'expression. Son génie & son art, sont ici d'autant plus dignes d'admiration, que dans ces

ces petites figures, il a pu en trois ou quatre traits exprimer l'action la démarche & même les caractéres des différentes objets qu'il a eus en vue. Pendant son séjour à Paris, il grava encore deux vues de cette grande ville qui passent pour des chefs-d'œuvre; tant pour la vérité que la variété des figures.

Revenu à Nanci, il continua de s'appliquer à la gravure avec tant d'assiduité, qu'il multiplia le nombre de ses planches à une quantité à laquelle il y a peu d'artistes qui soient parvenus. Pendant ce tems il fit paroître, qu'il n'étoit pas moins bon citoyen qu'habile graveur, lorsque Louis XIII. le pria de graver la prise de Nanci, dont il venoit de se rendre maître. Callot s'en excusa respectueusement, alléguant qu'il étoit lorrain, & en cette qualité obligé de ne point exercer son burin contre l'honneur de son Prince.

Le Roi loua ses sentiments & sa fidélité en agréant ses excuses: mais un courtisan s'étant avisé de conseiller à Sa Majesté de l'y contraindre: Callot répondit avec une fermeté inébranlable, qu'il se couperoit plutôt le pouce, que de faire la moindre chose contre son devoir. Ce fut par ce sincére attachement à son Prince qu'il refusa une seconde fois la pension honorable qu'on lui offrit, s'il vouloit entrer au service du Roi très chrétien. Callot continua tranquillement l'exercice de son art à Nanci, où il a gravé depuis les miséres de la guerre en plusieurs planches. Cet ouvrage offre un portrait naturel, de tous les maux que les soldats font souffrir aux païsans pendant ce tems, & celui de ceux qui sont obligés de souffrir eux-mêmes. Il y a de quoi admirer le génie de l'artiste, qui a pu s'imaginer tant de sujets différents.

La postérité verra toujours avec plaisir le rare talent qu'il avoit de rassembler une infinité de figures dans un fort petit espace, sans que la multitude y altérât la beauté ni la régularité de son ordonnance. Elle semble au contraire y donner de nouveaux agréments, par les expressions frappantes, que chaque trait de burin y produit. C'est ce rare talent qui lui a mérité tant d'éloges; c'est lui qui l'a fait rechercher des plus puissants Princes de l'Europe, & c'est lui qui a souvent attiré Gaston Duc d'Orléans à sa maison pendant le séjour qu'il fit à Nanci. Ce Prince prennoit un plaisir singulier à le voir travailler, & se rendoit souvent chez lui à ce sujet. On dit que c'est Callot, qui s'est servi le prémier du vernis des faiseurs de Luts, pour graver à l'eau forte, & vu sa sagacité, peut-être auroit-il procuré d'autres nouveaux avantages à son art, si la mort ne l'eût enlevé le 23 Mars 1635. Lorsqu'il n'étoit encore âgé que de 41 ans, & qu'il méditoit sa retraite à Florence. Il fut enterré auprès de ses ancêtres dans l'église des cordeliers à Nanci, où on lit son épitaphe sur le tombeau de marbre que sa femme a fait ériger à sa mémoire.



IOANNES BAPTISTA BARBÉ
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit
S. a Bolswert sculp.

Cum priuilegio.

JEAN BAPTISTE BARBE GRAVEUR.

&c. &c.

JEan Baptiſte Barbé fit honneur par ſes talents à la ville d'Anvers, qui lui donna le jour vers l'an 1572. Iſſu d'une famille bourgeoiſe fort à ſon aiſe, il reçut une bonne éducation. Ses parents ayant le deſſein d'en faire un ſavant, commencerent par lui faire apprendre les langues & les lettres humaines: mais la nature avoit eu d'autres vues dans ſa formation, & lui avoit donné toutes les qualités néceſſaires pour en faire une habile artiste. Cette mére commune qui conduit toute choſe infailliblement a ſes fins prévalut. Le jeune Barbé témoigna ſi peu de goût pour les langues & tant d'inclination pour le deſſein, que ſes parents lui permirent de ſuivre ſon penchant, & de paſſer ſous la direction d'un maître qu'on ne nomme point. Délivré des oppoſitions domeſtiques qui avoient ci-devant combattu ſes déſirs, il ſe livra d'affection à l'étude du deſſein & de la gravure, ſans ſe relâcher de ſa prémiere ardeur, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât capable de figurer avantageuſement avec les maîtres de l'art.

Pour lors il commença à faire connoître ſes talents, en gravant un peu de toutes ſortes de ſujets, qui plurent & l'encouragerent dans les peines qu'il prennoit pour perfectionner ſa maniere. Un livre de deſſeins d'architecture d'autels & de cheminées, qu'il fit paroître enſuite, acheva d'établir ſolidement ſa réputation. Barbé fut regardé dès lors par tous les connoiſſeurs comme excellent deſſinateur & graveur, & le prix de ſes ouvrages augmenta à proportion qu'ils ſe repandirent: chacun ſe faiſant un plaiſir d'orner ſon cabinet des eſtampes de ce nouvel artiſte.

Dans cette prémiere vogue, voulant ſatisfaire à l'empreſſement du public, il exécuta ſelon les déſirs de quelques curieux quantité de différents ſujets qui lui firent honneur. Mais en mettant ſon art en pratique, il conçut le deſſein d'en approfondit la Théorie, afin de procurer par là plus de facilité & plus d'étendue à ſon exécution. Dans cette vue, il ne grava pendant quelque tems que lorſqu'il ne put s'en diſpenſer, s'occupant uniquement à l'étude: & quoique reconnu généralement pour habile maître, on le vit s'appliquer aux méchaniques avec l'ardeur des commençants, comptant pour rien le gain qu'il négligeoit de faire, pourvu qu'il acquît de nouvelles connoiſſances. Les ſoins d'un génie auſſi heureux que le ſien ne furent point infructueux: la ſcience & la perfection de ſon art ſuivirent de près ſes travaux, & le public ſe vit avantageuſement dédommagé du petit nombre de piéces qu'il lui avoit données pendant trois ans, par les belles machines, & les fontaines d'une ſtructure agréable & ingénieuſe qui ſortirent enſuite de ſon burin. Les Beſſons, les Girolamo, les Gio-Baptiſta Négro & beaucoup d'autres célebres artiſtes, n'ont rien produit de plus eſtimable en ce genre.

Nous pourrions ajoûter ici une longue liſte des ouvrages, dont il a enrichi les cabinets: mais nous nous contenterons d'indiquer en paſſant les divers genres dans leſquels il a travaillé le plus, & les principaux peintres, dont il a copié les tableaux; avant que de conclure par ſon goût & par ſa maniére. Mr. Florent le Comte nous apprend que Jean Baptiſte Barbé a donné ſur tout dans les ſujets de dévotion. Des tableaux d'autels, des hiſtoires tirées de l'Ecriture Sainte, & aſſez ſouvent des légendes; firent l'occupation principale de ſon burin, après ce que nous avons rapporté ci-deſſus, & on ne voit que fort peu de ſes ouvrages, dont les ſujets aient été puiſés dans l'hiſtoire profâne. Martin de Vos étoit de tous les peintres, celui qu'il ſe plaiſoit davantage à copier, ayant fait preſque autant de piéces d'après celui-là ſeul, que d'après tous les autres enſemble. François Franck, Jean Baptiſte de Puggius & le patrice de Génève de même que Corneille Galle, ſont encore des artiſtes, dont il a gravé quelques morceaux.

Quand tous ceux qui ont fait quelque mention de Jean Baptiſte Barbé, ne diroient pas d'une même voix, que ſon goût dominant étoit de travailler en petit, ſes ouvrages le conſtateroient invinciblement, en expoſant de plus aux yeux des connoiſſeurs une maniere douce & agréable, dans des piéces d'un fini précieux, qui ne ſentent ni la gêne ni le travail. Mr. le Comte, que nous avons dèja cité, compare dans un autre endroit, la maniere de notre artiſte à celle de Wierix, aſſez connue des curieux, pour nous diſpenſer d'en faire ici la deſcription: mais nous ne pouvons omettre les qualités perſonnelles de celui, qui fait la matiere de ce diſcours. C'eſt pourquoi nous ajoûtons, que s'il a mérité des éloges en qualité d'habile graveur, on ne peut lui réfuſer ſon eſtime en celle de galant homme & de bon citoyen.

Doué de beaucoup de vivacité d'eſprit, d'une humeur enjouée, & d'un caractére doux & bienfaiſant, il portoit la gaïeté dans les compagnies où il alloit, ſe faiſoit déſirer où il n'étoit point, & louer de tous ceux qui le connoiſſoient La régularité de ſa vie & l'intégrité de ſes mœurs lui concilioient la bienveillance de toutes les honnêtes gens. Une aſſiduité infatiguable au travail & une exécution très facile donnent lieu de croire qu'il a amaſſé des ſommes conſidérables, ayant vecu juſqu'environ l'âge de ſoixante & dix-huit ans. On ne lit point qu'il ait voyagé hors de ſon païs, il ne paroît même que dans l'enceinte de la ville d'Anvers, où il mourut en mil ſix cent cinquante.





LVCAS VORSTERMANS
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ IN GELDRIA NATVS.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

LUC VOSTERMAN
LE PERE, GRAVEUR.
&c. &c.

LUc Vosterman originaire du Duché de Gueldre, naquit dans cette Province vers l'an 1575. Il ne fut pas difficile de remarquer dans ses actions enfantines, l'inclination décidée qu'il avoit pour le dessein. Il prennoit plaisir à tracer toute sorte de figures sur le papier en apprennant à écrire. N'étoit-ce point appeller un maître ? Ses parents le comprirent & lui en donnerent un, qu'on ne nomme pas. Beaucoup d'application de la part du disciple, & quelques années d'école ne permirent plus de douter qu'il ne devînt un habile artiste. C'est ainsi que les grands hommes ont coutume de s'annoncer, sur tout quand l'éducation seconde les dispositions de la nature. A mesure que ses talents se développerent, on le vit travailler avec une certaine répugnance d'après les desseins & les tableaux des peintres vulgaires, tandis que ceux des grands maîtres avoient pour lui des charmes ravissants, qu'il ne se lassoit point d'admirer en les copiant. Le goût de ces derniers détermina le sien, & leur maniere fut celle qu'il se proposa pour modéle en travaillant à former la sienne.

Persuadé que plus on rémonte vers la source des eaux vives, plus on a raison de se promettre de les trouver pures : il entréprit de voyager, pour aller consulter les grands originaux d'Italie. En sortant de sa patrie il prit la route de Rome, où comme tant d'autres, il trouva de quoi contenter sa curiosité, exercer & perfectionner ses talents. La noblesse, l'élegance & la correction de dessein, qui brillent dans les ouvrages des Caraches lui plurent & devinrent le principal objet de ses études, pendant son séjour en Italie. Un tableau d'annibal Carache, représentant le sauveur du monde en priére dans le jardin des oliviers, a suffi pour établir la réputation de notre jeune artiste au de là des Alpes. Il le grava avec un succès qui fait douter si la copie doit céder à l'original.

Ceux à qui le Tintoret, le Titien, Michel Ange, Raphael ou quelqu'autre maître plaisoit le plus, lui en firent graver quelques piéces : ensorte qu'il se trouva dans l'obligation de travailler d'après tout ce que l'Italie a produit de plus distingué entre les peintres. Le Grand-Duc de Toscane charmé de la beauté de son burin, l'employa à graver quelques piéces, dont la conservation lui étoit plus particulierement à cœur. Il grava entr'autres pour ce Prince les portraits de Cosme, dit *le libérateur de la patrie*; celui de Laurent, surnommé *le pére des lettres*, & celui de Léon X. Pape, tous trois illustres personnages sortis de la maison de Médicis.

Je passe sous silence quantité d'autres ouvrages que Luc Vosterman grava d'après de bons maîtres italiens, pour le suivre dans ses voyages. D'ailleurs ce n'est pas mon dessein d'entrer dans le détail de son œuvre : mais seulement de donner ici un abrégé de l'histoire de sa vie. En revenant d'Italie il passa par la France & s'arrêta quelque tems à Paris, où ses ouvrages confirmerent la bonne opinion qu'on avoit conçue de ses talents, sur ce que la renommée en avoit publié. Il n'y demeura point aussi long-tems qu'on l'auroit souhaité : mais il partit pour les Païs-Bas, laissant aux curieux un désir empressé de posséder ses ouvrages au défaut de sa personne. Plusieurs les ont rassemblés ensuite avec beaucoup de soin, & on les conserve encore précieusement dans les cabinets les mieux choisis; non seulement comme des témoins irréfragables de l'habilité de leur auteur : mais encore comme des merveilles de l'art, & comme des guides sûrs que peuvent suivre aujourd'hui, ceux qui aspirent à la perfection de la théorie ou de la pratique de la gravure.

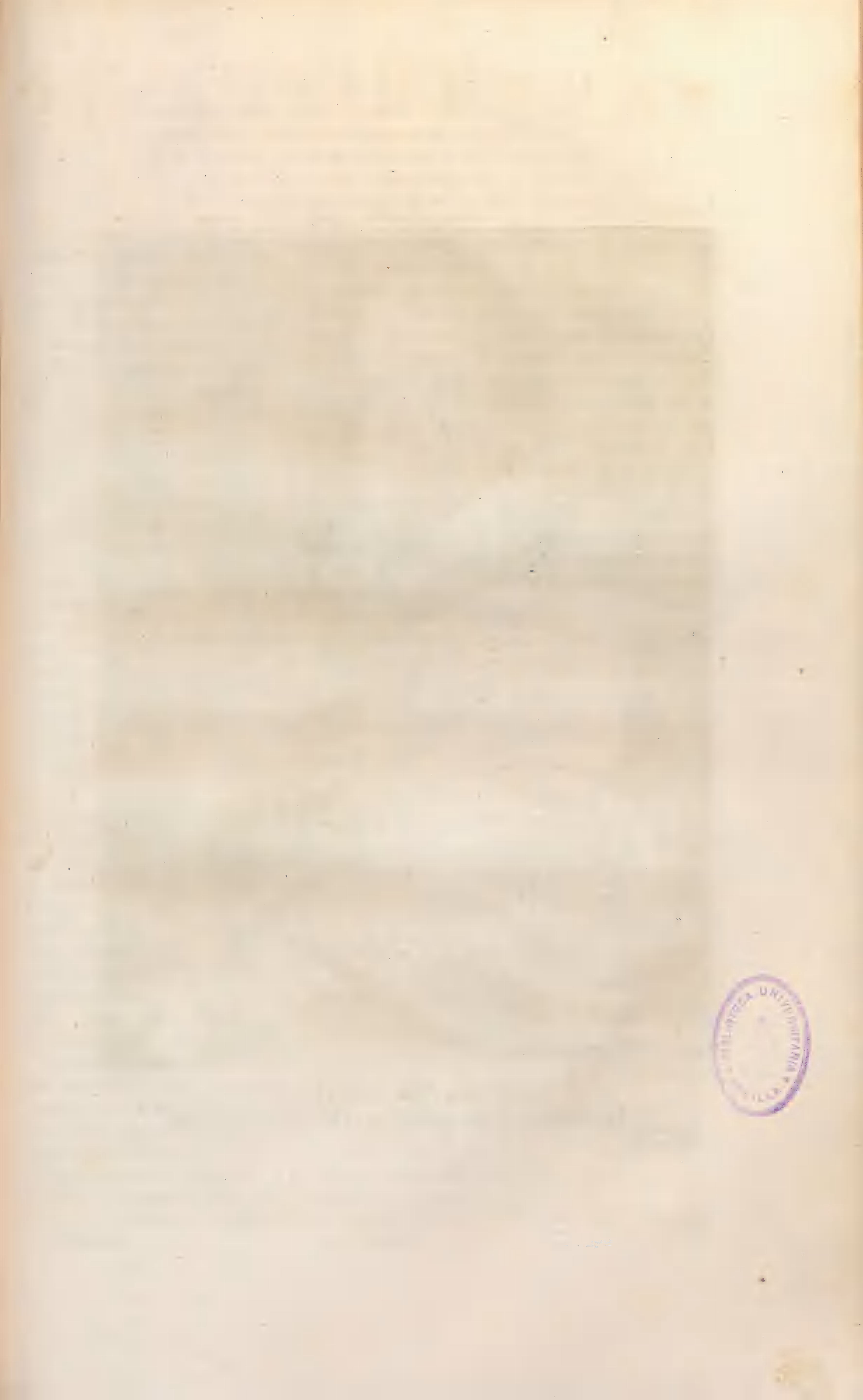
Nous ne lisons point qu'il soit retourné en Gueldre, du moins pour s'y arrêter long-tems : mais nous le retrouvons à Anvers, peu après son départ de France. Les beaux-arts florissoient alors dans cette ville plus qu'en aucune autre des Païs-Bas : ainsi il n'est pas étonnant qu'il l'ait préférée à la Gueldre sa patrie. La Religion peut-être se mit encore de la partie.

Cependant quoiqu'il se mariât à Anvers, il ne s'y attacha point si fortement qu'il ne voyageât plus, car outre ses fréquentes promenades en Hollande, il passa encore en Angleterre. Charles I. qui y régnoit alors, s'étoit déclaré par ses libéralités en faveur des beaux-arts. En falloit-il davantage pour y attirer ceux qui y excelloient? Luc Vosterman grava à Londre, en mil six cent vingt-sept, un St. George combattant le Dragon, d'après un grand tableau en hauteur appartenant au Comte de Pembroke. Ce morceau a mérité les éloges des connoisseurs. Les figures en étoient exécutées au parfait, de même que le païsage qu'on découvre dans le lointain, & les différentes masses de couleurs, de lumiéres & d'ombres autant bien rendues qu'il soit possible de le faire au moyen du seul clair-obscur.

L'aimable société des artistes d'Anvers le rappella dans cette ville. Il y continua l'exercice de son art, avec autant d'assiduité que de réputation. Pierre Paul Rubens & le chevalier Antoine van Dyck furent les deux peintres flamands ses contemporains, d'après lesquels il travailla le plus. Tous les différents genres de sujets étoient également du ressort de son burin. Nous ne dirons rien de son talent pour les portraits, ceux qu'il a gravés dans l'œuvre de van Dyck connu & estimé de tous les curieux, parlant plus avantageusement en sa faveur, que ne pourroit faire la meilleure plume.

On ne trouve point à quel âge ni en quelle année Luc Vosterman mourut : mais le grand nombre de piéces, dont son œuvre est composé, donnent lieu de croire qu'il parvînt à une heureuse vieillesse. Il n'y a presque point eu de peintre renommé en Flandre avant lui, dont il n'ait contribué à conserver la mémoire, en gravant quelqu'un de ses tableaux. Ses estampes repandues dans tous les païs où on cultive les beaux-arts, ont rendu son nom célebre dans presque toute l'Europe. On y remarque ces traits nobles & libres qui caractérisent les grands artistes, & montrent en même tems leur facilité à opérer. De plus elles ont une vive expression & un grand goût. Il eut un fils nommé communément Luc Vosterman *le jeune*, qui marchant sur les traces de son pére, à soutenu sa réputation, & s'est acquis beaucoup d'honneur dans l'exercice de son art.

PIER-


UNIVERSITARIA



PETRVS DE IODE

CALCOGRAPHVS ET DELINEATOR ANTVERPIENSIS.

Ant. van Dyck pinxcit
Vorsterman sculp.
Cum priuilegio

PIERRE DE JODE
DIT LE VIEUX GRAVEUR.
&c. &c.

Pierre de Jode, dit le vieux, natif d'Anvers a été ſans contrédit un des plus habiles desſinateurs & graveurs de ſon ſiècle. Entrainé par une forte inclination pour ſon art, il alla en apprendre les prémiers principes chez Henri Goltzius. Le jeune diſciple intéreſſa ſon maître à ſa perfection par ſon aſſiduité au travail, s'appliquant d'une maniere à faire craindre, qu'une étude pouſſée trop loin ne fût capable d'altérer ſa ſanté dans la ſuite. Cet empreſſément annonce preſque toujours un grand talent & des ſuccès extraordinaires. Goltzius ne tarda point à s'en appercevoir, & en maître auſſi généreux que bienfaiſant, il s'ouvrit ſans réſerve à ſon éleve, lui dévoila tous les ſecrets de ſon art, ſans avoir la foibleſſe d'appréhender d'en être ſurpaſſé, & ſeconda autant qu'il fut en ſon pouvoir ſes belles diſpoſitions & ſes ſoins. Sous la conduite d'un guide ſi éclairé, ſi de Jode n'en ſurpaſſa point d'abord tous les diſciples, il fut du moins celui qui fit le plus d'honneur à ſon école par la grande réputation qu'il s'eſt acquiſe.

De Jode s'apperçut que quelque utiles que fuſſent les préceptes des maîtres, & les ſoins qu'on ſe donne de copier les originaux ; tout cela néanmoins ne doit ſervir qu'à rendre un artiſte capable d'aller à l'école de la nature. Il y alla, il l'étudia ſoigneuſement. On le vit ſouvent, à la ville & à la campagne, le crayon à la main tracer les eſquiſſes des beautés qu'elle offroit à ſes yeux, pour venir enſuite les achever dans ſa chambre. En travaillant il comprit bientôt, qu'il faut ſouvent ajoûter à la nature, quand on veut la rendre avec toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible, & que pour cela il faut non ſeulement avoir le goût épuré ; mais encore une imagination féconde. Conſidérations qui le déterminerent à voyager ; afin d'acquérir l'un & l'autre, à la vue des plus belles régions de l'Europe, & par une étude refléchie des antiques. Il communiqua ſon deſſein à ſon maître Goltzius, qui le loua & l'encouragea, lui donnant en même tems les inſtructions convenables à cet égard, pour qu'il pût retirer tout le fruit déſirable de ſes travaux.

Dès que de Jode eut obtenu le conſentement de ſes parents, il partit des Païs-Bas. Traverſant la France il arriva à Paris. Tout ce que cette grande ville renferme de curieux le toucha peu alors, & ne put l'arrêter long-tems. Prévenu en faveur des merveilles de l'art, qu'il ſe promettoit de voir en Italie, ſon eſprit ne pouvoit s'occuper d'aucun autre objet. Il continua ſa route & vola, pour ainſi dire, à Rome. Il viſita l'intérieur de cette ville & les environs, avec une ſatisfaction toujours nouvelle, juſqu'à ce que ſe ſentant de nouvelles forces, il eſſaya de plaire au public par ſes propres productions. Son deſſein & ſon burin eurent une approbation générale, & dès lors il ne manqua ni de protecteur ni d'ouvrage. Sa réputation fut établie, il ne lui reſtoit d'autre embaras, que celui de pouvoir ſatisfaire à l'empreſſement des curieux. Peu de graveurs flamands avoient été auſſi goûtés que lui à Rome. A peine eut-il le loiſir de parcourir à la hâte quelques autres villes d'Italie, pour contenter ſa propre curioſité, encore travailloit-il pendant ſes voyages, lorſqu'il ſéjournoit quelque part.

La vogue qu'eurent ſes eſtampes, fut cauſe qu'il demeura long-tems à Rome : mais enfin l'amour de la patrie le rappella dans ſon lieu natal. Il partit emportant avec ſoi grand nombre d'excellentes copies & revint dans les Païs-Bas. Comme il avoit promis beaucoup dès ſa prémiere jeuneſſe, les yeux du public connoiſſeur étoient attentifs ſur lui. On s'apperçut des progrès qu'il avoit fait pendant ſon voyage. Faiſant uſage des richeſſes qu'il avoit rapportées dans ſon porte-feuille, il varia agréablement ſes productions : perſuadé que les remplir d'objets intéreſſants, c'étoit les enrichir & les rendre plus précieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer une heureuſe fécondité de génie, un beau choix &

une ordonnance très bien entendue, dans toutes les piéces qu'il a gravées de ſon invention. Un artiſte qui ſait allier à ces avantages la délicateſſe & la propreté du burin, ne peut manquer de plaire aux perſonnes de bon goût, & ces dons faiſoient inconteſtablement une partie des talents de Pierre de Jode. Entreprennoit-il de graver d'après quelque maître peu correct? Son habileté dans le deſſein le mettoit en état de rectifier le peu d'exactitude qui ſe trouve quelquefois à cet égard dans certains tableaux. Le ſujet manquoit-il d'ornement? Il trouvoit en ſoi-même un fond fertile capable de ſuppléer à cette ſéchereſſe, parcequ'il avoit l'eſprit rempli de belles idées que ſes études y avoient fait naître pendant ſes voyages.

Fécond & ingénieux à produire, exécutant avec une facilité & une promptitude extraordinaire, il a enrichi les cabinets des curieux d'une grande quantité de beaux morceaux. Ses vaſtes talents ne connoiſſoient d'autres bornes que celles de ſon art, dont il poſſédoit à fond toutes les parties. Il fut toujours très occupé à Anvers, où il s'étoit marié: & c'eſt dans la même ville qu'il mourut le neuviéme d'Août 1634, âgé d'environ ſoixante ans. On connoit particuliérement entre ſes enfants ſon fils aîné Pierre de Jode héritier de ſes talents, dont nous parlerons ci-après. Nous ne dirons rien de ſes ouvrages en particulier, leur multitude eſt ſi grande, & ils ſont ſi répandus, que chacun peut facilement ſe procurer la ſatisfaction d'en juger par ſoi-même. Un des plus amples, eſt le grand arbre généalogique de l'ordre de Saint François gravé en ſeize feuilles. L'attachement qu'il avoit aux religieux de cet ordre & leurs ſollicitations contribuerent beaucoup plus à le faire exécuter cet ouvrage que l'eſpérance du gain.

THEO-





THEODORVS GALLE
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit
Vorsterman sculp.

Cum priuilegio

THEODORE GALLE
GRAVEUR.
&c. &c.

COmme il y a des familles, où par une maligne contagion les maladies ſe perpetuent de race en race: il en eſt au contraire dans leſquelles les ſciences ou les arts ſemblent heureuſement ſe transmettre de pére en fils. Telle fut la famille de Théodore Galle. Il naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent quatre-vingt. Son pére appellé Corneille & ſurnommé le vieux exerceoit la gravure avec honneur dans ſa patrie, ſon frére puis-né appellé Philippe s'attacha au même art, de même que Corneille Galle, dit le jeune, un leurs descendants. Il reçut le crayon des mains de ſon pére lorſqu'il n'étoit encore qu'enfant, & le plaiſir qu'il témoignoit à en faire uſage, ne permit point de douter, qu'il ne fût né pour la gravure. Inſtruit par les ſoins de ſon pére, il fit des progrès rapides. Elevé dans une ville où il ſe trouvoit de bons originaux vivants & où les beaux-arts étoient dans un état très floriſſant; il comprit de bonne heure, que s'il vouloit ſe faire un nom au milieu de tant de grands hommes, il devoit néceſſairement s'élever au deſſus d'une médiocrité vulgaire & toujours peu recherchée.

Dans cette vue il s'avança autant qu'il lui fut poſſible ſous la direction paternelle, prêtant une attention ſcrupuleuſe aux inſtructions qu'on lui donnoit. Il y apprit à fond la maniere de conduire ſes tailles ſelon la diverſité des ſujets qu'il travailloit. Une juſte diſtribution des jours & des ombres ne faiſoit pas moins l'objet de ſes études, & s'efforçant de joindre à ces avantages la beauté du burin avec la correction du deſſein & une ſavante ordonnance, il ſe fit dans ſa prémiere école une maniere capable de plaire à tout autre qu'à lui-même. C'eſt pourquoi il ſollicita & obtint de ſes parents la permiſſion de faire un voyage en Italie, afin d'y aller puiſer le grand goût & la belle nature dans les antiques admirables, dont cette région eſt en poſſeſſion depuis la naiſſance de beaux-arts en Occident. C'étoit le foible qu'il ſe ſentoit malgré les ſoins de ſon pére, & c'étoit à quoi il ſe propoſoit de remédier par ſon voyage.

Arrivé à Rome, il ne s'occupa que de ces objets, ſi convenables à un graveur. Il examina attentivement tout ce qu'il crut pouvoir contribuer à ſa perfection : mais craignant toujours de ſe tromper ſoi-même & de ne pas bien ſaiſir les beautés de ces merveilleux originaux, il tâcha de s'inſinuer dans la compagnie des ſavants en matiére d'antiquité; afin de s'inſtruire par leur converſation & de découvrir s'il étoit poſſible plus que ſes yeux & ſa pénétration ne lui en faiſoient appercevoir. Comme il étoit doué d'un eſprit agréable & de manieres polies, le célebre Fulvius Urſinus le prit en affection & le retint chez ſoi. Guidé dans ſes recherches par un homme auſſi éclairé, qui ſe faiſoit un plaiſir de lui départir ſes avis, il ſe fixa dans ſon choix avec confiance & avec ſuccès. Ce ſavant Italien fut charmé des talents de ſon hôte & en publia le mérite dans les belles compagnies. Théodore Galle fut admis avec diſtinction chez tous les ſavants. Les cabinets d'antiques lui furent ouverts, il eut l'avantage de pouvoir aller puiſer à pleines mains dans ces tréſors, dont la vue étoit à peine permiſe aux autres jeunes étrangers.

En homme ſtudieux & prudent, il profita de l'occaſion pour ſe faire une magnifique collection de deſſeins, qui lui furent depuis d'un grand uſage. Fulvius Urſinus-même crut que perſonne n'étoit plus digne que lui de faire part au public des raretez précieuſes, dont ſon cabinet étoit enrichi. Il le pria d'en copier une partie, & de les répandre dans le monde pour la ſatisfaction des curieux. Théodore Galle le fit d'une maniere à mériter les reconnoiſſances de ſon hôte bienfaiſant, & de retour à Anvers, ayant élevé une très belle imprimerie dans ſa maiſon, il s'appliqua à les graver ſur le cuivre. En mil ſix cent ſix, il les publia dans un livre imprimé chez lui, qui a pour titre : *Illuſtrium imagines ex an-*

antiquis marmoribus, numismatibus &c. Outre cent cinquante & une piéces tirées du cabinet de Fulvius Urſinus, il y a dix-ſept portraits deſſinés à Rome d'après des marbres, où les anciens avoient retracé la belle nature, avec toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible. Cet ouvrage fut publié avec des doctes explications du ſavant Mr. Jean Faber de Bamberg Docteur en Médecine.

Cette nouveauté bien reçue des connoiſſeurs, fit beaucoup d'honneur à la réputation de Théodore Galle & ne contribua point peu à l'avancement de ſa fortune. Elle donna une preuve évidente qu'il poſſédoit la gravure à l'égal des maîtres qui avoient blanchi dans l'exercice de leur art. Loin de s'arrêter dans une ſi belle carriére, il eut ſoin de ſe renouveller de tems en tems par de nouvelles productions, moyen aſſuré de ſoutenir ſa gloire. C'eſt à lui qu'on eſt encore redévable d'un livre concernant l'invention & les progrès des beaux-arts. Les figures allégoriques qu'il y a gravées ſur ce ſujet, ſont des plus intéreſſantes à tous égards: la beauté du burin, la juſteſſe du deſſein, la ſageſſe de l'invention & l'utilité de l'inſtruction ſemblent s'y diſputer la primauté: de ſorte que cet ouvrage n'a point ſeulement le don de plaire aux yeux: mais qu'il répand encore des lumieres dans l'eſprit, ſur le ſujet qui y a donné occaſion.

On voit encore dans pluſieurs cabinets très bien choiſis quantité de vaſes & de monuments antiques très eſtimés, dont les belles copies ſont de la façon de Théodore Galle. Ces piéces y tiennent un rang honorable parmi celles des meilleurs maîtres; auſſi bien que les vingt ſujets de chaſſe qu'il a gravé avec Jean Stradan. Il faiſoit une eſtime particuliere de tous ceux qui excelloient dans la gravure ou dans la peinture. C'eſt dans le deſſein de les immortaliſer comme van Dyck fit vers le même tems à peu près, qu'il grava quatre-vingt de leurs portraits: mais il ne paroît point, que les écrivains, qui lui ont ſurvecu, aient eu les mêmes égards pour lui: puiſqu'ils ont négligé de tranſmettre à la poſtérité la plus grande partie de l'hiſtoire de ſa vie, & qu'il nous a été impoſſible d'apprendre dans la ville d'Anvers même, en quelle année la parque vint trancher le fil de ſes jours. Sa mémoire eſt encore précieuſe aux curieux, qui lui ſeront toujours redévables d'une partie des ornements de leurs cabinets d'eſtampes.

PAU-





Paulus du Pont Calcographus.
Antuerpiæ.

Ant. van Dyck fecit aqua forti.

PAULUS PONTIUS
GRAVEUR.
&c. &c.

LA ville d'Anvers n'a point été ſeulement féconde en peintres & en ſculpteurs ; mais auſſi en graveurs. Une bonne partie de ceux, dont nous avons occaſion de parler dans cet ouvrage, lui doivent leur naiſſance. C'eſt dans cette ville autrefois ſi floriſſante par ſon commerce & par ſes richeſſes que notre Pontius vint au monde. Nourri dans le centre des beaux-arts, il en ſuça l'amour avec le lait, pour ainſi parler, & lorſqu'il fut en âge de les cultiver, il s'adonna entierement à la gravure. Des progrès rapides juſtifierent ſon choix, & firent voir qu'il n'étoit point l'effet du caprice d'une jeuneſſe inconſidérée: mais la ſuite des impreſſions de la nature; puiſque cette mére bienfaiſante lui avoit donné libéralement tous les talents propres pour y exceller. Docilité d'eſprit, étendue de génie, force d'imagination. Quoiqu'il deſirât très ardemment d'arriver à la perfection de ſon art, nous ne liſons point, qu'il ait voyagé pour aller chercher dans une terre étrangere d'autres originaux à copier que ceux qu'il avoit ſous les yeux dans ſon païs natal: mais content des copies que les autres en avoient rapportées, des exemples & des inſtructions des grands maîtres de ſa patrie, il trouva dans ſes talents naturels & dans une application aſſidue, les ſecours que les autres alloient puiſer au de là des Alpes, & par cette voie pénible & peu fréquentée: mais peut-être plus glorieuſe, il acquit une vaſte & juſte connoiſſance de la gravure.

Artiſte formé, en s'attachant principalement à répandre les ouvrages des plus célebres peintres flamands, il fut bientôt artiſte avoué univerſellement. Son nom devint illuſtre, ſes eſtampes parurent précieuſes aux yeux des curieux & ſa rare capacité fut le ſujet de leurs éloges. Cependant les écrivains de ſa nation, qui ont tant vanté le mérite de ceux, dont il publioit les tableaux, gardent un profond ſilence ſur ſon chapitre, & quoiqu'il n'y ait point de graveur plus connu que Pontius, chez les curieux où ſe trouvent les œuvres de Rubens & de van Dyck; cependant on peut dire, qu'il n'en eſt preſque point, dont les particularités de la vie ſoient plus ignorées que celles de la ſienne, ſi on cherche à s'en inſtruire en détail. Tout occupé de ſon art, & ſatisfait du grand débit de ſes planches gravées pour la plûpart d'après les deux habiles peintres que je viens de nommer, il ſortit aſſez rarement du lieu de ſa naiſſance, & s'y renferma dans un petit cercle de perſonnes de connoiſſance avec leſquelles il s'étoit lié; encore étoient-elles pour la plûpart de ſes parents, ſi on en excepte quelques artiſtes.

On admire toujours avec plaiſir les eſtampes de Pontius dans les cabinets des curieux, & on remarque par tout que la Nature & le bon goût guidoient conſtamment ſon burin. Celle-là faiſoit particulierement la matiere de ſes études. Vrai & intelligent dans tout ce qu'il exécutoit, il a conſervé ſoigneuſement dans chacune de ſes piéces la maniere du maître qui l'avoit faite, & ſes touches particulieres juſques dans les choſes les moins intéreſſantes: en ſorte qu'on reconnoit le peintre ſous ſon burin, auſſi bien que dans le tableau original, & que les copies cédent rarement aux originaux, ſinon dans l'éclat & la variété des couleurs. Les ſujets qu'il a gravés en petit, d'après ceux qui avoient été peints de grandeur naturelle, ont gardé non ſeulement toute la force de leur expreſſion : mais ils ſemblent ſouvent avoir quelque choſe de plus piquant & de plus animé. Entre ceux de cette eſpéce, qui firent le plus d'honneur à ſes talents, on peut citer en particulier l'aſſemblée des Dieux pour la diſpute de Neptune & de Minerve peinte par Rubens, & une grande pentecôte du même, piéce en hauteur. Les caracteres de chaque figure ſont ſi bien rendus dans ces deux morceaux, qu'on ne peut rien deſirer de plus de l'art même, & quand il n'auroit jamais gravé que ces deux piéces, s'en ſeroit bien aſſez pour mériter une des pré-

prémieres places dans la classe des artistes les plus distingués de tout âge. Malgré les soins qu'on s'est donné depuis dans plusieurs Etats de l'Europe, pour porter la gravure au plus haut degré de perfection, dont elle soit susceptible, Paulus Pontius a toujours été regardé comme un des Princes de l'art, auquel il est glorieux de ressembler.

Il y a peu de graveurs, qui aient mieux réussi que lui dans l'expression des passions de de l'ame, & son art en cette partie n'est inférieur à la nature, que parcequ'il ne peut, comme elle leur donner du mouvement, ni les varier de couleurs particulieres, & qu'il est borné a pouvoir en rendre seulement les différentes masses, par la diversité des tons de son clair-obscur. D'ailleurs ses estampes ont tant de force, que comme elle, elles parlent aux yeux & à l'esprit du spectateur. Une dégradation très bien entendue fait fuir ou avancer les objets avec justesse. Son burin frais & délicat dans les sujets doux & riants, produit des traits mâles & moelleux, lorsqu'il en exprime des fiers ou des nobles, & donne des chefs-d'œuvres dans tous les genres qu'il exécute.

Les portraits qu'il a gravé d'après le chevalier Antoine van Dyck, & dont la plus grande partie se trouvent dans cet ouvrage, constateront à jamais sa capacité à cet égard & parleront ici à notre place. La nombreuse quantité de piéces, dont son œuvre est composé, font voir qu'il étoit fort laborieux. Il ne les a point finies toutes également: mais on peut dire qu'il fait paroître toute la force, la liberté, l'élégance & la propreté souhaitable du burin, dans celles où il a mis la derniere main, & si ses mœurs inconnues, malgré de si rares talents, nous empêchent de produire ici l'homme de bien avec le graveur habile, les précieux ouvrages sortis de sa main feront toujours connoître & estimer en sa personne, l'artiste ingénieux & désirable. On ne sait vers quel tems il mourut: mais on ne doute point qu'il n'ait survecu au chevalier Antoine van Dyck, avec lequel il étoit lié d'une étroite amitié.

Outre les piéces que Pontius grava d'après Rubens & van Dyck, il en travailla aussi d'après les tableaux de Corneille Schut & de quelques autres peintres flamands. Mr. Florent le Comte, tome III. p. 448. le met au nombre des graveurs du célebre Raphael. Dans l'énumération qu'il fait ensuite des piéces gravées par chacun d'eux, il met sur son compte le portrait de Raphael, dont Venceslas Hollar avoit gravé la tête : mais ce portrait, suivant sa marque, a été peint par le Titien, & il faudroit alléguer quelque chose de plus positif, pour ranger Paul Ponce entre les graveurs de Raphael. Indépendamment de cette circonstance, l'œuvre de notre artiste est toujours fort considérable, & le catalogue ne pourroit qu'ennuyer le lecteur par sa longueur & son uniformité, étant rapporté ici simplement, & s'il étoit raisonné, il meneroit beaucoup plus loin que ne le permet l'étendue qu'on s'est prescrite de donner à chacun des personnages, dont il est fait mention dans les deux parties de cet ouvrage.

GUIL-





GVILIELMVS HONDIVS,
CALCOGRAPHVS HAGÆ COMITIS.

Guil. Hondius sculp. Ant. van Dyck pinxit Cum priuilegio

GUILLAUME HONDIUS
GRAVEUR.
&c. &c.

RIen de plus connu que le nom de Hondius, chez les perſonnes qui ont viſité les cabinets des curieux. Les tableaux & les eſtampes marqués de ce nom y figurent parmi les ouvrages des grands-maîtres. Mais d'un autre côté fort peu d'artiſtes auſſi ignorés que la plûpart des Hondius, lorſqu'on veut entrer dans le détail de la vie de chacun d'eux en particulier, & ſi on y prend bien garde, on court riſque de les confondre. Pour éviter cette mépriſe & faciliter la connoiſſance qu'on pourroit ſouhaiter des différents Hondius, nous les diſtinguerons & indiquerons leur origine en parlant de celui-ci. Le Duché de Brabant fut la patrie des prémiers Hondius connus des curieux & des perſonnes de lettres. Les biens conſidérables qu'ils poſſédoient au village de Dusfel & dans les environs, mettoient leur famille au rang des principales de ces quartiers, d'où un d'eux alla s'établir à Wankene, autre village de la Flandre dans le quartier de Gand, & c'eſt d'ici qu'eſt iſſu un des plus célebres entre les Hondius, dont quelques auteurs ont fait une honorable mention, en parlant des artiſtes habiles des derniers ſiècles. Il ſe nommoit Joſſe. Né avec des talents ſupérieurs pour les ſciences & pour les arts, il dévint un des plus excellents graveurs de ſon tems, ſans le ſecours d'aucun maître, acquit une parfaite connoiſſance des langues grecque & latine, s'attacha à la Coſmographie, rendit ſon nom illuſtre à Londre par deux grands globes céleſte & terreſtre qu'il y fit, & ſe diſtingua enſuite à Amſterdam par quelques ouvrages de ſa façon qu'il donna au public. On le croit pére d'Abraham Hondius bon peintre d'animaux mort pauvre à Londre, dont Campo Weyerman à décrit plus au long les déréglements que les talents. De cette branche ſortit auſſi Corneille Hondius graveur en cuivre, qui exercea honorablement ſon art à Nimegue pendant pluſieurs années.

De la branche demeurée à Dusfel, naquit Henri Hondius en mil cinq cent ſoixante & treize. Celui-ci fut éleve de Jean Wierix, & mérita les noms d'habile deſſinateur & graveur. Ses ouvrages nous apprennent qu'il s'occupa quelque tems à l'orfévrie. Il s'adonna depuis aux ſciences, ſans diſcontinuer de cultiver la gravure, & après quelques voyages, il vint enfin s'établir à la Haie. C'eſt dans cet agréable ſéjour qu'entr'autres enfants lui naquirent deux fils, l'un nommé Henri, & l'autre Guillaume, que les hiſtoriens de ſon tems n'ont preſque fait que nommer en parlant des graveurs. Iſſu d'une famille, où depuis long-tems les beaux-arts ſe transmettoient de génération en génération, il en fit l'objet de ſes études dès ſa plus tendre jeuneſſe. Son pére dreſſa ſa main à manier le crayon, & forma ſon eſprit dans l'intelligence de ſon art. Joignant l'exemple aux paroles, il ne négligea rien pour cultiver les belles diſpoſitions qu'il découvroit dans ſon fils. Guillaume profita des avantages attachés ordinairement aux inſtructions paternelles, & fit des progrès rapides dans cette école. Plus avancé en âge & formé dans le deſſein, il commença à graver en cuivre. Ses eſſais furent regardés pour des coups de maîtres ; il eut la ſatisfaction de voir ſes ouvrages bien recus du public. Cet heureux debut rédoubla ſon ardeur pour ſon art, il s'appliqua avec une nouvelle aſſiduité à en approfondir les principes & bientôt ſes ouvrages établirent ſa réputation à l'égal de celle des artiſtes, qui après avoir étudié dans les plus célebres écoles de l'Europe, ont encore blanchi dans l'exercice de la gravure.

Nous n'entreprendrons point de détailler ici les qualités de ſon burin, ſon portrait placé immédiatement après ce feuillet, & gravé par lui-même, auſſi-bien que celui du jeune François Franck qu'on peut voir entre les pages 88 & 89 étant capables de donner aux connoiſſeurs une plus juſte idée de ſa maniere, que nous ne ſaurions le faire par des paroles : ainſi nous nous contenterons d'ajoûter qu'il en avoit gravé pluſieurs autres d'après diffé-

rents peintres, dans lesquels son habileté se soutenant toujours également, donna occasion à celui que vous voyez ici : car ceux-là étant tombés sous les yeux du chevalier Antoine van Dyck, mériterent non seulement son approbation : mais lui firent de plus concevoir de l'estime pour celui qui les avoit gravé. Ce rare peintre voyageant depuis en Hollande, alla rendre visite à Guillaume Hondius. Charmé de sa conversation agréable & spirituelle aussi-bien que de la beauté de ses talents, il fit son portrait pour le joindre à ceux des personnes distinguées par leur naissance ou par leur sçavoir qu'il avoit déja peints & qu'il gravoit ou faisoit graver à ses frais. Ce témoignage d'estime de la part de van Dyck, est un préjugé favorable au mérite de Guillaume Hondius, & si on veut en avoir des preuves muettes à la vérité; mais incontestables, on a qu'à regarder d'un œil connoisseur ses païsages & ses grotesques, gravés pour la plûpart d'après les Breughels, on se convaincra par ses propres lumieres de l'étendue & de l'excellence de son talent, n'ayant point eu moins de succès dans ces derniers ouvrages que dans ses portraits. On croit qu'il mourut à la Haie : mais on ne lit point vers qu'elle année.

CHAR-



CAROLVS DE MALLERY
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit
Vorsterman sculp.
Cum priuilegio.

CHARLES DE MALLERY GRAVEUR.

&c. &c.

CHarles de Mallery naquit à Anvers vers la fin du ſeiziéme ſiècle, ſans qu'on ſache en quelle année, ni qui étoient ſes parents. Son portrait peint par le chevalier Antoine van Dyck, pendant le ſéjour que celui-ci fit aux Païs Bas, lorſqu'il y vint avec Mademoiſelle Marie Ruten ſon épouſe, environ l'an mil ſix cent trente-cinq, nous fait connoître qu'il s'étoit déjà acquis alors la réputation d'habile graveur; van Dyck ayant coutume de ne peindre d'autres artiſtes, que ceux, dont il jugeoit la mémoire digne de l'immortalité, à cauſe de la ſupériorité de leurs talents. Nous ſouhaiterions de pouvoir indiquer ſous la conduite de quel maître il parvint à exceller dans ſon art, & quelle eſt la route qu'il a tenue pour arriver à ce degré de perfection: mais il nous a été impoſſible d'apprendre aucune particularité du tems de ſa jeuneſſe ni même de la ſuite de ſa vie; quelque ſoin que nous ayons pu nous donner pour en être inſtruits. Au défaut de cette matiere nous nous attacherons à faire ici une courte mention de ſes talents, de ſes ouvrages & de ſa maniere, ce n'eſt pas ce qu'il y a de moins intéreſſant dans l'hiſtoire des artiſtes.

La plûpart des graveurs auſſi bien que des peintres, ont ſouvent poſſédé un talent ſpécial pour quelque partie de leur art, avec un goût & une maniere particuliére, qui les diſtinguent aux yeux des curieux éclairés: mais on peut avancer avec confiance, que le talent de celui, dont parlons ici, ne connoiſſoit point d'aurres bornes que celles de ſon art: ayant traité ſucceſſivement, & toujours avec un ſuccès égal tous les différents ſujets qui peuvent faire l'occupation d'un graveur. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre par ſa propre expérience, que chaque partie étoit également de ſon reſſort; vû que preſque tous les cabinets des curieux un peu aſſortis, qu'on trouve dans les Païs Bas, offrent aux yeux des ſpectateurs quelques-unes de ſes productions: ſoit païſage, ſoit hiſtoire ou ſujet de dévotion: trois matieres qu'il a ſouvent rebattues, & dans leſquelles il a fait briller conſtamment la délicateſſe & la beauté de ſon burin, d'une maniere à ne point laiſſer révoquer en doute le grand maître & l'artiſte habile. Ses traits libres & hardis ſont aux connoiſſeurs de ſûrs garants, qu'il poſſédoit parfaitement la théorie & la pratique de la gravure.

Malgré cette vaſte capacité qui le mettoit à même de graver toute ſorte de ſujets avec beaucoup d'élegance, il eſt certain que ſon goût dominant le portoit à travailler en petit. Preſque tout ce qu'on voit de ſes ouvrages eſt exécuté dans ce genre, ſans cependant altérer la maniere du peintre d'après lequel il gravoit. Il eſt même ſi vrai dans tout ce qu'il copie, qu'un demi connoiſſeur reconnoîtroit aiſément le peintre dans les eſtampes du graveur; & c'eſt peut-être à cauſe de cette parfaite reſſemblance, qu'il s'eſt donné rarement la peine de marquer d'après qui il travailloit; comme les autres ont coutume de faire: car la naïveté & la fidélité avec leſquelles il rendoit ſes modéles, empêchent de ſoupçonner qu'il en ait uſé ainſi, afin de ſe donner pour original.

On met au nombre de ſes plus grandes productions les chaſſes de Jean Stradan peintre flamand. Ouvrage parfait en ce genre, & qui n'a rien perdu de ſes perfections que l'éclat de ſon coloris, ſous le burin de notre artiſte; encore les différentes maſſes d'ombres & de lumieres, y ſont-elles rendues avec juſteſſe. Pluſieurs autres célebres graveurs, comme Jean Collaert, Corneille, Philippe & Théodore Galle ont exécuté auſſi le même ſujet. Nous ne nous érigerons point en juge, pour prononcer en faveur de Charles de Mallery, en avançant qu'il y a mieux réuſſi que les autres. Son habileté n'a pas beſoin d'être louée aux dépens d'autrui; & nous laiſſerons ce jugement à ceux qui ſe ſentent plus de lumiere ſur ce ſujet; mais nous dirons ſeulement, ſans prétendre obſcurcir le talent d'aucun d'eux, qu'il ſemble les avoir gravées avec plus de fidélité que perſonne, enſorte que quand Stradan même

me auroit voulu ſe retracer, il n'auroit pu le faire avec plus de reſſemblance, que l'on en trouve dans les eſtampes de Mallery.

Outre ces chaſſes & beaucoup d'autres ſujets qu'il a gravés pour le public, d'après Martin de Vos, Daniel Dumoutier, Rabel & Adrien Collaert. La librairie en particulier lui eſt encore redévable de quantité de beaux titres de livres, dont il l'a enrichie. Ceux-ci pour la plûpart étant de ſon invention, donnent une idée avantageuſe de la fécondité de ſon génie, & de ſa capacité tant pour le choix des ſujets, que pour la ſage diſtribution qu'il en fait dans ſes ordonnances. Ceux qui ont gravé depuis en ce goût, n'ont encore rien produit, qui ait fait vieillir ſes productions, ni obſcurcit la gloire qu'il s'étoit acquiſe par ce genre de travail. On peut même le conſulter encore ſur ce ſujet comme un maître habile, & le ſuivre comme un guide éclairé ſur les traces duquel on peut marcher en aſſûrance. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'il ſe fût occupé davantage à travailler en grand, & que les portraits, où ſon art brille avec tant d'éclat, euſſent été plus ſouvent le ſujet de ſes eſtampes. Il y a toute apparence, que content des faveurs, dont la fortune le combloit à Anvers, il n'en ſortit point afin d'en aller chercher de nouvelles ailleurs, du moins par des voyages dans des païs éloignés, & qu'après avoir fourni honorablement ſa carriére dans ſon lieu natal, il y a fini ſes jours, dans un tems que nous n'avons trouvé marqué nulle part.

RO-





ROBERTVS VAN VOERST,
CALCOGRAPHVS LONDINI.

Ant. van Dyck pinxit
R. V. Vorst sculp.

cum priuilegio

ROBERT VAN VOERST
GRAVEUR.
&c. &c.

QUelques diſtingués que fuſſent les talents de Robert van Voerſt, il en eſt de lui comme d'un grand nombre de graveurs, dont on ignore entierement la vie. On ſait qu'il naquît à Malines en mil ſix cent quatre-vingt-dix-huit & qu'après y avoir appris les prémiers principes du deſſein, il vint ſe perfectionner à Anvers dans l'école de Pierre de Jode, dit le vieux. Il y trouva des éleves beaucoup plus forts que lui, qui exciterent ſon émulation. Doué d'ailleurs d'un eſprit vif & pénétrant & d'un génie adroit, il ſut mettre à profit les leçons de ſon maître, & fit diſparoître la ſupériorité que ſes condiſciples avoient ſur lui. Non content d'égaler les plus avancés, une certaine impatience de ſe ranger dans la claſſe des maîtres le détermina à ne s'occuper que d'un ſeul genre de travail, pour lequel il ſe ſentoit plus de goût & de diſpoſition. Le portrait devint l'unique objet de ſes études. Borné à cette ſeule partie de ſon art, il la cultiva avec ardeur & aſſiduité, & mérita ſouvent d'être propoſé pour modéle d'application à ceux qui s'attachoient à la gravure dans ſon école.

Artiſte formé il diſparoit tout à coup de ſa patrie : non pour aller chercher de nouvelles connoiſſances au de là des Alpes, comme beaucoup d'autres : mais pour aller exercer ſes talents au de là de la mer. La fortune brillante qu'Antoine van Dyck ſe faiſoit à Londre par ſon pinceau, tenta van Voerſt de ſe rendre dans cette capitale, pour s'y frayer un chemin à la gloire par ſon burin, & il ne fut point trompé dans ſon attente. Il n'eut pas plutôt fait connoître ſes beaux talents dans la gravure par la vente de ſes prémieres planches, que toutes les langues publierent ſon habileté. Sa capacité & celle de van Dyck firent le ſujet ordinaire des entrétiens des curieux, & comme l'un étoit reconnu généralement pour le plus habile peintre qui fut alors dans cette riche & puiſſante capitale, on regardoit l'autre, comme ſurpaſſant tous les graveurs, qui s'y étoient établis juſques ici. Eloges flatteurs, qui loin de rallentir ſon aſſiduité à cultiver ſon art, l'encouragerent au contraire à prendre de nouveaux ſoins pour s'y perfectionner & pour accroître ſa réputation.

Van Dyck informé de la rare capacité de van Voerſt, s'empreſſa d'autant plus à le connoître particulierement, qu'il apprit qu'il étoit Flamand. Il le chercha, & ne tarda point à jouïr de la ſatisfaction de le voir. Une étroite amitié, que la jalouſie & l'intérêt ne purent jamais altérer, fut le fruit de leurs prémieres converſations. Les grands hommes ſemblent nés pour vivre enſemble. Van Dyck employa ſon pinceau à immortaliſer ſon nouvel ami en faiſant ſon portrait, d'après lequel celui que vous voyez ici eſt gravé, & van Voerſt de ſon côté exercea ſon burin à graver les productions de van Dyck pour en publier par tout l'excellence & le mérite: ainſi ces deux habiles artiſtes employoient chacun leur art, pour rendre leurs différents talents plus recommandables, & pour ſe donner réciproquement des marques d'une mutuelle & ſincére amitié.

Après ce que nous avons dit de la maniere, dont Luc Voſterman & Paul Ponce ont traité le portrait, nous ne nous étendrons point ſur celle de van Voerſt, pour éviter les rédites toujours ennuyeuſes, & nous nous contenterons de dire après un habile connoiſſeur de profeſſion, que celle de notre artiſte n'eſt point inférieure à la leur, & que s'il falloit décider de la ſupériorité de leurs talents à cet égard, il mériteroit une bonne partie des ſuffrages, s'il ne les réuniſſoit point en ſa faveur. Ses contours coulants & legers conduits avec beaucoup d'intelligence, leur ſinuoſité facile & judicieuſe, & ſes traits tantôt amortis, tantôt exprimés plus fortement: mais toujours artiſtement prononcés, ne ſont pas la moindre partie du mérite de ſes ouvrages. Dix-ſept à dix-huit de ſes portraits raſſemblés dans l'œuvre de van Dyck, fourniront aux curieux la preuve de ce que nous

avançons ici, s'ils veulent se donner la peine de les examiner, & de les comparer avec ceux des deux graveurs sus-mentionnés, qui se trouvent dans le même œuvre.

Entre les différentes productions du burin de van Voerst, on estime particulierement une grande piéce en large, qu'il grava à Londre en mil six cent trente-quatre. Elle contient les portraits de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne, & de la Reine Marie Henriette de Bourbon sa femme. Les deux figures y sont débout à demi corps, avec cette inscription au bas. *Filius hic magni est Jacobi, hæc filia magni Henrici.* On ne trouve point qu'il ait gravé autre chose que des portraits, dont ceux de van Dyck ne font qu'une fort petite partie : tandis que ceux du Titien & de plusieurs autres habiles peintres de différentes nations composent la plus grande. On rapporte qu'il passa en France vers la fin du régne de Louis XIII : mais on ne dit pas quel fut le motif de son voyage ni s'il y a exercé son art. Il est certain toutefois qu'il ne s'y arrêta point long-tems, soit qu'il n'eût pas trouvé les esprits dans une disposition favorable à ses desseins, soit qu'accoutumé à la maniére de vivre des Anglois il n'eût pas jugé à propos de se conformer au genre de vie des François. Il retourna donc en Angleterre, où il a joui tranquillement du fruit de ses travaux & d'une fortune fort aisée. Sa réputation fut toujours sans reproche du côté des mœurs, & la gloire qu'il s'est acquise par ses talents n'a pu être effacée par la mort même, qui vint ravir ce grand homme à la terre en mil six cent cinquante quatre. Ses ouvrages sont toujours fort estimés des curieux, & se payent encore cher en Angleterre, quoiqu'ils y soient plus répandus que par tout ailleurs. Guillaume Jaques de Delft à gravé d'après lui plusieurs portraits des impératrices, qu'on trouve dans un livre françois imprimé à Paris chez Nicolas de Sercy en mil six cent quarante-six.





PETRVS DE IODE IVNIOR

Ant. van Dyck pinxit. CHALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ. Petrus de Iode sculpsit.

PIERRE DE JODE
DIT LE JEUNE GRAVEUR.
&c. &c.

Pierre de Jode dit le jeune étoit fils du précédent. La ville d'Anvers le vit naître en 1603. Il dut en partie ſon éducation à ſa naiſſance, ſes progrès aux heureuſes diſpoſitions qu'il apporta en venant au monde, & ſa perfection à ſes études refléchies ſur les principes de ſon art. Il avoit un oncle nommé Corneille de Jode, qui s'étoit fait un ſort très gracieux par ſon habileté dans la gravure : ainſi formé par les leçons de ſon pére & encouragé par la fortune de ſon oncle, il s'adonna tout entier dès ſa jeuneſſe, à un art de famille, pour lequel il ſembloit être né. Il profita des avantages qui accompagnent ordinairement les inſtructions paternelles ; parcequ'elles ſe communiquent ſans reſerve à un fils docile & attentif comme étoit le jeune de Jode : tandis que celles d'un maître ne ſe donnent trop ſouvent qu'avec précaution & ménagement, pour tenir toujours le diſciple dans une certaine infériorité. Piqué d'une louable émulation, preſque toujours la mére des progrès, il s'efforça d'imiter celui de qui il avoit reçu la vie, ne laiſſant échapper aucune occaſion de ſe perfectionner. Chaque leçon qu'on lui donnoit faiſoit une ſi forte impreſſion dans ſon eſprit, que rarement il falloit la lui réiterer. Cette attention l'ayant mis au fait de ſon art, dans un âge où les autres en comprennent à peine les prémiers élements : ſon pére réſolu de s'en priver, malgré les ſervices qu'il en retiroit, & lui propoſa de voyager. C'étoit lui fournir tous les moyens de devenir un graveur parfait.

La propoſition plut a notre de Jode, & il l'accepta avec d'autant plus de joie, qu'elle faiſoit l'objet de ſes déſirs depuis quelque tems. La crainte ſeule de desobliger un pére ſurchargé d'ouvrage, l'avoit empêché juſqu'ici de ſolliciter cette permiſſion ; mais voyant ce pére bienfaiſant prévenir ſes déſirs, il fit promptement les préparatifs néceſſaires à ce voyage & ſe mit en chemin vers l'Italie. Rome lui tenoit principalement au cœur, il y dirigea ſes pas ſans s'arrêter dans ſa route. Y étant arrivé, il ſatisfit d'abord ſa prémiere curioſité, en viſitant à la hâte tous les chefs-d'œuvres des différents arts rélatifs à la gravure, que cette grande ville expoſe aux yeux intelligents. Revenant enſuite à chacun en particulier, il en fit une étude ſérieuſe. Les antiques l'occuperent ſur toutes choſes pendant les prémieres années du ſéjour qu'il y fit, juſqu'à ce que deſcendant enſuite aux plus précieux ouvrages des artiſtes italiens, il les deſſina avec la derniére exactitude, pour pouvoir les conſulter dans la maniere qu'il s'étoit propoſé de ſe faire.

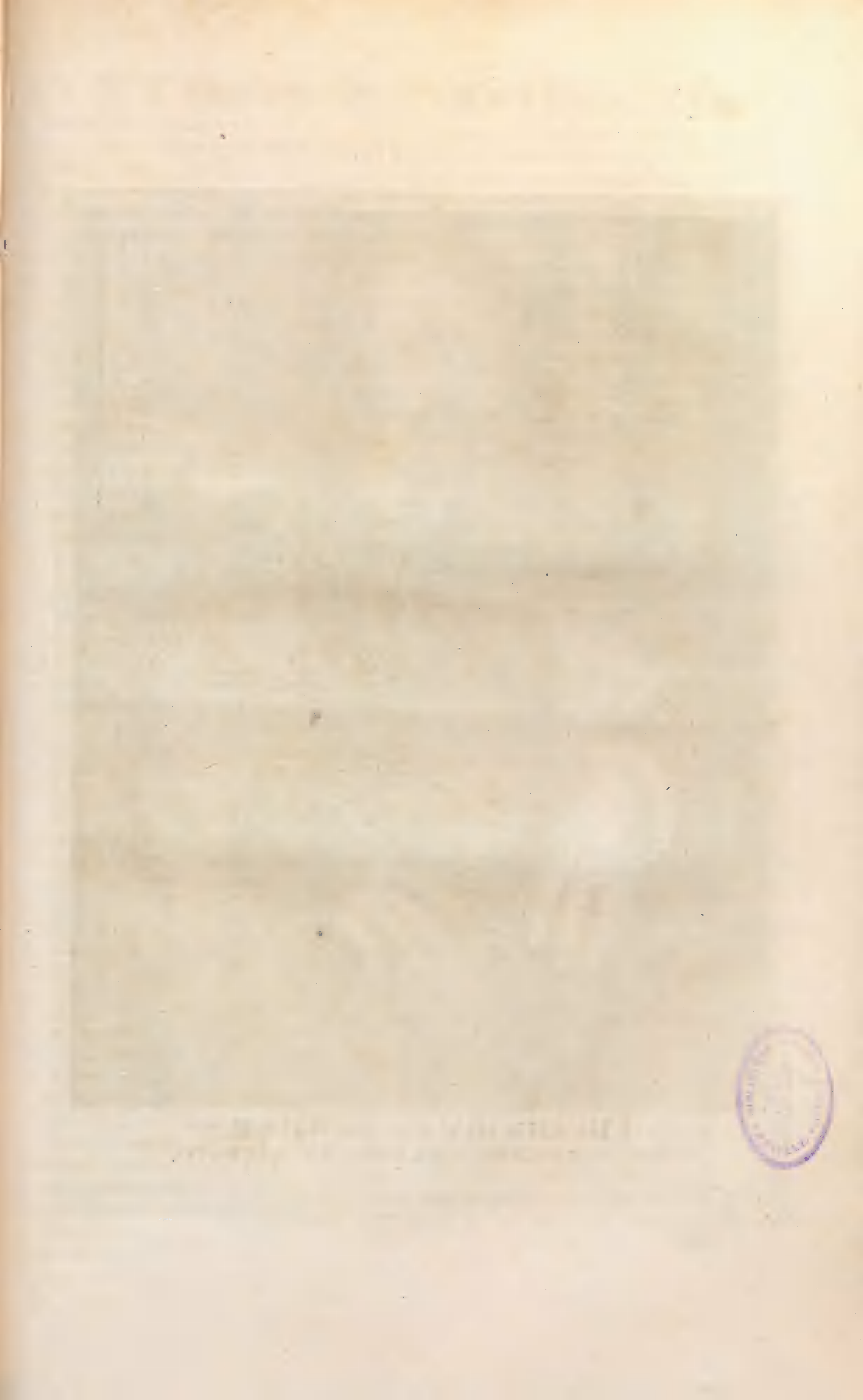
Ce fut alors que réflechiſſant ſur les ſages préceptes que ſon pére lui avoit donnés & que les comparant aux merveilles, dont il étoit environné, il en conçut l'importance & l'utilité & en tira des conſéquences de pratique, qui firent honneur à ſes talents. Les années s'écouloient comme des jours dans cette étude agréable, où il goûtoit ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs en multipliant ſes progrès : mais enfin ayant parcouru tous les maîtres pour en examiner les dons particuliers, comme l'abeille laborieuſe voltige de fleur en fleur pour en exprimer le ſuc & en former ſon miel, il crut de pouvoir tenter de marcher ſur leurs traces & donna des eſſais de ſes productions. L'accueil favorable que le public leur fit, montra qu'il n'avoit rien entrepris ſans avoir bien conſulté ſa minerve. Ils furent placés de niveau avec les ouvrages des artiſtes les plus diſtingués, & les curieux lui fourniſſoient abondamment les occaſions de faire briller ſon talent, lorſque ſon pére inſtruit de ſes progrès & impatient de le revoir, le rappella dans les Païs-Bas.

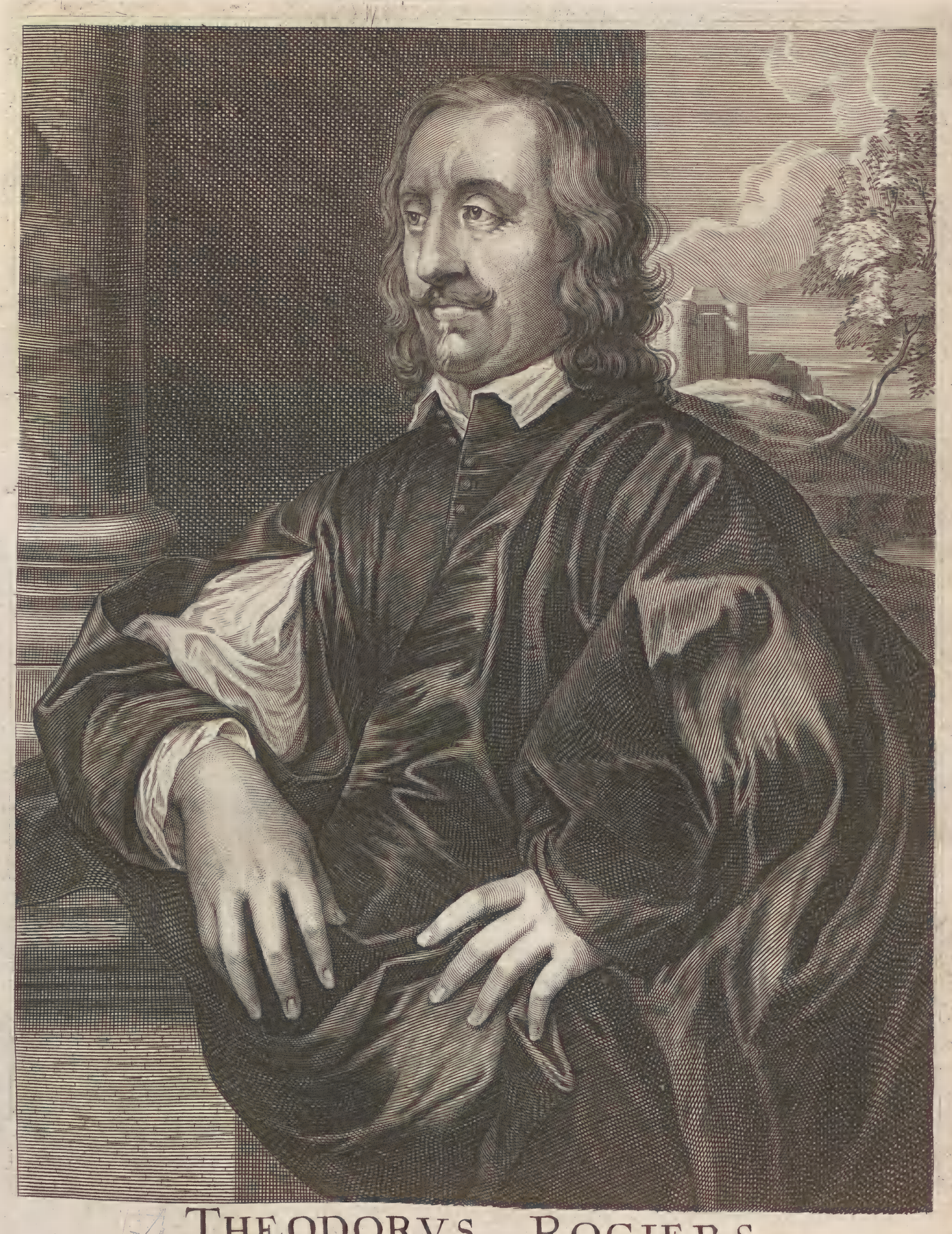
Ces ordres eurent tout l'effet qu'on en pouvoit attendre de la part d'un fils obéiſſant; ils l'enleverent pour toujours à l'Italie, & le priverent de l'honneur, qu'il s'y ſeroit acquis par ſon habileté. Il prit congé de ſes amis, partit ſans balancer, & continua ſon voyage juſqu'à Anvers avec beaucoup de diligence.

Rentrant dans la maiſon paternelle, il y fut reçu avec autant plus de joie & de tendreſſe, qu'on y étoit informé de ſes grands progrès, & dès lors il eut part à la plus grande partie des ouvrages qui y furent gravés. Comme les burins du pére & du fils ſe trouvoient quelquefois réunis dans les mêmes eſtampes, le public les honoroit également tous deux des mêmes éloges. Leurs manieres ſe rapprochent tellement, qu'il faut être plus que connoiſſeur médiocre, pour ne point courir riſque de les confondre & leurs traits quoique de différentes mains, n'alterent nullement l'union & l'harmonie dans leurs productions. Cette conformité de maniere dans l'exécution de leur art, ſe trouvoit d'ailleurs accompagnée d'une union parfaite dans le commerce de la vie. La jalouſie ou l'intérêt ne firent jamais naître la moindre penſée de rivalité ou de défiance entr'eux. Le fils reconnoiſſoit ingénuement, qu'il étoit redévable de tout ce qu'il ſavoit, aux ſoins & aux bontés de ſon pére, & celui-ci voyoit avec une ſatisfaction ſécrete réjaillir ſur ſon fils une partie de l'eſtime qu'on faiſoit de leurs ouvrages : ainſi unis à tous égards, ils firent valoir leurs talents de concert, juſqu'en 1634, que la mort vint enlever de Jode, ſurnommé le vieux.

Le fils fut très ſenſible à cette ſéparation ; il verſa des torrents de larmes ſur la mort d'un pére qu'il avoit aimé tendrement & lui fit faire des funérailles très honorables. Mais après s'être livré quelque tems à une juſte triſteſſe, ſes occupations diſſiperent ſon affliction. Il continua depuis à marcher ſur les traces diſtinguées que ſon pére lui avoit marquées, & fit briller ſes talents particuliers dans un grand nombre d'ouvrages, qui ſoutinrent & accrurent ſa réputation. Mais perſuadé que tandis qu'on ne cherche qu'à copier, & à imiter, on court toujours riſque de demeurer au deſſous de ſon original : il entreprit de graver d'invention. Il réuſſit au mieux dans ce nouveau genre de travail On y vit avec plaiſir, & on y admire encore aujourd'hui un génie fecond, un choix heureux & un goût noble & élevé, ſoutenus par tout de correction & d'élegance de deſſein. La belle nature y eſt rendue avec toutes les graces que l'art peut lui donner. Il ſuffit aux connoiſſeurs de jetter les yeux ſur les ouvrages de cet artiſte, pour y reconnoître toutes les perfections de l'école romaine, & la parfaite intelligence de l'antique.

C'eſt ici que ſe borne tout ce que nous avons à rapporter du jeune de Jode. Il diſparoit entierement en mil ſix cent quarante-cinq, & nous ne trouvons point s'il a été marié ou non, & le lieu auſſi-bien que le tems de ſa mort ſont inconnus. Il a dû cependant vivre encore pluſieurs années, & être aſſidu à l'exercice de ſon art, vu la multitude des piéces dont il a enrichi les cabinets des curieux.





THEODORVS ROGIERS.
ANTVERPIENSIS, CÆLATOR IN ARGENTO.

Ant. van Dijck inuenit. *Iacobus de Man. exc.* *Petrus Clouet sculpsit.*

THEODORE ROGIERS
ORFEVRE ET
GRAVEUR EN ARGENT.
&c. &c.

IL ne faut point s'étonner de voir paroître un orfévre ſur les rangs avec les peintres les graveurs & les autres perſonnes illuſtres qui ſe ſont diſtinguées ou par l'exercice des beaux-arts, ou par l'eſtime particuliere qu'elles en ont faite. J'avoue ingénuement que l'orfèverie en elle même a quelque choſe de méchanique à pluſieurs égards, malgré le prix des métaux qu'elle met en œuvre, & ſi celui, dont nous voulons parler s'étoit tenu renfermé dans les bornes ordinaires de ſa profeſſion, il y a toute apparence qu'il ne figureroit point ici. Mais on ne diſconviendra point qu'un orfévre puiſſe poſſéder des talents particuliers, à la faveur deſquels, d'artiſan qu'il étoit d'abord, devenant artiſte ingénieux & habile, il acquiert le droit d'être aggrégé à ceux dont il égale les mérites. C'eſt par là que Théodore Rogiers s'eſt rendu digne de l'eſtime du chevalier Antoine van Dyck, connoiſſeur éclairé en artiſte, & celui-ci l'ayant mis au nombre des gens à talents, dont il a voulu éterniſer la mémoire par les portraits qu'il en a faits, ne pourroit-on point nous accuſer de prévention ou d'injuſtice, ſi négligeant ſes productions, nous les paſſions ſous ſilence & leur réfuſions par là les éloges qui leur ſont dûs? Pour éviter ce blâme, nous rapporterons ici ce que nous avons pu découvrir ſur ſon chapitre, & les jugements que les curieux ont porté d'un de ſes ouvrages capable de conſtater ſes rares talents, & de faire ſouhaiter qu'il en eût autant augmenté le nombre, que pluſieurs peintres & graveurs ont multiplié les leurs. La ciſélure auroit produit bon nombre de chefs-d'œuvres, qu'ils contribueroient à la rendre de plus en plus eſtimable.

Théodore Rogiers naquit à Anvers. Il étoit fils d'un bourgeois & orfévre de cette ville fort à ſon aiſe. Quoique ſon pére le deſtinât à ſa profeſſion, il lui fit apprendre le deſſein, perſuadé que cette connoiſſance pourroit à la ſuite lui être d'une grande utilité, pour l'entrépriſe & l'exécution de pluſieurs ouvrages. Le jeune Rogiers y prit du goût, profita des leçons qu'on lui donnoit, & s'y ſeroit peut-être livré entierement, s'il eut été maître de ſes volontés & de ſon choix: mais reſervé à un art de famille il fut obligé de s'y appliquer. La boutique de ſon pére ne l'occupoit point tellement qu'il ne trouvât encore le loiſir de deſſiner & de rechercher les occaſions d'y faire des progrès. La compagnie des peintres & des graveurs devint l'objet de ſes déſirs, lorſqu'il fut plus avancé en âge. Les atteliers de ceux-là avoient des charmes puiſſants pour lui, & les diſcours auſſi-bien que les exemples des uns & des autres répandant des lumieres dans ſon eſprit, firent naître dans ſon cœur le déſir de leur reſſembler & d'exceller en quelque choſe qui le rapprocha d'eux. Une vive & noble émulation eſt ingénieuſe, elle fait tenter pluſieurs voies, & ſuggére tant de moyens, qu'elle arrive ſouvent à ſon but. Elle en a fourni à Théodore Rogiers, qui ſans ſortir entierement de la ſphére de ſa profeſſion, s'attâcha à ce qu'elle lui offroit de plus noble & de plus conforme à ſon génie, je veux dire la ciſelure, & mérita par l'habileté qu'il y fit paroître, d'être conſideré plutôt comme artiſte que regardé pour artiſan.

On ne peut douter que dans l'antiquité-même la plus reculée, où les beaux-arts ont été cultivés, la ciſelure n'ait tenu ſa place parmi ce que nous appellons arts libéraux. Les Grecs & les Romains en ont fait beaucoup d'eſtime, & ſi nous en jugeons parce que les auteurs de ces deux nations en ont écrit, nous verrons que ſi la peinture a eu l'avantage d'immortaliſer le nom des Apelles, la ſculpture celui des Phydias, la ciſelure à ſon tour a gravé dans le temple de la mémoire les Zopyres, les Acragas & les Praxiteles en caractéres ineffaçables. Après cette digreſſion que nous avons faites uniquement pour montrer le

droit de Théodore Rogiers ſur la place qu'il occupe ici, nous revenons à lui. Il exécuta divers ouvrages en argent avec le ciſelet, le burin & le marteau, où il a fait briller tout ce que la délicateſſe, l'adreſſe & la juſteſſe de ſon art peuvent produire. Ses figures ſont dans des attitudes très naturelles, ſi vives & ſi parlantes, qu'on diroit qu'il n'a fait que les appliquer ſur les vâſes où il les a ciſelées, & la richeſſe du metal, dont ils ſont compoſés, contribue beaucoup moins à les rendre précieux, que l'excellence du travail qu'on y admire, & qui les a fait comparer à ce que l'antiquité a produit de plus exquis en ce genre.

Les deux ouvrages ſuivants, ou plutôt ce chef-d'œuvre ſeul conſiſtant en deux piéces, fournira la preuve de ce que nous avons avancé en faveur de ſes talents. Il exécuta ſur un plat & une aiguierre d'argent le jugement de Paris & le triomphe d'Amphitrite, d'après les deſſeins de Rubens avec un ſuccès étonnant. Les grandes idées que ces ſujets fourniſſent naturellement au peintre pour faire briller ſon génie, ſervirent à Théodore Rogiers pour mettre ſa rare capacité dans tout ſon jour. On les faiſoit faire pour Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne. Il employa tous ſes ſoins pour les rendre dignes de mériter l'approbation de Sa Majeſté, & ceux qui les ont vus ont aſſuré qu'ils étoient d'une beauté & d'une délicateſſe de travail à n'avoir peut-être point d'égales, & à donner l'idée la plus avantageuſe de celui qui les avoit ciſelés d'une maniere ſi frappante & d'un goût ſi exquis. Ils ont fait le ſujet de l'admiration & des éloges de ce Prince auſſi-bien que de ſes courtiſans, & ont mérité des marques de ſa généroſité. Le jugement de Paris étoit repréſenté ſur le corps du vaſe, & le triomphe d'Amphitrite ſe voyoit dans le fond du baſſin. Malgré de ſi beaux talents Théodore Rogiers a eu peu de panégyriſtes parmi les hiſtoriens de ſon tems, & on ignore ſa vie & le tems de ſa mort.

HU-





HVBERTVS VANDEN EYNDEN
STATVARIVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit
Vorsterman sculp.
Cum priuilegio.

HUBERT VAN DEN EYNDEN

SCULPTEUR.

&c. &c.

HUbert van den Eynden étoit natif d'Anvers & à peu près de même âge que le précedent. Sa vie tout-à-fait ignorée nous oblige à ne faire mention que de ses talents. Ils ont mérité les éloges de ses contemporains, ne craignons point de les repéter : & ils sont encore aujourd'hui le sujet de l'étonnement des connoisseurs, qui ne peuvent considérer ses ouvrages sans être ravis en admiration. On convient généralement que les sculpteurs flamands ont sçu mieux manier le marbre que ceux des autres nations, sans excepter même les Italiens, & s'il y en a eu qu'ils l'ont emporté sur eux à cet égard, ce n'a été que les anciens artistes grecs. Van den Eynden est un de ceux qui a le plus contribué à assûrer cette prérogative à sa nation, soit en faisant des statues, soit en travaillant des vases antiques, des décorations d'architecture, des bassins ou des groupes. Dès qu'il se fût donné pour artiste, extrêmement occupé de son art, il n'eut point le loisir de voyager : mais d'habiles maîtres, des modéles bien choisis, son génie & son application assidue ; soutenus d'une pratique journaliere ont suppléé heureusement à ce qu'il lui pouvoit manquer de côté-là, & l'ont fait marcher de pair, pour ne rien dire de plus, avec les modernes les plus célebres, qui avoient été puiser les délicatesses de leur art, dans les ouvrages des Grecs.

Les liaisons qu'il eut soin d'entretenir avec les curieux d'Anvers, & tous les autres artistes, qui avoient quelque occupation rélative au dessein, contribuerent beaucoup à épurer son goût & à rectifier ses idées & sa maniere. Les atteliers des principaux peintres étoient pour lui des lieux de délassement, & en même tems des écoles doctes, dont il savoit profiter pour son avancement : remarquant attentivement le dessein de l'un, l'expression de l'autre, les dons & les imperfections d'un chacun, & n'en sortant presque jamais sans avoir fait quelque remarque capable de le préserver de certains défauts, ou de le conduire à quelque nouvelle perfection. De là il retournoit à ses occupations, où après avoir donné le tems nécessaire à la réflexion, prennant la nature pour modéle & le goût pour maître, il formoit ces admirables chefs-d'œuvres qui ont assuré sa réputation & établi sa fortune. Le marbre sembloit prendre la vie & le sentiment sous son ciseau, & vouloir parler à l'esprit en mettant les passions en mouvement, tant dans les figures humaines que dans celles des animaux : ensorte que la plûpart de ses ouvrages pourroient entrer en paralelle avec l'antique, non seulement pour le grand goût, la correction du dessein & la noblesse des caractéres : mais aussi à cause de la vérité de l'expression & de l'aimable simplicité qui s'y fait remarquer.

Rubens connoisseur avoué dans ces sortes d'ouvrages, faisant bâtir sa belle maison à Anvers, demanda quelques bustes d'après l'antique à van den Eynden, pour les employer à la décoration de ce superbe édifice, avec les autres morceaux précieux des plus fameux maîtres qu'il rassembloit de tous côtés à ce dessein. Notre artiste les exécuta de maniére à mériter l'estime & l'approbation de ce grand homme. N'est-ce pas constater irréfragablement ses beaux talents, & y mettre le sceau de la réalité ? L'Infante Isabelle Claire Eugénie suivit l'exemple de Rubens & ordonna à ce sculpteur plusieurs statues en petit & de grandeur presque naturelle, qui furent placées à la cour de Bruxelles : mais l'incendie qui consuma ce magnifique palais il y a environ vingt-deux ans, n'a rien respecté de la sculpture ou de l'architecture qui s'y trouvoit, & tout se ressentit de l'ardeur des flammes. Le jardin de la belle maison du Duc d'Aremberg proche de Grammont conserve encore quelques bassins & quelques statues de la façon de van den Eynden, qui fournissent des témoignages autentiques de son habileté. Les autres ouvrages de cet artiste sont dispersés

dans les châteaux de la principale nobleſſe du païs & dans les riches abbayes. Les particuliers ne purent obtenir que fort peu de ſes productions, encore étoit-ce des moins conſidérables, parceque les plus puiſſants des environs les recherchoient avec empreſſement, & les mettoient à un prix auquel il n'étoit point aiſé à un chacun de les acheter. Son âge & le tems de ſa mort ſont ignorés.

AN-





ANDREAS COLYNS DE NOLE
STATVARIVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit
Pet. de Iode sculp.

Cum priuilegio.

ANDRE COLYNS DE NOLE
SCULPTEUR.
&c. &c.

A voir la multitude de toute ſorte d'excellents artiſtes, que la ville d'Anvers à produit dans les derniers tems ; ne pourroit-on pas dire qu'elle a été en quelque maniere pour l'établiſſement des beaux-arts dans les Païs-Bas, ce que la Gréce fut autrefois au tems de leur naiſſance en Europe. Dès qu'ils commencerent à éclorre, celle-ci les attira dans ſon ſein, les cultiva ſoigneuſement, & s'étant déclarée la protectrice de ceux qui s'y appliquoient, elle devint comme la nourriſſierre des arts & des ſciences. A peine ces mêmes arts commençoient-ils à ſe réproduire en Italie, il y a quelques ſiècles, qu'on vit ſortir d'Anvers comme des eſſains de jeunes gens, pour paſſer au de là des Alpes, afin de les aller étudier & de les rapporter chez eux. L'accueil généreux, que cette ville alors floriſſante fit aux prémiers artiſtes, en encouragea beaucoup d'autres à marcher ſur leurs traces. De là l'établiſſement de l'académie de peinture, dont tant d'habiles gens ont ambitionné d'être membre. De là cette foule de peintres & de graveurs, dont ce volume ne rapporte qu'une bien petite partie. Anvers devint comme la pépiniere des artiſtes. Les ſculpteurs s'y établirent peu après les précedents & leur nombre s'y étant accru, ils formerent une charmante ſociété, qui ajoûta un nouvel éclat à la gloire de leur patrie. On y venoit de tous côtés pour avoir des chefs-d'œuvres modernes, comme on avoit recours à la Gréce, pour en tirer de beaux originaux ; & le paralelle de ces deux ſéjours des beaux-arts ſeroit moins inégal, ſi le moderne avoit été auſſi curieux que l'ancien de célébrer la mémoire de ſes grands hommes.

Nous nous ſommes dèja plaints à cet égard & nous pouvons le faire ſur tout avec juſtice en voulant parler des ſculpteurs. Leur patrie n'a conſervé tout au plus que quelques-uns de leurs ouvrages, les archives de leur ſociété ne marquent que les années auxquelles ils en ont été les chefs, & on a pu y découvrir les particularités de leur vie. Voici en peu de mots tout ce que nous avons pu en apprendre ſur le compte d'André Colyns de Nole. Il naquit à Anvers vers l'an mil cinq cent quatre-vingt-dix, & apprit les élements de ſon art de Robert Colyns de Nole ſon pére & très habile ſtatuaire, d'après lequel Pierre de Jode le vieux a gravé beaucoup d'excellentes piéces. Il avoit dèja fait des progrès conſidérables lorſque ſon pére vint à mourir: mais il ne pouvoit encore ſe paſſer de maître, s'il vouloit arriver à la perfection de ſon art. Michel Colyns ſon oncle & ſculpteur d'une grande réputation attira l'orphelin chez ſoi & ſe chargea du ſoin de ſon inſtruction. Le neveu répondit aux bontés de ſon oncle par tant d'application & de docilité, que celui-ci réſolut de ne rien épargner pour en faire un artiſte diſtingué, capable de ſoutenir par ſes talents le beau nom que leur famille s'étoit fait. Lorſqu'il le vit en état d'étudier l'antique avec fruit, il le détourna du déſir qu'il témoignoit de voyager, de crainte qu'étant jeune, il n'alla corrompre la pureté de ſes mœurs dans les païs étrangers, en y cherchant les beautés de ſon art, & lui promit de le dédommager dans ſa patrie des originaux qu'il vouloit aller voir ailleurs.

André avoit trop de reſpect pour ſon oncle, & ſentoit trop bien les obligations qu'il lui avoit, pour ne point déférer à ſes avis: ainſi il prit le parti de demeurer & n'eut point ſujet de s'en répentir. Michel d'un autre côté s'acquitta fidélement de ſes promeſſes. Ami particulier de Rubens, lié étroitement avec tous les artiſtes & la plûpart des curieux d'Anvers, preſque tous les cabinets lui étoient ouverts. Il y introduiſit ſon neveu & lui procura par là la commodité d'étudier à loiſir grand nombre de copies peu inférieures aux originaux qu'il avoit déſiré de voir. Ce fut là que le guidant par ſes lumieres & que l'inſtruiſant par ſes paroles, il lui fit comprendre utilement ce qu'un artiſte doit principalement

rechercher dans l'antique. On dit que Rubens conçut lui-même beaucoup d'eſtime pour André Colyns, & qu'à l'honneur de lui faire voir ſon cabinet, il joignoit quelquefois ſes ſages conſeils & ſes ſavantes inſtructions par maniere de converſation. Quoiqu'il en ſoit de ce dernier fait, il eſt certain que Colyns devint habile ſculpteur, & fut reconnu tel d'un chacun. S'il eut des rivaux qui voulurent lui diſputer ſon mérite, ils furent confondus par ſes ouvrages, & les ſculpteurs mêmes furent ſi perſuadés de ſes talents, qu'en mil ſix cent vingt-ſept ils l'élurent pour chef de leur ſociété. Il a toujours été fort occupé, travaillant tantôt pour des particuliers, tantôt pour des convents, dont les égliſes ſont encore aujourd'hui ornées de ſes ſtatues. Les connoiſſeurs font une eſtime particuliere de ſes ouvrages, dans leſquels il fait toujours voir qu'il travailloit par principe & qu'il poſſédoit ſon art à fond. Il obſervoit les proportions au parfait & rendoit par tout la belle nature. Son goût, ſa correction & ſa pureté ont mérité une approbation générale. On ne ſait quand il mourut. Il y a eu un autre Colyns, nommé Richard & parent de celui-ci, qui a mérité une place honorable parmis les bons graveurs de ſon tems.

JEAN





IOANNES VAN MILDERT

STATVARIVS ANTVERPIÆ. NATIONE GERMANVS.

Ant. van Dyck pinxcit.
Vorsterman sculp.

Cum priuilegio.

JEAN VAN MILDERT
SCULPTEUR.
&c. &c.

QUoique Jean van Mildert ſoit né en Allemagne, on a coutume cependant de le mettre au nombre des ſculpteurs flamands; parcequ'il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans ce païs, qu'il s'y établit & qu'enfin il y mourut. Entrainé par un déſir ardent d'exceller dans ſon art, il quitta ſa patrie étant encore jeune & vint à Anvers pour apprendre à conduire ſon ciſeau ſous les yeux des grands maîtres qui y floriſſoient, & ſur leurs chefs-d'œuvres précieux que toute l'Europe ne ſe laſſoit point d'admirer & de louer. Entré chez Robert Colyns il y trouva des éleves beaucoup plus forts que lui, qui exciterent ſon émulation. Il rédoubla ſon aſſiduité au travail & ſon application à l'étude afin d'aller de pair avec eux. Les leçons du maître, les ſoins du diſciple & ſon grand génie eurent des effets merveilleux : il ſurpaſſa en peu de tems ceux qu'il n'avoit d'abord ambitionné que d'égaler, & trois ans de ſéjour dans cette école le mirent en état de travailler ſans un ſecours étranger.

La réputation que ſes prémiers ouvrages lui firent, le retinrent quelque tems à Anvers, l'encouragerent à en donner de nouveaux, & le mariage avantageux qu'il y fit, le détermina enſuite à s'y fixer. Ce parti ne plut point à tous les artiſtes, il eut des chagrins à eſſuyer de la part de quelques-uns, qui craignoient de ſe voir éclipſés par ſes talents. Ils s'abandonnerent à une lâche envie & s'efforcerent de décrier ſon ſavoir ſupérieur au leur. Van Mildert ne s'en vengea que par une attention plus ſcrupuleuſe à ſes ouvrages, qui confondirent ſes rivaux ambitieux, & ſemblable au ſoleil qui paroît plus éclatant à la ſortie d'un nuage, il eut la ſatisfaction de voir ſon mérite plus avéré après cette bouraſque. Les eſprits s'étant appaiſés & ſa capacité ayant mérité une approbation générale, il fut reçu avec diſtinction dans la ſociété des ſculpteurs d'Anvers, dont il fut toute ſa vie un des principaux ornements. En mil ſix cent trente-deux, il fut choiſi recteur de cette ſociété, & en fit les fonctions avec honneur, après avoir donné à cette occaſion un repas ſomptueux aux artiſtes ſes confréres, où il leur laiſſa entrevoir la grandeur de ſon cœur & la fortune aiſée que ſon art lui avoit faite, depuis qu'il étoit dévenu leur concitoyen. S'il ne les convainquit point par là qu'il étoit à couvert des efforts de l'envie, il eut du moins le plaiſir de ne plus s'en voir attaqué & de voir ſes ouvrages dévenir de plus en plus en vogue ſans contradiction de leur part. C'eſt ainſi que le vrai mérite ſait triompher d'une lâche jalouſie.

Van Mildert fit une étude particuliere de tout ce qui avoit rapport à ſon art. L'optique & l'anatomie l'occuperent pendant pluſieurs années & contribuerent beaucoup à la gloire qu'il s'eſt acquiſe parmi les connoiſſeurs: parcequ'il en a tiré des regles de pratique pour l'expreſſion des muſcles & le choix du goût dans ſes ſtatues, ſelon les différents endroits, où elles devoient être placées. En artiſte intelligent, agiſſant toujours par principe, il donnoit des contours forts & reſſentis à ſes ouvrages qu'ils ne devoient être regardés que de loin, & ſe contentoit de les ébaucher en quelque maniere : tandis qu'il en donnoit des doux & des coulants à ceux qu'ils devoient être vus de près, & qu'il finiſſoit précieuſement ceux-ci ſans les tuer par un travail géné ou trop recherché. Une pratique ſi bien entendue ne pouvoit manquer de plaire, ſes ouvrages faiſant toujours leur plus bel effet lorſqu'ils étoient au lieu de leur deſtination. Il réuſſiſſoit également dans les ſtatues grecques & romaines: le nud étoit travaillé avec une juſteſſe & une élégance admirable dans celles-là, & les draperies étoient jettées avec tant d'adreſſe & d'intelligence ſur celles-ci, qu'elles laiſſoient ſentir la beauté du nud en le couvrant. Dans les unes & dans les autres, les graces conduiſoient ſon ciſeau, ſon génie animoit la matiere, & s'il ſe fut donné les peines

nes

nes de voyager, il se seroit assûré un nom immortel : mais son mariage dans la fleur de son âge & les enfants qui le suivirent, le mirent hors d'état de le faire.

Les villes de Bruxelles, d'Anvers & de Malines partagent entr'elles la plûpart des ouvrages de van Mildert avec les châteaux des environs & quelques églises. On y remarque généralement un génie élevé, un dessein fort correct, un choix gracieux dans ses airs de têtes d'une beauté singuliere. Dans quelques-uns, on voit avec un plaisir toujours nouveau cette noble simplicité de l'antique qui fait le caractere du vrai sublime. Dans d'autres on ne cesse d'admirer quelques savantes exagérations, par lesquelles s'élevant au dessus de la bassasse du naturel ordinaire, il répand sur ses sujets un air de liberté & de Majesté qui en impose. A ces rares talents qui constatent l'artiste habile, il joignoit les belles qualités personnelles qui forment l'honnête homme, je veux dire un esprit cultivé, un cœur généreux, un caractere franc, des manieres polies & une grande pureté de mœurs, qui le firent regretter d'un chacun après sa mort. Quoiqu'il eût été toute sa vie très généreux envers ses amis, il laissa une succession fort considérable à ses enfants.





CELEBERRIMVS VIR INIGO IONES PRÆFECTVS ARCHITECTVRÆ MAGNÆ BRITTANIÆ REGIS ETC.

Ant. van Dÿck pinxit
R.V.Vorst sculp.

Cum priuilegio

INIGO JONES
INTENDANT DES BATIMENTS
DU ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE.
&c. &c.

INigo Jones étoit fils d'Ignace Jones bourgeois de Londre, & naquit dans cette ville environ l'an 1572. Au rapport de quelques-uns, on lui donna le nom espagnol Inigo, à la place du nom latin Ignace que son pére avoit, parcequ'il se trouva à son batême quelques marchands espagnols, avec qui son pére étoit intéressé dans la manufacture de laine. Nous ne lisons point que celui-ci ait fait de grandes dépenses, pour procurer une belle éducation à son fils, au contraire il semble qu'il avoit conclu de s'en tirer à bon marché, puisque selon le chevalier Christophle Wrem, on le mit chez un ménuisier pour y faire son apprentissage : mais la nature lui ayant donné des talents pour des arts plus rélevés, suppléa par elle-même au défaut d'éducation. C'est ainsi qu'élevant les hommes au dessus de la condition où elle les a fait naître, elle se plait à leur tenir lieu de maîtres, par la forte inclination & les belles dispositions qu'elle leur donne pour les sciences ou pour les arts. Inigo Jones cultivant ces avantages naturels, fit paroître tant de goût pour le dessein & tant de succès à peindre le païsage, qu'il gagna par là les bonnes graces de Guillaume Comte de Pembroke, Seigneur riche & puissant, qui lui donna généreusement de quoi voyager en Italie, & dans les autres états de l'Europe, afin qu'il pût s'y perfectionner.

Il y examina avec la plus sérieuse attention la beauté du travail, la différence des goûts des nations & des tems, & forma ensuite le sien si heureusement par l'étude & l'application, que la renommée publiant son savoir jusques dans les climats du nord, il fut appellé en Dannemark pour y être architecte du Roi Christiern IV. Il remplit cette charge au contentement de ce Prince qui l'estima & le prit à sa suite, dans un voyage qu'il fit depuis en Angleterre. Ce fut alors qu'Inigo Jones charmé de revoir sa patrie, témoigna la préférer aux païs étrangers & déclara le dessein où il étoit de s'y fixer. La Reine Anne, qui étoit une Princesse de Dannemark, seconda ses vues, & le nomma son architecte : mais il éprouva dans la suite comme bien d'autres, que la patrie est souvent une marâtre, & il y eut bien des sujets de chagrin, qu'il se seroit probablement épargnés dans une terre étrangere. Le Prince Henri héritier de la couronne, suivant l'exemple de la Reine lui donna le même emploi & il se rendit si récommandable par la fidélité avec laquelle il s'en acquitta, qu'il mérita d'être nommé par le Roi Jaques I. à la survivance de la charge de surintendant général de ses batiments.

Destiné à ce bel emploi, il se prépara à le remplir avec honneur. Dans ce dessein, il projetta un second voyage, pour tâcher de faire de nouvelles découvertes qui perfectionneroient ses prémieres connoissances. Il se remit en chemin pour l'Italie, où il demeura jusqu'à ce que la place de sur-intendant fut vacante, examinant avec un redoublement de soin & d'attention ces superbes édifices anciens que le tems & les calamités de la guerre ont respecté. Pour lors il revint en Angleterre, non dans le dessein d'y amasser des richesses, en occupant le poste qui lui étoit ouvert : mais pour y donner des preuves de son désintéressement, de son amour pour sa patrie, & de son estime pour la personne de Sa Majesté : car lorsque le conseil de ce Prince le consulta & lui demanda son avis sur le moyen d'acquitter les grandes dettes, dont le bureau des ouvrages du Roi avoit été chargé sous son prédécesseur, il présenta pour y contribuer, de céder ses appointements & tout ce qu'il lui seroit dû en quelque maniére que ce pût être jusqu'à leur extinction. Non content d'avoir fait un si généreux sacrifice, dans une fortune aussi médiocre que la sienne, il porta encore les autres principaux officiers du même département à suivre son exemple, & par là ces dettes furent payées, sans que le public s'en ressentît.

Il continua l'exercice de cette charge avec autant de fidélité & de gloire que de désintéressement pendant ce regne & le suivant, je puis même ajoûter sous celui de Charles II., quoique le chagrin dans lequel il étoit plongé alors, ne lui eût gueres permis de s'occuper. Il eut de plus celle d'architecte général sous ces trois Princes, & fit briller l'étendue de son génie & la force de son imagination dans les édifices considérables, dont il fut l'architecte, ayant non seulement suivi parfaitement le bon goût des anciens: mais les ayant surpassé à certains égards. Ce fut lui qui mit l'art de dessiner en vogue parmis les Anglois, chez qui il étoit peu cultivé auparavant. Les décorations ingénieuses, les machines admirables, & l'ordre merveilleux qu'il inventa pour donner une beauté & des agréments nouveaux aux divertissements & aux spectables, augmenterent sa réputation & lui mériterent les belles récompenses, dont la cour le gratifia. Plusieurs fameux poétes anglois ont parlé avantageusement de ces inventions dans leurs écrits, & lui même a composé un ouvrage nommé communément *Stonehenge*, & imprimé après sa mort, dans lequel il décrit les principales antiquités qui se trouvoient dans la plaine de Salisbury. Cet ouvrage plut d'abord aux antiquaires, cependant il eut ses censeurs dans la suite: mais les grands talents de Mr. Jones n'en méritent pas moins d'éloge, si nous consultons la réponse que Mr. Webb à publiée pour défendre le *Stonehenge*.

Si la protection du Roi Charles prémier, eut quelque chose de flatteur pour Mr. Inigo Jones, elle lui attira d'ailleurs bien des déplaisirs, le parlement & sur tout les communes se plaisant à mortifier ceux à qui ce Prince témoignoit quelque estime. Il semble même que ce corps aît voulu faire ressentir au Roi dans la personne de ses favoris, la haine qu'il lui portoit, avant que d'entreprendre sur sa personne sacrée: ainsi quoique la chambre des communes fût parfaitement instruite qu'il n'avoit fait abbattre une partie de l'église paroissiale de saint Grégoire que par les ordres du Roi & de son conseil, & afin de réparer la cathédrale de St. Paul; cependant elle lui en fit un grief, procéda contre lui comme s'il eut employé la violence & l'injustice, & témoigna hautement par cette démarche qu'elle avoit plus d'égard aux plaintes de quelques-uns de ses citoyens, qu'aux volontés du Prince & de son conseil, mais ces prémieres disgraces ne furent pour lui que les tristes avant-coureurs de celles qu'il a dû essuyer pendant les guerres civiles qui survinrent ensuite. Il vit périr successivement sur l'échaffaut les favoris de son Prince, il se vit lui-même persécuté malgré les marques éclatantes qu'il avoit données de son désintéressement & de son amour pour sa patrie: obligé à payer quelques centaines de livres sterlings pour racheter son repos, & mettre fin à des poursuites peut-être peu équitables.

Les malheurs du Roi son protecteur & son bienfaiteur, furent des coups encore beaucoup plus sensibles pour lui, & la douleur qu'il eut de le voir périr par la main de l'exécuteur, fit des plaies si profondes dans son cœur qu'elles ne guérirent jamais. Il tomba dans un noir chagrin qui ruina peu à peu sa santé. L'interrégne pendant lequel il vit toute l'autorité entre les mains d'un des principaux auteurs de la mort du Roi, augmenta son chagrin, & le mal étoit tellement empiré lorsque Charles second fut rappellé sur le thrône de ses péres, que cet heureux événement ne put dissiper sa mélancolie. Il fut rétabli dans les charges qu'il avoit possédées sous les deux regnes précédents: mais sa santé trop affoiblie ne lui permit pas de rendre au Roi les services qu'il auroit désirés, car il mourut au mois de Juin de l'an 1652, & fut enterré dans le parquet de l'église de saint Benoit le 26 du même mois. Son épitaphe est posée à la muraille du côté du Nord.

L'Angleterre lui est redévable de ce qu'elle a de meilleur en fait d'architecture, je veux dire de l'église & du portique de *Covent-Garden*, & c'est à lui qu'elle doit le bel ordre & la régularité dans lesquels on voit aujourd'hui la cathédrale de St. Paul à Londre: ayant été seul l'architecte de ce rare morceau.





IACOBVS DE BREVCK
ARCHITECTVS MONTIBVS IN HANNONIA.

Ant. van Dyck pinxit. *Cum priuilegio.*
Paul. Pontius sculp.

JAQUES DE BREUCK
ARCHITECTE.
&c. &c.

DEux Provinces ou deux villes ſe diſputant l'honneur d'avoir donné le jour à un artiste, forment ordinairement un préjugé favorable à ſes talents. S'il avoit rampé dans une médiocrité vulgaire, on s'intéreſſeroit peu aux prémiers moments de ſa vie, où ſemblable au reſte du genre humain, il n'étoit que foibleſſe & ignorance: mais a-t-il mérité par des talents extraordinaires d'être rangé dans la claſſe des grands hommes? chacun prétend ſe l'approprier ſur les moindres apparences. On obſcurcit la vérité pour faire valoir ſes droits, & la fin de ces conteſtations eſt ſouvent de ne pouvoir déméler le véritable lieu de la naisſance d'un artiſte que pluſieurs réclament. C'eſt ce que nous éprouvons en voulant parler de Jaques de Breuck. La ſource de cet abus n'eſt pas difficile à déviner. On ſçait dans quelle vue chaque nation ſe faiſoit autrefois des dieux de ſes hommes extraordinaires. Le monde eſt plus éclairé aujourd'hui: on a une idée plus diſtincte de la divinité, & par cette raiſon on ne penſe plus gueres à renouveller les anciennes apothéoſes: mais l'homme eſt toujours le même, il demeure la poſtérité d'Adam & d'Eve. Il aime ſa patrie, il s'aime ſoi-même, & l'amour propre, invariablement ingénieux à ſe flatter, tire vanité de tout, ſe rapproche autant qu'il peut des hommes que les autres ont admiré & ſe voit volontiers confondu avec eux, quand même ce ne ſeroit que pour quelques moments paſſagers.

Telle eſt vrai-ſemblablement l'origine des prétentions que les Provinces de Hainaut & d'Artois, ou plutôt les villes de Mons & de St. Omer forment ſur la naiſſance de notre artiſte. Nous ne déciderons point leur différend, la cauſe n'eſt pas bien éclaircie & ſe trouve deſtituée de piéces authentiques: mais nous ſouhaiterions de les concilier, en aſſignant à chacune une partie inconteſtable de la poſſeſſion de ce grand homme. Quand l'une ou l'autre de ces villes auroit tout le bon droit de ſon côté, comme il eſt apparent, il demeure toujours certain que les beaux-arts ſont de tout païs. Il ne faut que du génie, l'occaſion & une volonté efficace de les apprendre, pour en acquerir une connoiſſance proportionnée à ſes ſoins & à ſes talents naturels. De Breuck fut très verſé dans l'architecture. Peu de perſonnes ont poſſédé dans un degré plus éminent que lui le deſſein convenable à cet art. Son génie étoit capable des plus grandes entrepriſes, à en juger par celles qu'il a faites. Il avoit des idées nobles pour le tout d'un édifice & une diſtribution utile & agréable dans ſon détail. Il entendoit au parfait la partie qui concerne la décoration, & n'oublioit point le ſolide. Nous n'avons pu le ſuivre pas à pas: mais nous avons appris qu'il fit un long ſéjour à St. Omer, s'il n'y naquit point. Il y conduiſoit des édifices conſidérables dès l'an mil ſix cent vingt-un, & en vingt-huit il s'y trouvoit encore chargé d'occupations. Depuis il parut à Mons ville capitale du Hainaut. Nous ne ſavons point cependant ſi c'étoit la prémiere fois qu'il y venoit. Entr'autres bâtiments, dont il y eut la direction, on nomme celui que les moines de St. Guillain ont poſſédé dans la rue d'Avré, pour s'y retirer en cas de beſoin, pour y loger leur Abbé lorſqu'il vient aux états de la Province & les religieux de ce monaſtere qui ſont obligés d'y venir pour les affaires de leur maiſon. Il étoit encore occupé dans cette ville vers l'an 1634, lorſque van Dyck fit ſon portrait. Voila tout le droit que Mons & St. Omer ont de réclamer de Breuck pour leur citoyen. Du moins c'eſt tout ce que nous avons pu découvrir par nos recherches.

Selon ce que l'on nous a écrit de Paris, tout occupé de l'architecture que de Breuck ait été pendant le cours de ſa vie, il n'a pas laiſſé de réſerver de tems en tems certaines heures, pour les employer à la ſculpture. Celle-ci étoit pour lui un exercice de récréation. On nous cite, entre ſes productions de ce genre, des ſtatues en petit faites pour la décoration

ration du jardin de l'hôtel du Prince de Ligne à Mons en Hainaut. Il eſt certain cependant qu'elles ne s'y trouvent plus à préſent, ſoit que le tems les ait détruites, ſoit qu'elles ayent été tranſportées ailleurs. Si on nous avoit marqué des Thermes employés à la conſtruction des chéminées; la choſe ſeroit plus vraiſemblable, puiſque l'on y en voit encore à peu près de cette datte, dont on ignore le maître qui les a travaillés.

HEN-





HENRICVS LIBERTI.
GROENINGENSIS CATHED. ECCLESIÆ ANTVERP̄. ORGANISTA.

Anton. van Dÿck pinxit. *Petrus de Iode sculpsit.*

HENRI LIBERTI
ORGANISTE DE L'EGLISE CATHEDRALE D'ANVERS.
&c. &c.

Henri Liberti fils de bon bourgeois de la ville de Groningue & capitale d'une Province de ce nom, naquit vers l'an mil six cent. Les jeux & les inclinations de son enfance annoncerent ses talents. Il aimoit dès lors tout ce qu'on appelle instrument de musique, & ne paroîssoit jamais plus content que lorsqu'il se trouvoit en possession de quelques-uns: avec lesquels il tâchoit selon son petit pouvoir d'exécuter ce qu'il avoit entendu. Cette passion se fortifia avec l'âge & laissa si peu douter de sa destination, que ses parents lui donnerent un maître pour apprendre à jouer du clavecin. Il fit des progrès rapides dans cet art, auquel la nature sembloit l'avoir destiné, & devint dans la suite très habile. Sa patrie ne lui offrant point l'espérance de tirer grand avantage de son savoir, il résolut de voyager. Après avoir parcouru quelques villes de la Hollande, il arriva à Anvers sans recommandation & sans autre secours que celui de ses talents. Il chercha l'occasion de les faire valoir. Dans ce dessein il visitoit les églises alternativement les jours des grandes fêtes, & alloit prendre place au Jubé tant qu'il lui étoit possible. Se trouvant de bonne heure au Jubé des fréres mineurs un deuxiéme d'Août, qu'on célebre chez eux la fête de la portioncule avec une pompeuse solemnité & un concours extraordinaire de peuple, il entra en conversation avec l'organiste de ce convent & s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, il demanda la permission de pouvoir jouer à la sortie de l'office divin. Il obtint ce qu'il souhaitoit & le service fini il commença à jouer d'une maniere qui plut & étonna les musiciens que la dévotion ou la solemnité de la fête y avoit rassemblés. Leur surprise excita leur curiosité. Quelques-uns monterent au Jubé voulant connoître celui qui l'occasionnoit.

Dès lors il n'eut point besoin de protecteur, son art lui valut plus que n'auroient fait les meilleures recommandations, son nom vola chez tous les amateurs de la musique & on ne parla plus que de l'organiste nouvellement arrivé. Plusieurs personnes de distinction voulant se procurer la satisfaction de l'entendre à loisir, l'invitoient à venir manger chez elles & après le repas le prioient de leur accorder cette grace dans quelque église voisine qu'ils faisoient tenir ouverte à ce sujet. Plus on l'entendoit jouer, plus on avoit envie de l'entendre. Il ravissoit par son jeu savant, sa belle exécution & la beauté de ses chants. Au bout de quelques semaines, il se vit suivi comme les plus habiles prédicateurs. On s'informoit dans qu'elle église il devoit aller jouer le dimanche suivant, de crainte de le manquer. Les chapitres, les curés & les communautés religieuses l'invitoient à cet effet dans leurs églises, parceque le concours du peuple ne manquoit point de le suivre. Il fut reconnu pour le plus habile organiste qu'il y eut alors à Anvers & pour l'y retenir chacun lui témoignoit la joie qu'il ressentiroit de pouvoir le posséder en l'attachant à son église.

Ces politesses jointes à l'empressement qu'on avoit pour l'entendre, le flatterent d'un établissement honorable dans la suite; il s'y arrêta en attendant que quelque orgue vînt à vaquer. Entre tems il se prêtoit aux désirs des amateurs de la musique & alloit jouer du clavecin dans les plus beaux concerts qui se donnoient dans la ville. Il est aisé de déviner que ses peines étoient bien payées. Ce fut dans ces assemblées qu'il contracta amitié avec le chevalier Antoine van Dyck, & celui-ci ne négligea rien pour faire valoir les talents de son ami, louant par tout sa rare capacité. L'orgue de la cathédrale étant venue à vaquer, tout le chapitre s'est réuni pour la vocation de Liberti. Il l'accepta & conserva cette place jusqu'à la fin de sa vie. Il n'étoit point de ces esprits fantasques & quinteux, comme on en trouve assez souvent dans ceux qui possédent son art: mais il a toujours été honnête, complaisant envers un chacun, enjoué & uniforme dans sa conduite.

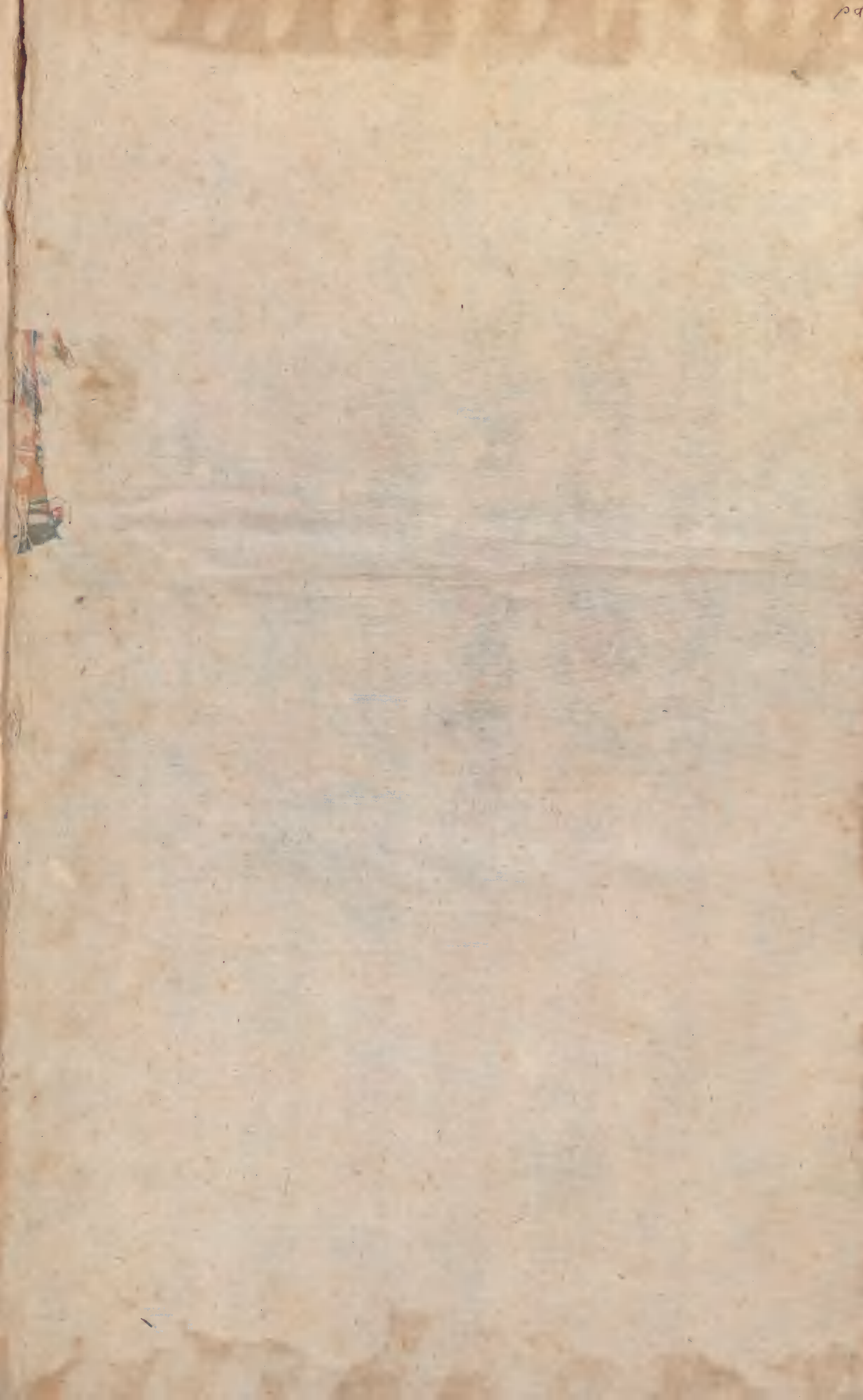
ADAM DE COSTER
PEINTRE.
&c. &c.

CEt artiste étant tout à fait inconnu, nous avions résolu de l'ometttre: mais toute réflexion faite; nous nous sommes déterminés à l'ajoûter ici, dans la crainte de déplaire aux curieux, qui depuis plusieurs années, ont témoigné beaucoup d'empressement de posséder cette collection complette. Elle le sera quant aux portraits, & l'inscription mise au bas de celui-ci, dévra servir d'abregé de la vie de celui qu'il représente. Les curieux & les possesseurs des plus riches cabinets d'estampes qui se trouvent dans les Païs-Bas, n'ayant pu nous donner le moindre éclaircissement sur la personne & l'art d'Adam de Coster, il ne faut pas s'étonner, si nous sommes réduits à garder le silence sur tout ce qui le concerne.

FIN DU TOME SECOND.

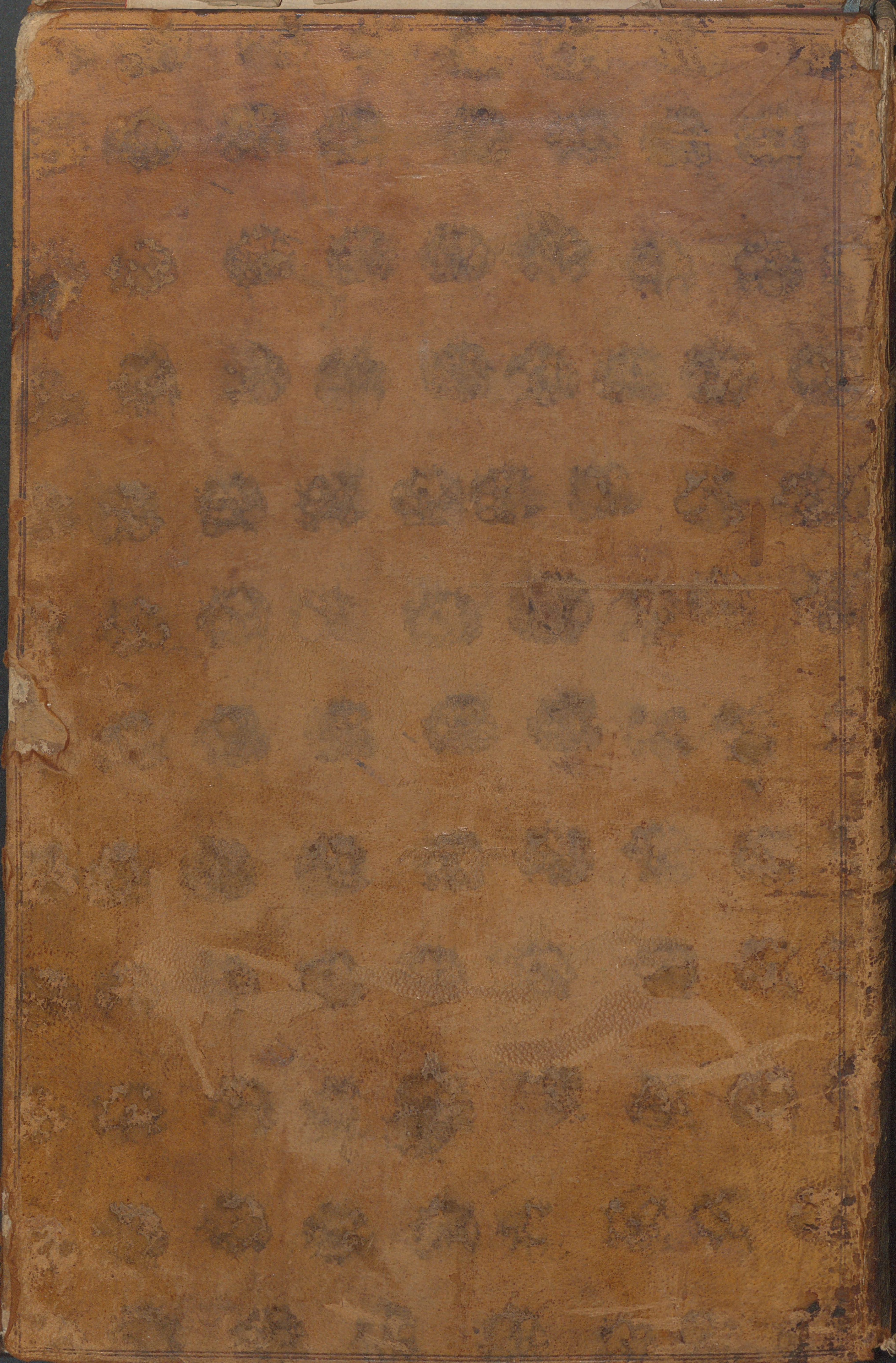














208
ICONOGR
DE
VANDYC
102